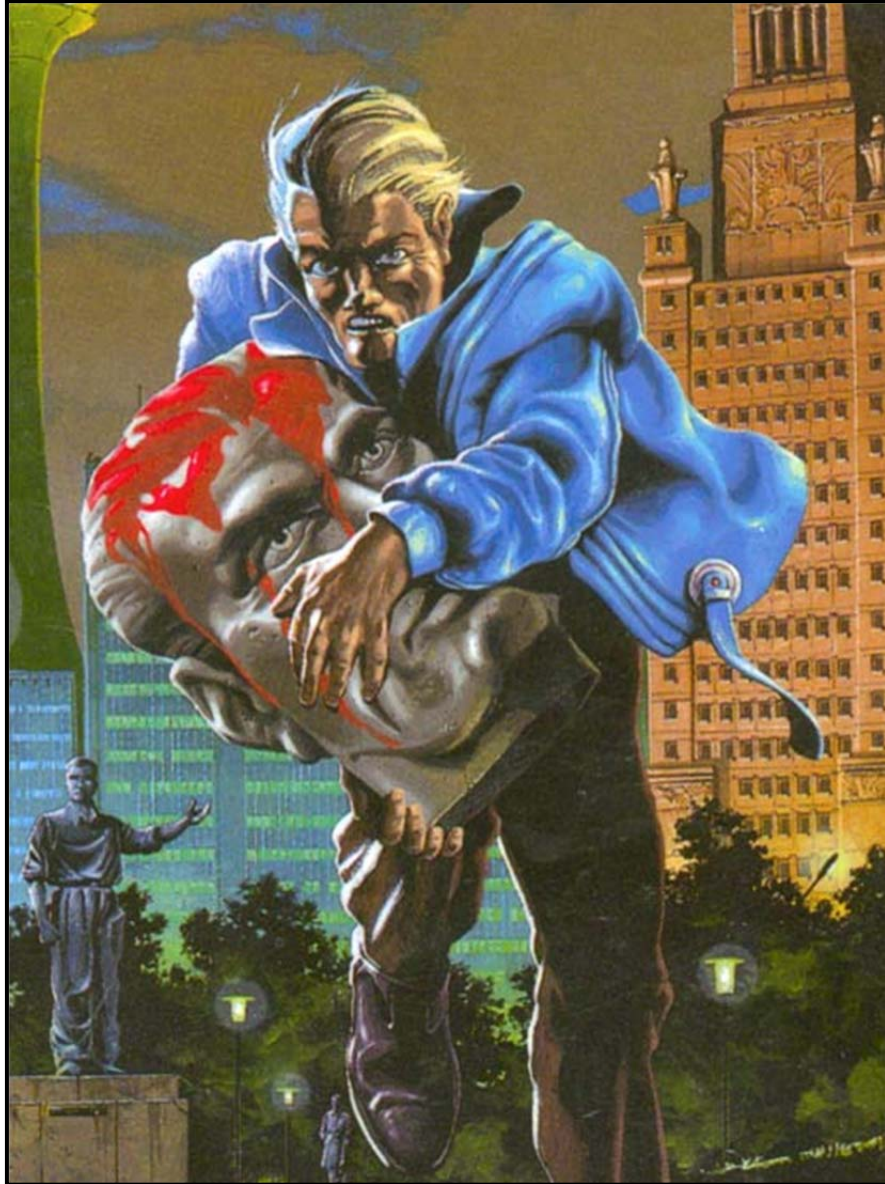


LE PROFANATEUR

(The Man Who Japed)



Philip K. Dick

1

A SEPT heures, Allen Purcell, jeune et dynamique président de la plus jeune et de la plus novatrice des Agences de Recherche, perdit une chambre à coucher, mais regagna une cuisine. L'opération se déroulait automatiquement, sous le contrôle d'une bande magnétique imprégnée d'oxyde de fer et scellée dans le mur. Allen n'avait aucun pouvoir sur le processus, mais la substitution n'était pas pour lui déplaire ; il était déjà éveillé et prêt à se lever.

Il fut bientôt sur pied, bâillant, plissant les yeux, et cherchant à tâtons le bouton qui commandait l'éjection de la cuisinière. Comme toujours, l'appareil resta coincé à mi-chemin, moitié dans la pièce, moitié dans le mur. Mais il suffisait de le manipuler d'un doigt ferme. Allen exerça une forte pression sur le bouton et la cuisinière sortit de sa gangue avec un grincement.

Allen était le maître de ce royaume : un appartement d'une pièce, avec vue sur la flèche de la Spire du Rémor (béni soit son nom !). L'appartement avait été chèrement acquis ; Allen l'avait hérité de ses parents, qui s'étaient battus pendant quarante ans pour en conserver le bail. Cette petite boîte en fibrociment mince était un bijou d'une valeur inestimable, un cube d'espace vide qui valait plus que tout l'or du monde.

Une fois dépliée, la cuisinière tenait lieu d'évier, de table et de buffet. Elle comportait aussi deux chaises escamotables, et la vaisselle était rangée sous les paquets alimentaires. L'ensemble occupait presque toute la pièce, laissant à Allen juste assez d'espace pour enfiler ses vêtements.

Janet, sa femme, se glissait en se tortillant dans sa combinaison. Elle y parvint enfin et regarda autour d'elle, l'air désespéré, les sourcils froncés, la combinaison enfilée à mi-corps. La chaleur du chauffage central n'était pas encore arrivée jusqu'à leur appartement et le froid la faisait frissonner. Les matins frais d'automne, des crises d'angoisse la prenaient au réveil ; ils étaient mariés depuis trois ans, mais Janet n'avait jamais pu s'habituer aux transformations instantanées de leur une-pièce.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Allen en se débarrassant de son pyjama.

L'air frais le ranimait ; il prit une profonde inspiration.

— Je crois que je vais remettre la bande sur onze heures, dit-elle.

Elle continua à s'habiller, laborieusement, avec des gestes maladroits.

— La porte du four, fit Allen en lui ouvrant le four. Tu n'as qu'à tout mettre dedans, comme d'habitude.

Elle hocha la tête et s'exécuta. L'Agence ouvrait chaque matin à huit heures précises, ce qui voulait dire qu'il fallait se lever de très bonne heure, compte tenu de la demi-heure de marche et des voies piétonnes sur bondées. Déjà, les premières rumeurs de l'activité matinale lui parvenaient du rez-de-chaussée et des autres appartements. Il y avait des bruits de pas précipités dans le couloir ; la queue était en train de se former devant la salle de bains commune à l'étage.

— Vas-y la première, dit-il à Janet, qu'il voulait voir habillée et prête pour la journée.

Comme elle allait sortir, il ajouta :

— N'oublie pas ta serviette.

Obéissante, elle rassembla sa trousse de maquillage, son savon, sa brosse à dents, sa serviette et ses affaires de toilette et sortit de la pièce. Leurs voisins, rassemblés dans le couloir, la saluèrent.

— Bonjour, Mrs Purcell.

— Bonjour, Mrs O'Neill, répondit Janet d'une voix ensommeillée, avant de refermer la porte.

Allen profita de l'absence de sa femme pour prendre deux capsules de cortothiamine au distributeur mural de médicaments. Janet possédait toutes sortes de flacons de pilules et de bombes aérosols ; adolescente, elle avait contracté la fièvre de Malte, au moment où la tentative de créer des exploitations d'agriculture biologique sur les planètes colonisées avait provoqué le retour d'une série de maladies épidémiques disparues depuis longtemps. Il fallait qu'il prenne de la cortothiamine pour faire passer sa gueule de bois. La veille au soir, il avait bu trois verres de vin à jeun.

En s'aventurant dans le secteur de Hokkaido, il avait pris un risque calculé. Il était resté tard à l'Agence pour travailler. A dix heures, fatigué mais toujours aussi fébrile, il avait bouclé son bureau et déroulé un des petits vaisseaux monoplaces de l'agence, un de ces engins rapides et maniables qui servaient à livrer les commandes urgentes à Télémédia. Il avait quitté New York à bord de son monoplace, volant à toute allure et sans destination précise ; finalement, il avait bifurqué vers l'est pour aller rendre visite à Gates et à Sugermann. Mais dès onze heures, il reprenait le chemin de son domicile. Et c'était indispensable. Il s'agissait de la Recherche.

Son agence, Allen Purcell, Inc., ne faisait pas le poids en face des quatre Géantes qui contrôlaient toute l'industrie. Elle ne disposait que d'une marge de manœuvre financière extrêmement réduite et d'aucune réserve d'idées. Les scripts étaient composés au jour le jour. Son équipe, plusieurs graphistes, un historien, un conseiller moral, un oralologue et un dramaturge, s'efforçait d'anticiper sur l'avenir au lieu de travailler à partir de modèles éprouvés. C'était à la fois un avantage et un inconvénient. Les quatre grandes agences étaient imperméables à toute innovation ; elles se contentaient de produire à la chaîne des scripts parfaitement standardisés, tous plus ou moins calqués sur la formule de base que le major Streiter avait personnellement mise au point à l'époque pré-révolutionnaire. En ce temps-là, le mouvement de Réarmement Moral disposait de troupes de comédiens et de conférenciers ambulants qui délivraient partout la bonne parole, et le major Streiter avait le génie de la manipulation des médias. La formule de base était, bien sûr, parfaitement adaptée à ses fonctions, mais le besoin de sang neuf ne s'en faisait pas moins sentir. En son temps, le Major lui-même avait été ce sang neuf ; à partir du cœur de l'Empire Afrikaans - l'Etat du Transvaal ressuscité - il avait réussi à insuffler une vie nouvelle aux forces morales somnolentes de son époque.

— A ton tour, dit Janet en réintégrant l'appartement. Je t'ai laissé le savon et la serviette, alors dépêche-toi.

Au moment où Allen sortait de la pièce, elle se baissa pour sortir du four les plateaux du petit déjeuner.

Celui-ci dura exactement onze minutes, comme d'habitude. Allen mangeait de bon appétit, comme toujours ; la cortothiamine avait eu raison de son état nauséeux. Janet, assise en face de lui, repoussa son assiette, qu'elle avait à peine touchée, et entreprit de se peigner. Il suffisait d'appuyer sur un commutateur pour que la fenêtre se transforme en miroir : c'était encore un autre des systèmes ingénieux mis au point par le service du logement du Comité pour économiser l'espace.

— Tu es rentré tard, dit Janet au bout d'un moment. Hier soir, je veux dire.

Elle lui jeta un bref coup d'œil.

La question prit Allen au dépourvu, car Janet n'avait pas l'habitude de montrer autant de curiosité. Perdue comme elle l'était dans les brumes de l'insécurité, elle était incapable de toute espèce d'animosité. Et puis, il se rendit compte que ce n'était pas la curiosité qui la poussait à le questionner : elle avait peur. Sans doute était-elle restée allongée dans le noir sans pouvoir s'endormir, les yeux grands ouverts, à contempler le plafond en se demandant s'il ne lui était rien arrivé, jusqu'à minuit moins vingt, heure à laquelle il avait enfin daigné paraître. Elle l'avait regardé se déshabiller sans rien dire ; elle l'avait embrassé tandis qu'il se glissait à ses côtés dans le lit, et elle s'était endormie.

— Tu es allé à Hokkaido ? demanda-t-elle.

— J'y ai fait un saut. Sugermann me donne des idées... Je trouve sa conversation stimulante. Tu te souviens du script sur Goethe ? Le coup du polissage des lentilles ? Je n'en avais jamais entendu parler avant que Sugermann m'en ait touché un mot. Cette manière d'approcher les choses sous l'angle de l'optique faisait un excellent Rémor ; Goethe avait bien saisi toute l'affaire - les prismes avant la poésie...

— Mais enfin, fit Janet avec un geste nerveux de la main qui était un véritable tic chez elle, Sugermann, c'est un intello, non ?

— Personne ne m'a vu.

Il en était à peu près sûr : le dimanche soir, la plupart des gens étaient au lit à dix heures. Il avait bu trois verres de vin avec Sugermann, et il avait passé une demi-heure chez lui à écouter Tom Gates jouer du jazz de Chicago sur le phono, rien de plus. Cela lui était déjà arrivé bien des fois, et sans suites fâcheuses.

Il se baissa et ramassa les chaussures qu'il avait portées la veille. Elles étaient maculées de boue et de grosses taches de peinture rouge séchée.

— Ça vient du bureau des graphistes, dit Janet.

Elle avait travaillé comme réceptionniste et comme documentaliste pendant la première année de l'Agence, et elle connaissait bien la disposition des lieux.

— Qu'est-ce que tu faisais avec de la peinture rouge ?

Allen ne lui répondit pas. Il examinait toujours ses chaussures.

— Et cette boue ? continua Janet. Oh, regarde.

Elle tendit la main et cueillit un brin d'herbe sèche qui s'était collé à la semelle d'une des chaussures.

— Où as-tu trouvé de l'herbe à Hokkaido ? Il ne pousse rien dans ces ruines., le secteur est contaminé, non ?

— Oui, reconnut Allen.

Pour être contaminé, il l'était, en effet. L'île avait été saturée pendant la guerre de toutes sortes de produits toxiques et de gaz mortels, bombardée, inondée, tripatouillée de toutes les manières, infestée de tous les germes possibles. Le Réarmement Moral n'avait rien pu y faire, pas plus que la reconstruction approximative des édifices détruits. Hokkaido était aussi stérile et morte qu'en 1982, l'année où s'était achevée la guerre.

— C'est de l'herbe terrestre, dit Janet en palpant le brin desséché. J'en suis sûre.

Elle avait passé le plus clair de son existence sur des planètes colonisées.

— Elle a une texture lisse. Ce n'est pas importé... Elle a poussé ici, sur terre.

— Et où sur terre, à ton avis ? demanda Allen avec irritation.

— Le parc, dit Janet. C'est le seul endroit où il pousse de l'herbe. Partout ailleurs il n'y a que des appartements et des bureaux. Tu as dû y aller hier soir.

De l'autre côté de la fenêtre de l'appartement, l'aiguille de la Spire du Rémor (béné soit-il !) brillait dans le soleil matinal. A ses pieds, il y avait le parc. La Spire et le parc formaient le noyau central du Rémor, son *omphalos*. Là-bas se dressait, au milieu des pelouses, des plates-bandes et des buissons, la statue du major Streiter. C'était sa statue officielle, sculptée de son vivant. Elle était là depuis cent vingt-quatre ans.

— J'ai traversé le parc à pied, admit Allen. Il avait cessé de manger, et ses " oeufs " refroidissaient dans son assiette.

— Mais la peinture..., dit Janet.

Il percevait dans sa voix les prémices de cette peur indéfinie et trouble qui la prenait chaque fois qu'elle se trouvait en face d'une crise, de ce sentiment de fatalité écrasante qui semblait toujours paralyser en elle toute possibilité d'action.

— Tu n'as rien fait de mal, n'est-ce pas, Allen ?

De toute évidence, elle était inquiète pour le bail.

Allen se mit debout en se frottant le front.

— Il est sept heures et demie, dit-il. Il faut que j'aille travailler.

Janet se leva aussi.

— Mais tu n'as pas fini ton déjeuner. Tu n'es pas malade, au moins ?

— Moi, malade ? dit Allen.

Il rit, lui posa un baiser sur la bouche et mit enfin la main sur sa veste.

— Quand est-ce que j'ai été malade pour la dernière fois ?

— Jamais, murmura-t-elle en le regardant d'un air préoccupé. Tu n'as jamais rien, c'est vrai.

Au pied de l'ensemble résidentiel, un groupe compact d'hommes aux allures de cadres et d'employés était agglutiné devant la table de la surveillante d'immeuble pour se soumettre au contrôle de routine. Allen se joignit à eux. Une odeur d'ozone flottait dans l'air matinal, une odeur bien propre, qui lui éclaircissait les idées et lui rendait son optimisme foncier.

Chaque ensemble résidentiel comptait une déléguée du Comité des Citoyens Parents ; Mrs Birmingham était le type même de la fonctionnaire modèle : la cinquantaine, grassouillette et rougeaude, elle s'attifait de robes à fleurs aux motifs tarabiscotés et rédigeait ses rapports à l'aide d'un stylo à plume d'une pesante autorité. C'était une fonction hautement respectée, et Mrs Birmingham était accrochée à son poste.

— Bonjour, M. Purcell ! fit-elle en souriant de toutes ses dents quand le tour d'Allen arriva.

— Comment allez-vous, Mrs Birmingham ? répondit-il en soulevant légèrement le bord de son chapeau. On dirait que la journée s'annonce belle, pourvu que ça ne se couvre pas.

— Un peu de pluie ne ferait pas de mal aux récoltes, dit Mrs Birmingham.

Elle plaisantait : la presque totalité des produits alimentaires et des produits manufacturés était amenée des colonies par des fusées-cargos automatiques ; la production terrestre, ou plutôt le peu que la Terre produisait encore, ne servait plus que d'étalon de mesure, de rappel d'un ancien idéal. Mrs Birmingham inscrivit quelque chose sur son grand bloc-notes jaune.

— Je... Je n'ai pas encore aperçu votre charmante épouse ce matin.

Allen fournissait à chaque fois un alibi aux retards de sa femme.

— Janet se prépare pour la réunion du Club du Livre. C'est son grand jour aujourd'hui : elle a été promue trésorière.

— Comme je suis contente, roucoula Mrs Birmingham. C'est une jeune femme tellement adorable. Un peu renfermée tout de même. Elle devrait fréquenter plus de gens.

— Vous avez tout à fait raison, dit Allen. Mais elle a été élevée dans les grands espaces. Sur Bételgeuse 4, au milieu des chèvres et des rochers.

Il s'attendait à ce que le dialogue s'arrête là, car sa propre conduite était rarement mise sur le tapis, mais tout à coup Mrs Birmingham se raidit et se mit à parler d'un ton froid et détaché.

— Vous êtes sorti tard hier soir, M. Purcell, dit-elle. Vous avez pris du bon temps au moins ?

Allen jura en son for intérieur. Un juvénile avait dû le repérer.

— Pas tellement, répondit-il.

Il se demandait ce que le robot avait vu. S'il l'avait pris en chasse au début de sa petite excursion, il était possible qu'il l'ait suivi tout le temps.

— Vous êtes allé à Hokkaido.

— Travail de recherche, répondit Allen en adoptant une position défensive. Pour l'Agence.

C'était la grande dialectique de la société morale et il en jouissait perversement. Il était devant une bureaucrate aux réactions complètement mécaniques, tandis que lui pouvait frapper droit au but en perçant sans effort l'épaisseur des routines accumulées. C'était la raison du succès de son Agence, et celle de la réussite de sa vie personnelle.

— Les besoins de Télémedia passent avant tous les sentiments personnels, Mrs Birmingham. Je suis sûr que vous pouvez comprendre cela.

Son assurance avait fait mouche : Mrs Birmingham lui souriait à nouveau avec la même suavité apprêtée. Elle biffa quelque chose sur son bloc.

— Assisterez-vous à l'assemblée des résidents mercredi prochain ? C'est justement après demain.

— Bien sûr, fit Allen.

Au fil des années, il avait appris à supporter les interminables discussions, la présence étouffante de ses voisins entassés les uns sur les autres dans une seule pièce, et le bourdonnement incessant des juvéniles en train de remettre leurs bandes aux délégués du Comité. Mais il avait trop d'idées et de projets en tête pour se soucier de savoir qui avait fauté et de quelle manière.

— Ma contribution sera limitée, reprit-il. Je suis débordé.

— Il se pourrait, fit Mrs Birmingham d'une voix pleine de morgue et où perçait une certaine goguenardise, que l'on entende formuler quelques critiques à votre sujet.

— A mon sujet ?

Sous le choc, Allen sentit son estomac se nouer.

— Il m'a semblé apercevoir votre nom en feuilletant les rapports. Mais peut-être que je me trompe. Doux Jésus ! continua-t-elle en éclatant d'un petit rire perlé. Ce serait la première fois que cela m'arriverait depuis des années. Mais nul d'entre nous n'est parfait. Nous sommes tous mortels.

— C'est à cause d'Hokkaido ? demanda Allen.

Ou bien à cause de ce qui s'était passé après. Tout lui revenait en un éclair : l'herbe mouillée qui luisait et glissait sous ses pas tandis qu'il dévalait le talus à toute allure. Les cimes des arbres ondoyant sous le vent, le firmament où les derniers nuages luttèrent contre l'obscurité proliférante, et qu'il avait longtemps contemplé, étendu sur le dos de tout son long, la bouche ouverte, les bras en croix, comme pour avaler les étoiles.

— Ou à cause de ce qui s'est passé après ? demanda-t-il.

Mais déjà Mrs Birmingham s'était détournée de lui pour s'occuper du client suivant.

2

LE hall d'entrée du Building Mogentlock était plein de l'animation remuante et du bourdonnement de ruche que produit le va-et-vient incessant de gens affairés. Allen s'approcha de l'ascenseur, qui l'attendait poliment. Sa brève conversation avec Mrs Birmingham l'avait mis en retard.

— Bonjour, M. Purcell, dit la voix mécanique de l'ascenseur tandis que ses portes se refermaient. Premier étage ! Bevin et Cie, Import-Export. Deuxième étage ! Fédération des Musiciens Américains. Troisième étage ! Agence de Recherches Allen Purcell, S.A.

L'ascenseur s'arrêta et déclencha le mécanisme d'ouverture de sa porte.

Fred Luddy, l'assistant d'Allen, faisait les cent pas dans la salle de réception. Il semblait être au comble de l'embarras.

Allen marmonna un vague bonjour en retirant son pardessus.

— Allen, *elle est ici !* s'écria Luddy, dont le visage avait viré à l'écarlate. Elle est arrivée avant moi. Quand je me suis pointé, elle était déjà là, assise dans un fauteuil.

— Qui ? Janet ?

L'image d'un délégué du Comité flanquant Janet à la porte de l'appartement après avoir confisqué le bail lui avait traversé l'esprit. Puis celle de Mrs Birmingham, avec son sourire mielleux figé sur ses lèvres, s'approchant de Janet qui, perdue dans ses pensées, se peignait les cheveux d'une main machinale.

— Non, pas Mrs Purcell, dit Luddy. Il baissa la voix et lui souffla d'une voix étranglée

— C'est Sue Frost.

D'un mouvement involontaire, Allen tendit le cou vers son bureau, mais la porte de communication était fermée. Si Sue Frost était vraiment ici, ce serait la première fois qu'une des secrétaires du Comité lui rendrait visite.

— Sacré nom d'une Spire ! siffla-t-il.

— Elle veut te voir, fit Fred Luddy dans un halètement.

Le Comité était divisé au sommet en plusieurs secrétariats, et les secrétaires étaient tous placés sous l'autorité directe d'Ida Pease Hoyt, descendante en droite ligne du major Streiter. Sue Frost était l'administratrice de Télémédia, le grand monopole étatique qui contrôlait l'ensemble des médias. Allen n'avait jamais eu affaire à Mrs Frost personnellement ; en fait, il ne l'avait jamais vue. Il traitait toujours avec Myron Mavis, directeur exécutif de T-M, un type chauve qui parlait d'une voix toujours lasse. C'était Mavis qui était préposé à l'achat des scripts.

— Qu'est-ce qu'elle veut ? se demanda Allen.

Elle avait probablement appris que Mavis prenait la production de l'Agence, et que celle-ci était de création relativement récente. Il eut la vision accablante d'une de ces séances d'inquisition lugubres et interminables dont le Comité s'était fait une spécialité.

Il dit à Fred

— Il vaut mieux que Doris ne me passe plus aucun coup de fil. Tu n'auras qu'à me remplacer jusqu'à la fin de mon entretien avec Mrs Frost. Luddy marcha dans son sillage en mimant une espèce de danse sacrée.

— Bonne chance, Allen. Je prends les rênes en ton absence. Si tu as besoin des registres...

— Je te ferai signe, dit Allen.

Il ouvrit la porte de son bureau. Sue Frost était bien là.

Elle était grande, fortement charpentée, avec une musculature athlétique. Elle était vêtue d'un tailleur simple et strict, en gros drap, de couleur anthracite. Une fleur était piquée dans ses cheveux, et l'ensemble donnait une femme d'une beauté peu commune. A vue de nez, elle semblait âgée d'environ cinquante-cinq ans. Il n'y avait pas trace en elle de cette mollesse qu'il associait aux femmes maternelles, bien en chair, à la mise savamment apprêtée, qui hantaient les diverses instances du Comité. Elle avait de longues jambes et, quand elle se leva pour le saluer, elle lui tendit la main droite avec un geste franc et carré, presque masculin.

— Bonjour, M. Purcell, dit-elle d'une voix à peu près sans intonation. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop de débarquer ici d'une manière aussi impromptue.

— Pas le moins du monde, fit Allen d'une voix douce. Asseyez-vous, je vous en prie.

Sue Frost retomba dans son fauteuil, croisa les jambes et le regarda bien en face. Il nota que ses yeux étaient d'un étrange jaune paille, presque incolore, ils évoquaient une substance extrêmement dure et polie.

— Une cigarette ?

Il lui tendit son étui, et elle prit une cigarette en le remerciant d'un signe de tête. Allen en prit une aussi ; il se sentait comme un jeune homme niais en compagnie d'une femme mûre et chargée d'expérience. Il ne pouvait s'empêcher de penser qu'avec ses allures de carriériste distinguée, Sue Frost était tout le contraire des modèles féminins offerts par les scripts de l'Agence Blake-Moffet. La fermeté qui se dégageait d'elle n'avait rien de rassurant. Ce n'était vraiment pas le genre de femme qui aurait pu habiter l'appartement d'à côté.

— Vous reconnaissez ceci, j'en suis sûre ? dit Sue Frost.

Elle défit l'attache d'un classeur de papier cartonné et en sortit une liasse de feuillets dactylographiés. La page de garde portait le tampon de l'Agence Allen Purcell. C'était un de leurs scripts, et de toute évidence elle l'avait lu.

— Oui, dit-il. C'est un de nos scripts.

Sue Frost feuilleta vaguement le script et le posa sur le bureau d'Allen.

— Myron Mavis l'avait accepté le mois dernier. Et puis, il s'est mis à avoir des doutes, et il me l'a fait parvenir par la voie réglementaire. J'ai enfin trouvé un moment pour le lire pendant le week-end.

Allen déchiffra le titre du script en lisant à l'envers. C'était un travail de grande qualité, auquel il avait personnellement contribué ; il était rédigé de telle façon que Télémédia puisse le diffuser à travers n'importe lequel des divers moyens de communication qu'il contrôlait.

— Des doutes ? dit Allen. De quels genres de doutes parlez-vous ?

Tout au fond de lui-même, il sentait pointer une terreur glaciale ; il avait l'impression de participer à une espèce de rituel étrange et mystérieux.

Il continua :

— Si le script ne vous convient pas, il ne vous reste plus qu'à nous le retourner. Nous vous ouvrirons un crédit. C'est déjà arrivé.

— Votre script est absolument magistral, dit Mrs Frost en tirant sur sa cigarette. Non, Myron ne désirait certainement pas que nous vous le rendions. Le thème est celui d'un homme qui essaie de faire pousser un pommier sur une planète colonisée. Mais l'arbre meurt. Et le Rémor en est... Je ne suis pas vraiment sûre de la morale de cette histoire. L'homme avait-il raison de planter cet arbre ?

— Pas à cet endroit-là, dit Allen.

— Vous voulez dire que la place d'un pommier est sur Terre ?

— Ce que je voulais dire, c'est qu'il aurait dû oeuvrer au bien-être de la société au lieu de s'en aller au diable pour essayer d'y faire prospérer une entreprise privée. Il voyait des colonies comme une fin en soi. Mais elles ne sont qu'un moyen. Le centre est *ici*.

— *L'omphalos*, approuva Sue Frost. Le nombril de l'univers. Et votre arbre...

— L'arbre est le symbole des produits de la terre qui dépérissent une fois transplantés, car ils ont perdu leur âme.

— Mais on ne peut pas planter de pommiers sur terre. Il n'y a pas de place. Il n'y a plus que des villes.

— Mais symboliquement, expliqua Allen, il aurait fallu qu'il ait des racines sur la Terre.

Sue Frost resta un moment sans rien dire. Allen fumait, mal à l'aise, croisant et décroisant les jambes ; sa tension était loin de décroître, il la sentait monter de plus en plus. Il entendait le bourdonnement du poste téléphonique d'un bureau mitoyen et le cliquetis de la machine à écrire de Doris.

— Vous comprenez, dit enfin Sue Frost, tout ceci est en contradiction formelle avec un de nos principes fondamentaux. Le Comité a consacré des milliards de dollars et de longues années de travail au développement de l'agriculture extra-planétaire. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour acclimater des plantes terrestres sur les planètes colonisées. Elles sont censées assurer nos besoins alimentaires. Tout le monde se rend compte que c'est un travail accablant, qui entraîne déconvenue sur déconvenue., et vous, vous affirmez carrément que les plantations d'arbres fruitiers extra-terrestres n'ont aucune chance d'aboutir.

Allen allait protester, mais il se ravisa. Mrs Frost le regardait d'un oeil inquisiteur, en attendant qu'il se défende comme n'importe qui l'aurait fait à sa place,

— Tenez, lisez cette note, dit-elle en lui tendant une feuille de papier. Myron me l'a fait parvenir en même temps que votre script.

C'était un mot hâtivement griffonné au crayon, qui disait :

« Sue,

« Ça vient toujours de la même boîte. De première bourre, mais trop poli pour être honnête. A vous de trancher. »

— Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? demanda Allen,

— Il veut dire que le Rémor n'est pas si évident que ça, répondit-elle en se penchant vers lui. Votre Agence n'existe que depuis trois ans. Vous avez pris un très bon départ. Quel est votre chiffre d'affaires ?

— Il faudrait que je jette un coup d'œil sur nos livres, dit Allen en se levant. Vous permettez que je fasse venir Fred Luddy ? J'aimerais qu'il voie la note de Myron.

— Faites, faites, je vous en prie, dit Sue Frost.

Fred Luddy entra dans le bureau d'Allen, visiblement mort de trouille. il se mit à la lire, mais aucune lueur d'intelligence n'apparut dans ses yeux. On aurait dit qu'il était branché sur des vibrations invisibles ; la signification du mot de Mavis ne lui parvenait pas par l'intermédiaire de la feuille de papier elle-même, mais de l'atmosphère de tension qu'il sentait flotter dans la pièce.

— Eh bien, dit-il à la fin, l'air légèrement hébété. On ne peut pas toujours les convaincre.

— Bien entendu, dit Allen, nous reprenons ce script.

Il se mit en devoir d'en détacher la note de Mavis, mais Mrs Frost intervint :

— C'est votre seule réaction ? Je vous ai dit que nous le prenions ; il me semble que j'ai été claire sur ce point. Mais nous ne pouvons pas le prendre sous cette forme-là. Je pense qu'il est normal que vous sachiez que c'est moi qui ai décidé de donner le feu vert à votre Agence. Vous avez suscité pas mal de controverses, mais je vous ai soutenu dès le début.

Elle sortit de son classeur cartonné un deuxième script.

— Vous vous souvenez de celui-ci ? Il date du mois de mai 2112. Nous en avons discuté pendant des heures. il plaisait à Myron, et il me plaisait également. Mais nous étions les seuls. A présent, Myron a peur de se mouiller.

Elle jeta le texte - le tout premier produit par l'Agence - sur le bureau.

Au bout d'un moment, Allen commenta :

— Myron se fait vieux.

— C'est bien mon avis, fit-elle.

— Peut-être qu'on a voulu aller trop vite en besogne ? dit Fred Luddy.

Il avait les épaules voûtées, et de grosses gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux et glissaient le long de ses joues impeccablement rasés. Il se racla la gorge, fit craquer ses jointures et leva les yeux au plafond.

Allen se tourna vers Mrs Frost.

— Ma position est simple, dit-il. La morale de ce script est que la Terre est le centre de tout. C'est le véritable fondement du Rémor, et j'y crois profondément. Si je n'y avais pas cru, je n'aurais pas eu l'idée de ce script. Je veux bien le reprendre, mais je refuse de lui apporter quelque modification que ce soit. Je refuse de prêcher une morale que je ne pratique pas moi-même.

Fred Luddy, dans un sursaut désespéré, fit une ultime tentative pour prévenir la catastrophe.

— Ce n'est pas la morale qui est en cause, Al, dit-il d'une voix que l'anxiété faisait chevroter. C'est juste une question de clarté. C'est vrai que la morale de ce script n'est pas évidente.

Allen sentait la culpabilité affleurer dans sa voix ;

Fred savait pertinemment ce qu'il était en train de faire, et il en avait honte.

— Je... je comprends le point de vue de Mrs Frost, continua-t-il. Je t'assure. Ce script peut apparaître comme une tentative de dénigrement du programme agricole du gouvernement, mais naturellement ce n'était pas du tout intentionnel, n'est-ce pas, Al ?

— Tu es viré, dit Allen.

Fred et Sue Frost le regardèrent tous les deux d'un air ébahi. Ils ne croyaient ni l'un et l'autre qu'il avait dit cela sérieusement.

— Va voir Doris, et demande-lui ton chèque.

Allen prit le script posé sur le bureau ; il était bien décidé à ne plus le lâcher.

— Je regrette, Mrs Frost, dit-il, mais je suis seul qualifié à parler au nom de mon agence. Nous vous ouvrons un crédit à la suite de la restitution de ce script, et nous vous en soumettrons un autre. Cela vous convient-il ?

Sue Frost écrasa son mégot dans le cendrier et se leva.

— C'est vous qui décidez, dit-elle.

— Je vous remercie, dit Allen.

Sa tension s'était brusquement apaisée. Sue Frost comprenait son attitude, et elle l'approuvait... C'était cela qui comptait le plus.

— Je suis désolé, dit Luddy, livide. J'ai commis une bétise. Ce script est très bon. Il est parfaitement valide sous sa forme présente.

Il prit Allen par la manche et l'attira dans un coin en lui parlant à l'oreille d'une voix précipitée

— Il faudra que nous en discussions. J'essayais simplement de présenter la chose sous un des angles possibles. Tu veux toujours que je m'exprime, non ? Et puis, ça semble absurde que je me fasse taper sur les doigts pour avoir essayé de protéger les intérêts de l'Agence, du moins tels que je les vois.

— J'étais sérieux, Fred, dit Allen.

— Mais oui ! dit Luddy en riant. Bien sûr que tu étais sérieux. Tu es le patron, après tout.

Mrs Frost récupéra son manteau et se dirigea vers la porte.

— J'aimerais faire le tour de votre Agence pendant que je suis ici. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Pas le moindre, répondit Allen. Et je serais heureux de vous accompagner. Je suis très fier de mon entreprise, vous savez.

Il lui tint la porte, et ils sortirent tous deux dans le couloir. Luddy resta dans le bureau, l'air égaré.

— Le sort de Luddy m'indiffère, dit Sue Frost. A mon sens, vous vous porterez bien mieux sans lui.

— Je n'ai pas fait ça de gaieté de cœur, dit Allen, qui se sentait pourtant soulagé.

3

DANS le couloir, près du bureau de Myron Mavis, les employés de Télémédia terminaient leur journée de travail. Le building avait la forme d'un quadrilatère et s'ordonnait autour d'un vaste espace central qui était utilisé pour les tournages en extérieurs. Il ne s'y passait rien pour le moment : il était cinq heures et demie, l'heure où tout le monde regagnait son domicile.

Allen Purcell appela sa femme d'une cabine.

— Je serai en retard pour dîner, lui dit-il.

— Est-ce que tu... tout va bien ?

— Je vais très bien, dit Allen. Mais ne m'attends pas pour manger. Il se passe des choses. A l'Agence, c'est la grosse crise... Je mangerai un morceau ici, ajouta-t-il. Je suis à Télémédia.

— Tu vas y rester longtemps ? dit Janet d'une voix nouée par l'anxiété.

— J'en aurai peut-être pour un bon moment, répondit-il avant de raccrocher.

Quand il rejoignit Sue Frost, celle-ci lui demanda :

— Depuis combien de temps Luddy travaillait-il chez vous ?

— Depuis que j'ai fondé l'Agence. (Trois ans seulement : pas de quoi se laisser griser, en somme.) C'est le premier de mes collaborateurs que je renvoie.

Au fond du bureau, Myron Mavis était en train de remettre les copies des productions du jour à un messager assermenté du Comité. Les copies étaient soigneusement classées et répertoriées, de manière à ce que le matériel soit toujours prêt à être examiné en cas d'enquête.

Mrs. Frost s'adressa au messager, un jeune homme à la tenue irréprochable

— Ne partez pas. Je vais rentrer ; vous m'accompagnerez.

Le jeune homme se mit discrètement à l'écart avec sa pile de boîtes à films en métal. Il portait l'uniforme en toile kaki des Cohortes du Major Streiter, un corps d'élite où n'étaient admis que les descendants mâles du fondateur du Rémor.

— C'est mon cousin, expliqua Sue Frost. Un cousin par alliance, du côté de mon père.

Elle fit un signe de tête en direction du jeune homme, dont le visage était d'une impassibilité minérale. Elle haussa la voix.

— Ralf, dit-elle, allez chercher le mobilo. Il est garé quelque part à l'arrière de l'immeuble.

Seuls ou en groupe, les membres des Cohortes mettaient toujours Allen mal à l'aise : ils étaient complètement dépourvus d'humour, d'une loyauté sans borne et, malgré leur petit nombre, ils étaient omniprésents. Il les imaginait toujours en mouvement, un membre des Cohortes parcourant en l'espace d'une journée, telle une fourmi qui fait ses provisions, plusieurs centaines de kilomètres.

— Vous viendrez avec nous, dit Sue Frost à Mavis.

— Bien entendu, fit Mavis à mi-voix.

Il se mit à ranger son bureau, qui était couvert de dossiers en attente. Mavis était le genre d'individu à cultiver un ulcère, toujours rongé d'inquiétude, qui s'effondrait dès qu'il se sentait dépassé par les événements. Il était toujours vêtu de chemises froissées et de complets en tweed informes et jamais repassés. Allen se rappelait des discussions confuses qui s'achevaient par la déroute totale de Mavis et semaient l'affolement parmi ses collaborateurs. Si Mavis restait avec eux, les prochaines heures promettaient d'être mouvementées.

— On se retrouve au mobilo, dit Sue Frost à Mavis. Terminez ce que vous avez à faire ici. Nous vous attendrons.

Tandis qu'ils traversaient le hall avec elle, Allen dit :

— C'est vraiment très grand, ici.

L'idée d'un organisme - même gouvernemental - occupant à lui seul tout un building lui paraissait grandiose. D'autant que la plus grande partie de l'immeuble était souterraine. Télémédia était ce qu'il y avait de plus proche de Dieu ; les Secrétaires et le Comité lui-même ne venaient qu'après.

— Oui, c'est grand, admit Sue Frost, qui marchait à grands pas en serrant des deux mains contre sa poitrine son gros classeur. Mais je ne sais pas si...

— Qu'est-ce que vous ne savez pas ?

Elle prit un ton plein de mystère pour lui répondre.

— Peut-être qu'il vaudrait mieux que ça soit plus petit. Souvenez-vous de ce qui est arrivé aux dinosaures.

— Vous voulez dire qu'il faudrait restreindre les activités de T-M ?

Il imaginait le vide béant que cela aurait créé.

Il insista

— Et qu'y aurait-il à la place ?

— Parfois, je me dis qu'il serait bon de découper T-M en plusieurs unités qui agiraient de concert, mais seraient dirigées séparément. Je ne suis pas sûre qu'il soit souhaitable - ou même possible - qu'une seule personne prenne la responsabilité de l'ensemble.

— Évidemment, dit Allen en pensant à Mavis, je suppose que l'espérance de vie de cette personne doit en prendre un coup.

— Myron est à la tête de Télémédia depuis huit ans. Il a quarante-deux ans, et il en paraît quatre-vingt. Il n'a plus qu'une moitié d'estomac. Un de ces jours, je vais téléphoner et je vais m'apercevoir qu'il est allé se terrer à la Station d'Hygiène Mentale et qu'il mène sa barque de là-bas. Ou de l'Autre Monde, comme ils appellent leur espèce de sanatorium.

— Ça fait une sacrée distance, dit Allen. Dans les deux cas.

Ils étaient arrivés à la sortie ; Mrs. Frost s'arrêta devant la porte.

— Votre position vous a permis d'observer tout à loisir le fonctionnement de T-M. Qu'est-ce que vous en pensez ? Soyez franc. Diriez-vous que nous sommes efficaces ?

— Ce que j'en vois marche efficacement.

— Et sa production ? T-M achète vos scripts et les adapte à un médium ou un autre. Quelle est votre réaction en face du produit final ? Est-ce que le Rémor en souffre au passage ? Vous ne trouvez pas que vos idées originales sont trahies par l'adaptation ?

Allen essaya de se souvenir de la dernière fois où il avait regardé en entier une émission concoctée par T-M. A l'Agence, il visionnait routinièrement les émissions tirées de ses scripts, dont on gardait une copie pour la forme.

— La semaine dernière, dit-il, j'ai regardé un programme de télé.

Sue Frost haussa ironiquement ses sourcils gris.

— Une demi-heure, ou l'heure entière ? demanda-t-elle.

— C'était un programme d'une heure, mais on n'en a regardé qu'une partie. J'étais chez un ami, avec Janet. On jouait au mah-jong, et on a regardé la télé pendant une interruption de la partie.

— Si je comprends bien, vous n'avez pas de poste vous-même.

— Nos voisins du dessous sont les dominos de mon îlot. Ils répercutent le tout sur nous. Apparemment, le contenu de nos scripts est assez bien préservé.

Ils sortirent et allèrent s'installer dans le mobilo, qui était garé au parking, dans un secteur qui, pour autant qu'Allen pouvait en juger, relevait des baux de la catégorie la plus basse – entre 1 et 14. Il n'y avait pas autant de monde qu'ailleurs.

— Etes-vous d'accord avec la méthode des dominos ? lui demanda Mrs. Frost pendant qu'ils attendaient Mavis.

— Elle est économique, ça, pas de doute.

— Mais vous faites des réserves ?

— La méthode des dominos part de l'hypothèse suivant laquelle les gens croient tout ce que croit leur groupe social, ni plus ni moins. il suffirait d'un individu pour tout bousiller. De quelqu'un qui se formerait une opinion tout seul, au lieu de souscrire automatiquement à celle des dominos de son lot.

— Voilà qui est intéressant, fit Mrs. Frost. Se faire une idée à partir de rien !

— A partir de l'intelligence personnelle d'un être humain, dit Allen. Ce n'est pas rien.

Il se rendait compte que ce n'était pas très diplomatique, mais il devinait en même temps que Sue Frost avait du respect pour lui et qu'elle voulait réellement qu'il lui dise tout ce qu'il avait à offrir.

— Ce serait un cas bien exceptionnel, admit-il. Mais ça pourrait arriver.

Il y eut un mouvement non loin de la voiture. Myron Mavis était arrivé, une grosse serviette sous le bras, suivi du descendant du major Streiter au visage juvénile et sévère, qui portait une sacoche fixée à sa ceinture par une chaînette.

— Je vous avais oublié, dit Mrs. Frost à son cousin pendant que les deux hommes se tassaient tant bien que mal dans le mobilo.

C'était un petit modèle, où l'on tenait tout juste à quatre. Hadler s'était mis à la barre. Il démarra et l'engin, une machine à vapeur et à pile, se mit à glisser lentement le long de l'allée. Ils prirent le chemin du building du Comité ; ils ne croisèrent que trois autres mobilos en tout.

— M. Purcell critique la méthode des dominos, dit Sue Frost à Myron Mavis.

Mavis émit un grognement inintelligible, cligna des paupières et se réveilla. Il avait les yeux injectés de sang.

— Hon-hon, marmonna-t-il. Parfait.

Il se mit à farfouiller dans ses poches et en sortit des liasses de papiers.

— Revenons-en aux inserts publicitaires. Matraquons, matraquons.

Le jeune Hadler était assis, tout droit et raide, à la barre de l'engin, le menton en pointe. Il se cramponna à la barre un piéton traversait la voie devant eux. Le mobilo faisait au moins du trente-cinq à l'heure, et cette vitesse inaccoutumée rendait tout le monde nerveux.

— On devrait s'envoler, dit Mavis d'une voix de crécelle, ou alors aller à pied. Pas de demi-mesures ! Il ne nous manque plus qu'une ou deux canettes de bière, et ça sera comme dans l'ancien temps.

— M. Purcell croit à l'Unique. Il a foi dans l'individu, dit Sue Frost.

Mavis gratifia Allen d'un bref coup d'œil.

— La Station a la même idée en tête, dit-il. Une obsession. Ils ne pensent qu'à ça.

— J'ai toujours cru que ce n'était qu'une vitrine, dit Mrs. Frost. Un leurre pour attirer les gens dans l'Autre Monde.

— Si les gens vont dans l'Autre Monde, c'est parce qu'ils sont neupses ! fit Mavis d'un ton péremptoire.

Neupse était un terme violemment péjoratif, une contraction de *neuro-psychiatrique*. Allen haïssait ce mot, auquel il trouvait la même intensité haineuse qu'aux anciennes épithètes racistes comme *youpin* ou *raton*.

— Ils sont faibles, continua Mavis, mal dans leur peau, ils ne supportent plus leur existence. Ils n'ont pas assez de fibre morale pour tenir le coup ici ; ils veulent du plaisir, comme des petits

mêmes. Ils veulent des bonbons, des boissons gazeuses et des illustrés. Et la Station d'Hygiène Mentale est la bonne maman qui leur en distribue.

Une expression de grande amertume s'était peinte sur son visage. Une amertume qui, tel un acide, aurait rongé ses chairs bouffies, mettant les os à nu. Allen ne l'avait jamais vu si las et si découragé.

— Après tout, dit Mrs. Frost, à qui la transformation de Mavis n'avait pas échappé, nous ne voulons pas d'eux. Alors, il vaut mieux qu'ils y aillent.

— Parfois, je me demande ce qu'ils peuvent bien faire de tous ces gens, dit Allen.

Personne ne connaissait au juste le nombre réel des dissidents qui étaient allés se réfugier à la Station ; les parents, craignant d'en supporter les conséquences pendant le reste de leur existence, préféraient déclarer que les disparus s'en étaient allés dans les colonies. Les colons, après tout, n'étaient jamais que des ratés ; tandis qu'un *neupse* était un exilé volontaire, qui se posait par là même en ennemi de la civilisation morale.

— A ce qu'il paraît, dit Mrs. Frost sur le ton de la conversation, les réfugiés sont immédiatement expédiés dans des camps de travail forcé. Ou n'était-ce pas plutôt ce que faisaient les communistes ?

— Eh bien, la Station fait pareil, dit Allen. Et les bénéfices qu'elle tire de ses esclaves lui servent à bâtir un vaste empire spatial. La Station veut dominer l'univers entier. Elle dispose d'une légion de robots. Et les femmes qui vont s'y réfugier subissent des traitements... peu moraux.

Toujours agrippé à la barre des commandes, Ralf Hadler dit tout à coup :

— Mrs. Frost, un véhicule nous suit. Je crois qu'il veut nous doubler. Que dois-je faire ?

— Laissez-le passer.

Ils tournèrent tous la tête. Un mobilo semblable au leur, à cela près qu'il arborait un écusson de la ligue de Tempérance, les serrait de près sur leur gauche. Hadler était devenu blême ; leur mobilo était dangereusement déporté vers la droite.

— Rangez-vous sur le bas-côté, dit Allen.

— Accélérez, dit Mavis en faisant pivoter son siège et en regardant d'un air belliqueux par la vitre arrière, la voie ne leur appartient pas.

Le mobilo de la ligue de Tempérance continuait d'avancer sur eux. Son mouvement paraissait aussi incertain que le leur. Hadler fit d'abord mine de se laisser coincer sur la droite, puis tout à coup, profitant d'une brève hésitation du pilote de l'autre mobilo, il fonça. Leur engin se rua en avant. La barre des commandes échappa au contrôle d'Hadler, et il y eut un bruit affreux de tôle froissée ; ils avaient accroché le pare-chocs de leur poursuivant.

Mavis se dégagea le premier du mobilo arrêté ; il tremblait comme une feuille. Mrs. Frost sortit à sa suite. Allen et Hadler firent de même de leur côté. Le moteur du mobilo de la Ligue de Tempérance tournait au ralenti et son conducteur - qui était seul dans l'habitacle - les regardait bouche bée. C'était un homme entre deux âges, d'allure parfaitement respectable, qui rentrait de toute évidence d'une longue et fastidieuse journée de bureau.

— Peut-être qu'on pourrait essayer de faire marche arrière, dit Mrs. Frost, qui serrait vainement contre son cœur son classeur cartonné.

Mavis, anéanti, tournait autour des deux engins bizarrement accouplés en les tâtant au hasard du bout du pied. Hadler restait au garde-à-vous, aussi immobile qu'une statue.

Les deux pare-chocs étaient si emmêlés qu'il aurait fallu une grue pour les dégager. Allen inspectait les dégâts, essayant de comprendre sous quel angle les deux barres de métal avaient pu s'entortiller à ce point, mais il abandonna très vite la partie.

— Vous devriez dire à Ralf d'appeler les Transporteurs Réunis, suggéra-t-il à Mrs. Frost, ils ont des dépanneuses.

Il jeta un coup d'œil alentour ; ils n'étaient plus très loin de l'immeuble du Comité.

— Nous pouvons y aller à pied, ajouta-t-il.

Sue Frost se mit en route sans protester, et Allen lui emboîta le pas.

— Et moi alors ? demanda Mavis en les rattrapant.

— Vous n’avez qu’à rester avec la voiture, dit Mrs. Frost.

Hadler avait déjà mis le cap sur un immeuble et une cabine de téléphone ; Mavis restait seul avec l’homme de la Ligue de Tempérance.

— Vous expliquerez ce qui s’est passé aux policiers.

Un flic à pied avançait déjà dans leur direction, suivi à quelques pas par un juvénile.

— Quelle embarrassante situation, soupira Sue Frost tandis qu’ils se dirigeaient tous deux vers le building du Comité.

— Je suppose que Ralf aura des comptes à rendre à son surveillant d’îlot, dit Allen.

L’image de Mrs. Birmingham lui revenait à l’esprit : la méchanceté mielleuse de la créature retranchée derrière sa table, et qui pouvait créer les pires embrouilles.

— Les Cohortes ont leur propre commission de discipline, dit Mrs. Frost

Au moment où ils arrivaient à l’entrée principale du building, elle ajouta d’une voix pensive :

— Mavis est complètement à bout. Il ne peut plus faire face à aucune situation. Ça fait des mois qu’il n’arrive plus à prendre la moindre décision.

Allen ne fit aucun commentaire. Il était mal placé pour en faire.

— Au fond, continua Sue Frost, il vaut peut-être mieux qu’il soit resté là-bas. J’aime autant ne pas l’avoir dans mes pattes pendant que nous verrons Mrs. Hoyt.

C’était la première fois qu’elle faisait mention du fait qu’ils allaient rencontrer Ida Pease Hoyt. Allen s’arrêta et lui dit

— Vous devriez peut-être m’expliquer ce que vous avez l’intention de faire.

— Je crois que vous le savez très bien, répondit-elle sans même ralentir.

Et en effet, il le savait.

4

ALLEN PURCELL regagna son une-pièce à neuf heures et demie du soir. Janet vint l'accueillir à la porte.

— Tu n'as pas mangé, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— Non, admit-il en entrant dans la pièce.

— Je vais te préparer quelque chose.

Elle mit la bande magnétique scellée dans le mur en position arrière, et la cuisine, qui était repartie à huit heures, se remit en place. Quelques minutes plus tard, le « saumon de l'Alaska » cuisait dans le four et un fumet presque authentique se répandait dans la pièce. Janet passa un tablier puis mit le couvert.

Allen se laissa tomber sur sa chaise. Il ouvrit un journal du soir, mais il était trop fatigué pour lire et le reposa. L'entretien avec Sue Frost et Ida Pease Hoyt avait duré trois bonnes heures. Il était complètement lessivé.

— Tu veux bien me raconter ce qui s'est passé ? demanda Janet.

— Plus tard, dit Allen qui manipulait distraitemment un morceau de sucre. Quoi de neuf au Club du Livre ? Walter Scott a pondu quelque chose d'intéressant ces derniers temps ?

— Non, rien, dit Janet d'un ton sec.

— Tu crois que Charles Dickens va rester long temps en tête ?

Janet, oubliant ses fourneaux, lui fit face.

— Il s'est passé quelque chose et je veux savoir, dit-elle.

Elle paraissait si inquiète qu'Allen capitula.

— L'Agence n'a *pas* été dénoncée comme un antre du vice.

— Au téléphone, tu m'as dit que tu allais à T-M et qu'il s'était passé quelque chose de terrible à l'Agence.

— J'ai viré Fred Luddy, si c'est ça que tu appelles une chose terrible. Le saumon sera prêt dans combien de temps ?

— Bientôt. Cinq minutes.

— Ida Pease Hoyt m'a offert le poste de Mavis, dit Allen. Directeur de Télémédia. Mais c'est Sue Frost qui m'a convaincu.

Janet resta un moment figée sur place, puis tout à coup elle fondit en larmes.

— Mais pourquoi tu pleures, bon sang de bois ? s'exclama Allen.

Entre deux sanglots, elle parvint à hoqueter

— Je ne sais pas. J'ai peur.

Allen tripotait toujours son morceau de sucre ; il le cassa en deux et se mit à broyer les deux moitiés du bout des doigts, les réduisant en poudre.

— Ce n'est pas si surprenant que ça, après tout, dit-il. Le titulaire de ce poste est traditionnellement recruté dans le haut personnel des Agences. Ça fait des mois que Mavis est complètement à bout. Etre responsable pendant huit ans de la moralité publique, c'est long.

— Oui, tu m'avais dit que... qu'il devrait prendre sa retraite, dit Janet.

Elle se moucha et se frotta les yeux.

— Tu me l'as dit l'année dernière.

— L'ennui, c'est qu'il y tient vraiment, à ce poste.

— Il est au courant ?

— Sue Frost l'a mis au courant. Il est arrivé à la fin de l'entretien. Nous avons tout mis au point en prenant le café.

— Donc, c'est réglé ?

Allen se remémora l'expression qu'avait le visage de Mavis quand il avait pris congé d'eux.

— Non, dit-il. Pas tout à fait. Mavis a donné sa démission ; c'est officiel. Sue a fait publier la nouvelle, assortie d'une déclaration. Le protocole routinier, quoi. De longues années de bons et loyaux services, une adhésion sans faille aux Principes Sacrés du Réarmement Moral. J'ai échangé quelques mots avec Mavis dans le couloir après la réunion.

En fait, il avait couvert en sa compagnie les cinq cents mètres qui menaient de l'immeuble du Comité à son appartement de fonction.

— Il a acheté une portion de planète dans le système de Sirius, reprit Allen. Il paraît qu'ils ont un cheptel du tonnerre. D'après Mavis, le bétail de sa planète donne une viande dont le goût et la texture sont pratiquement impossibles à distinguer de ceux de la viande du bétail terrien.

— Qu'est-ce qui reste à décider, alors ? demanda Janet.

— Peut-être que je ne vais pas accepter.

— Mais pourquoi ?

— Je ne veux pas que ma vie se termine dans huit ans. Je ne veux pas aller me mettre au vert sur une petite planète perdue à dix années-lumière de chez moi.

Janet fourra son mouchoir dans la poche-poitrine de son tailleur et se baissa pour éteindre le four.

— On avait discuté de ça autrefois, au moment où l'on mettait l'Agence sur pied. On en avait parlé très franchement.

— Et qu'avions-nous décidé ?

Il se souvenait très bien de ce qu'ils avaient décidé : ils avaient décidé qu'ils ne prendraient de décision que le moment venu, car il se pouvait très bien qu'il ne vienne jamais. Et d'ailleurs, Janet était bien trop préoccupée par l'effondrement imminent de l'Agence.

— Tout ça est tellement inutile, dit Allen. Nous nous comportons comme si ce boulot était une vraie sinécure. Il ne l'est pas, et il ne l'a jamais été. Personne n'a jamais essayé de le faire croire. Pourquoi Mavis l'a-t-il pris ? Parce que c'est son sens de la morale qui a prévalu.

— Le service public, fit Janet à mi-voix.

— La responsabilité morale. Prendre en charge le civisme de la population. La forme la plus élevée du sacrifice de soi, *l'omphalos* de toute cette... Il s'interrompt, à court de mots.

— Compétition absurde, conclut Janet à sa place. Enfin, ça nous permettra d'être plus à l'aise. Ou peut-être que tu seras moins payé ? Mais ça n'a pas tellement d'importance, j'imagine.

— Ma famille a peiné pour s'élever dans la hiérarchie sociale. Ensuite, j'ai pris la relève. Et c'était pour atteindre le but auquel je parviens aujourd'hui. Si on me donnait un dollar pour tous les scripts que j'ai ficelés sur ce sujet...

Comme celui que Sue Frost lui avait retourné, par exemple. La parabole sur l'arbre qui meurt.

L'arbre s'était retrouvé en quarantaine pour y achever son agonie, et peut-être que le Rémor de son script était obscur et confus. Mais pour lui pourtant, c'était on ne peut plus clair : un homme est avant tout responsable devant ses semblables, et c'est avec ses semblables qu'il se bâtit une existence.

— Je connais deux types qui ont élu domicile dans les ruines d'Hokkaido, dit-il. Le secteur est contaminé. Tout est mort. Ils n'ont qu'un avenir ; ils l'attendent. Gates et Sugermann préféreraient crever plutôt que de revenir parmi nous. S'ils revenaient, ils seraient forcés de sacrifier une partie de leur être profond. Et c'est vrai que c'est une chose épouvantable.

— S'ils sont là-bas, ce n'est pas seulement pour cette raison, dit Janet d'une voix à peine audible. Tu as dû l'oublier, mais j'y suis allée, moi aussi. Tu m'y as emmenée une fois. Juste après notre mariage. Je voulais voir à quoi ça ressemblait.

Il s'en souvenait, mais ça ne paraissait pas avoir beaucoup d'importance.

— C'est probablement aussi une manière de protester. Ils font du camping dans les décombres, parce qu'ils veulent probablement démontrer quelque chose.

— Ils font le sacrifice de leur vie.

— Ça ne leur demande aucun effort. Et puis ils pourront toujours être sauvés. Il suffit d'un passage au congélateur.

— Mais en se laissant mourir ainsi, ils disent quelque chose d'important, tu ne crois pas ? dit Janet. Myron Mavis prouve quelque chose, lui aussi, à sa manière. Quelque chose qui n'est pas tellement différent. Et puis tu dois trouver de l'intérêt à ce que Gates et Sugermann sont en train de faire, puisque tu retournes sans cesse les voir. Tu y es encore allé hier soir.

Allen hocha la tête.

— C'est vrai, reconnut-il.

— Qu'est-ce que t'a dit Mrs. Birmingham ?

— Un juvénile m'a vu, répondit Allen sans éprouver d'émotion particulière. Je serai mis sur la sellette à l'assemblée des résidents, mercredi.

— Parce que tu as été vu à Hokkaido ? On ne t'a jamais dénoncé pour ça jusqu'à présent.

— Peut-être qu'on ne m'avait jamais repéré.

— Et ce qui s'est passé ensuite ? Tu crois que le juvénile l'a vu aussi ?

— J'espère que non, dit Allen.

— C'est dans le journal.

Allen prit aussitôt son journal. Ça y était bel et bien, et en première page par-dessus le marché, sous d'énormes manchettes

LA STATUE DE STREITER PROFANÉE PAR DES VANDALES :

UNE ENQUÊTE EST EN COURS

— C'est toi qui as fait ça ? dit Janet d'une voix sans timbre.

— C'est moi, en effet, admit Allen.

Il relut le gros titre pour la seconde fois et dit :

— J'ai fait ça, vraiment. Ça m'a pris une heure. J'ai laissé le pot de peinture sur un banc. Ils l'ont probablement retrouvé.

— L'article en parle. Ils ont découvert ce qui était arrivé à la statue ce matin à six heures, et ils ont retrouvé le pot de peinture une demi-heure plus tard.

— Qu'ont-ils trouvé d'autre ?

— Tu n'as qu'à lire, dit Janet.

Allen étala le journal à plat sur la table, et il se mit à lire.

LA STATUE DE STREITER PROFANÉE PAR DES VANDALES :

UNE ENQUÊTE EST EN COURS

Newer York, le 8 octobre (T-M) - La police enquête sur la mutilation volontaire de la statue officielle du major Jules Streiter, fondateur du Réarmement Moral et principal animateur de la grande révolution de 1985. Le monument, qui se trouve au milieu du parc de la Spire, est une statue grandeur nature en plastique métallisé, tirée d'un moule original créé par le compagnon et

ami du fondateur, Pietro Buetello, en mars 1990. La profanation, que le rapport de police décrit comme systématique et délibérée, aurait, semble-t-il, été perpétrée au cours de la nuit. Le parc de la Spire n'est jamais fermé au public, car il symbolise le centre moral et spirituel de New York.

— Le journal était dans la boîte aux lettres quand je suis rentrée, dit Janet. Comme d'habitude, avec le reste du courrier. Je l'ai lu en mangeant mon dîner.

— Je comprends maintenant pourquoi tu paniques.

— Pour ça ? Oh, non, je ne vais pas m'en faire pour ça. Qu'est-ce qu'ils peuvent nous faire ? Nous confisquer le bail, nous mettre à l'amende, te condamner à un an de prison.

— Et bannir nos deux familles de la Terre.

— On survivrait, dit Janet avec un haussement d'épaules. Nos familles aussi. J'y ai mûrement réfléchi ; j'ai eu tout le temps qu'il fallait pour ça, puisque je suis restée seule ici pendant trois heures et demie. Au début, j'ai été... enfin, j'avais du mal à y croire. Mais ce matin nous savions tous les deux qu'il t'était arrivé quelque chose : il y avait la boue et l'herbe sur tes semelles, et cette peinture rouge. Et personne ne t'a vu.

— Si, un juvénile.

— Mais ça, il ne l'a pas vu. Sinon, ils t'auraient déjà pris. Il a vu autre chose.

— Je me demande dans combien de temps ça va m'arriver.

— Comment veux-tu qu'ils remontent jusqu'à toi ? Ils croiront que c'est quelqu'un qui a perdu son bail, ou qu'on a expulsé aux colonies. Ou un *neupse*.

— J'ai horreur de ce mot.

— Un réfugié, si tu préfères. Mais pourquoi veux-tu qu'ils pensent à quelqu'un comme toi - un homme qui vient d'accéder au summum de la réussite, qui vient de passer un après-midi avec Sue Frost et Ida Pease Hoyt ? Ça n'aurait aucun sens.

— C'est vrai, reconnu Allen. Ça n'a pas de sens.

Dans un élan de sincérité, il ajouta :

— Même à mes propres yeux.

Janet s'approcha de la table.

— Je me posais des questions là-dessus, justement. Tu ne sais pas très bien pourquoi tu as fait ça, hein ?

— Je n'en sais fichtrement rien.

— Mais qu'est-ce que tu avais en tête ?

— Une envie, dit Allen. Une envie très nette, presque une idée fixe. Une envie irrépressible et d'une absolue clarté de me faire cette statue. Je n'ai eu besoin que de deux litres de peinture rouge et d'une tronçonneuse à moteur. La tronçonneuse a retrouvé sa place dans l'atelier de l'Agence, avec une lame en moins. J'ai bousillé une lame. Ça faisait des années que je ne m'étais pas servi d'un engin pareil.

— Tu te rappelles exactement ce que tu as fait ?

— Non.

— Le journal reste dans la vague sur ce point. Aucun détail. Enfin, quoi que tu aies pu faire... (elle lui adressa un pâle sourire) c'est du beau travail.

Un peu plus tard, quand il ne resta plus du saumon de l'Alaska qu'un petit tas d'arêtes sur une assiette vide, Allen se laissa mollement aller en arrière sur sa chaise et alluma une cigarette. Janet était retournée à la cuisinière et lavait la vaisselle dans l'évier incorporé avec des gestes soigneux. Un grand calme régnait dans l'appartement.

— On pourrait croire que c'est une soirée exactement comme les autres, dit Allen.

— Nous pouvons faire ce que nous faisons d'habitude, dit Janet.

Des engrenages et des roues dentées étaient empilés sur la table, près du divan. Janet était en train de monter une pendule électrique. Le mode d'emploi et le plan d'assemblage fournis avec le kit

étaient enfouis au milieu du tas de pièces et de rouages. La mode était aux passe-temps éducatifs : il fallait que les mains oisives trouvent à s'occuper.

— Tu t'en sors bien avec la pendule ? demanda Allen.

— J'ai presque fini. Ensuite, je te ferai une baguette à raser. Mrs. Duffy, notre voisine d'en face, en a fait une pour son mari. Elle m'a montré. Ce n'est pas difficile.

Allen montra la cuisinière du doigt et dit :

— Ce sont mes parents qui l'ont construite. En 2096. J'avais onze ans. Je me souviens combien ça m'avait paru bête : ils auraient pu s'acheter une cuisinière de chez Usimatic pour le tiers du prix. Alors, mon père et mon frère m'ont expliqué le Rémor. Je ne l'ai jamais oublié.

— J'aime bien construire des trucs, dit Janet. C'est agréable.

Allen continua à tirer sur sa cigarette en silence ; cela lui faisait un effet bizarre d'être là alors qu'il avait désacré la statue du Major moins de vingt-quatre heures auparavant.

— Je l'ai désacrée, dit-il à voix haute.

— Tu l'as quoi ?

— *Désacrée*. C'est un mot de notre jargon. Quand le thème d'un script est un peu trop tarte, ça tourne facilement à la parodie. Quand on appuie un peu trop sur une thèse archirebattue, on dit qu'on l'a désacrée.

— Ah oui, dit Janet. Je vois ce que tu veux dire. Je t'ai déjà entendu pasticher des produits de chez Blake-Moffett.

— Il y a quand même quelque chose qui cloche dans tout ça, dit Allen. Dans la nuit de samedi à dimanche, je sabote la statue du Major Streiter. Lundi matin, Mrs. Sue Frost en personne se pointe à l'Agence. Et à six heures, le même soir, Ida Pease Hoyt m'offre le poste de directeur de Télémédia.

— Tu crois qu'il peut y avoir un rapport ?

— S'il y en avait un, il serait forcément très complexe, dit Allen, en écrasant sa cigarette. Ce serait un tel imbroglio que l'univers entier y serait impliqué. Mais quelque chose me dit qu'il y en a un. Qu'il y a une relation de cause à effet très profonde entre tous ces facteurs. Ce n'est pas un hasard. Ni une simple coïncidence.

— Raconte-moi comment tu as... désacré la statue.

— Je ne peux pas te le raconter, puisque je ne m'en souviens pas. Ne m'attends pas pour aller te coucher. Je vais aller faire un tour au parc pour voir. Ils n'ont probablement pas encore eu le temps de commencer les réparations.

Il se leva.

Janet s'écria

— Allen, je t'en prie, ne sors pas !

— C'est indispensable, répondit-il en cherchant des yeux son manteau.

La penderie l'avait avalé ; il dut la tirer à nouveau dans la pièce.

— J'ai une image assez floue dans la tête, reprit-il, rien n'est net. Il me paraît vraiment nécessaire d'éclaircir ce mystère. Peut-être qu'après j'arriverai à prendre une décision en ce qui concerne T-M.

Janet passa devant lui sans un mot et sortit dans le couloir. Elle allait à la salle de bains, et il savait pourquoi. Elle y emportait un assortiment de flacons et de tubes ; elle s'appropriait à ingurgiter une bonne dose de sédatifs afin de pouvoir dormir.

— Vas-y doucement ! lui cria-t-il.

Aucune réponse ne lui parvint de derrière la porte fermée de la salle de bains. Il resta un moment dans le couloir en dansant d'un pied sur l'autre, puis il sortit.

5

LE parc était sombre et glacé. Ça et là, de petits attroupements s'étaient formés, telles des flaques de pluie nocturne. Les gens étaient silencieux. Ils avaient l'air d'attendre, habités par l'espoir vague que quelque chose, enfin, allait se passer.

La statue avait été érigée dans le prolongement direct de la Spire, sur un haut piédestal placé au centre d'une allée circulaire couverte de gravier. Elle était entourée d'un cercle de bancs placés là afin que les gens puissent donner des miettes aux pigeons, somnoler ou bavarder tout en contemplant sa grandiose majesté. Le reste du parc consistait en pelouses au gazon mouillé d'où se détachaient par endroits des silhouettes obscures de bosquets et de buissons avec, tout au fond, une cabane de jardinier.

Arrivé au centre du parc, Allen s'arrêta. D'abord, il se sentit un peu désorienté : les choses avaient perdu leurs contours familiers. Puis, il comprit ce qui s'était passé. Les policiers avaient condamné la statue à l'aide de grosses planches de bois. Ils l'avaient enfermée dans une sorte de gigantesque parallélépipède de planches. Ainsi donc, il ne verrait pas ce qu'il avait fait. Le mystère resterait entier.

Il resta planté là, l'air ahuri, contemplant d'un oeil fixe ce spectacle décourageant. Et puis, il prit peu à peu conscience d'une présence à ses côtés. Une espèce de long échalas aux bras interminables, vêtu d'un imperméable souillé de mille taches qui le couvrait jusqu'aux chevilles, était debout près de lui et regardait la statue d'un oeil aussi fixe que le sien.

Ils restèrent un moment sans rien dire. Puis, l'escogriffe expectora bruyamment et cracha dans l'herbe.

— On voit rien.

Allen opina de la tête.

— Ils ont mis ça exprès pour qu'on n'y voie rien, expliqua l'individu. Et vous savez pourquoi ?

— Non, dit Allen. Pourquoi ?

L'homme approcha du sien son long visage en lame de couteau.

— C'est les anars qui ont fait le coup, lui confia-t-il. Ils l'ont affreusement mutilé. Les flics en ont pincé quelques-uns, mais pas tous. Le meneur leur a filé entre les doigts. Mais ils finiront bien par lui mettre la main dessus. Et savez-vous ce qu'ils apprendront à ce moment-là ?

— Non, dit Allen. Quoi ?

— Que c'est la Station qui les a payés pour faire ça. Et ce n'est qu'un avant-goût.

— Un avant-goût de quoi ?

— Dans les semaines qui viennent, il va y avoir des attentats à la bombe contre une série de bâtiments publics, continua l'escogriffe. Le building du Comité. Télémédia. Après, il nous mettront des particules radioactives dans l'eau potable. Vous verrez. Elle a déjà un drôle de goût. Les flics savent tout, mais ils ont les mains liées.

Auprès de l'échalas se tenait un petit gros à cheveux roux qui mâchonnait un cigare. Il se mêla soudain à la conversation.

— C'est des mômes qui ont fait le coup, moi je vous dis, fit-il d'une voix irritée. Une bande de petits cons qui n'ont rien trouvé de mieux à combiner.

L'homme maigre émit un petit ricanement grinçant.

— C'est ce qu'ils voudraient nous faire croire. C'est ça, tiens. Une petite farce sans conséquence. Mais moi, je vous le dis, *les gens qui ont fait ça veulent détruire le Rémor*. Ils ne seront satisfaits que quand le dernier lambeau de la morale et de la décence aura été réduit en charpie. Ils veulent le retour de la fornication, des enseignes au néon et de la drogue. Ils veulent que le gaspillage et la rapacité règnent à nouveau en maîtres ; ils veulent voir l'homme se vautrer avec lubricité dans la dépravation et l'avarice.

— C'est des mômes, répéta le petit gros. Ça n'a aucune espèce de signification.

— La colère de Dieu va faire trembler le ciel ! s'écriait l'homme maigre au moment où Allen s'éloignait, et les païens et les fornicateurs baigneront dans leur sang au milieu de nos rues, et le feu du ciel arrachera le mal du cœur des hommes !

Une jeune fille, solitaire, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, observa Allen avec intérêt tandis qu'il remontait une allée au hasard. Il s'approcha d'elle, hésita, et lui dit :

— Que s'est-il passé ?

C'était une brune à la poitrine avantageuse, et sa peau mate et lisse tranchait sur la pénombre.

— On a retrouvé la statue dans un état inhabituel, ce matin. Vous ne lisez pas le journal ?

Elle parlait d'une voix ferme et parfaitement contrôlée.

— En effet, j'ai lu l'article, admit Allen.

La femme était debout sur un talus herbeux, et il la rejoignit.

Au-dessous d'eux, dans l'ombre indécise, il y avait les restes de la statue diaboliquement massacrée. L'effigie de plastique imitation bronze avait été attaquée par surprise pendant son sommeil. De là où il se tenait à présent, Allen pouvait regarder les choses d'un oeil objectif ; il pouvait se détacher de ce qui s'était passé et apprécier l'événement de l'extérieur, comme n'importe quel passant arrivé là par accident et qui se demande de quoi il retourne.

Au pied de la statue, le gravier était moucheté de grosses gouttes d'un rouge écœurant. Il savait que ce n'était que de la peinture émail qui provenait de l'atelier de graphisme de son Agence. Mais il était malgré tout sensible à son aspect apocalyptique ; il imaginait ce qu'imaginaient les autres badauds.

Cette traînée rouge, c'était du sang. C'était le sang de la statue. Son ennemi avait sournoisement surgi du terreau humide du parc, lui avait bondi sur le dos et lui avait tranché la carotide d'un coup de dent. Le sang de la statue avait jailli, écarlate et visqueux, de l'atroce blessure, arrosant ses jambes et ses pieds, et elle avait rendu l'âme.

Tandis qu'il se tenait debout à côté de la jeune femme inconnue, Allen savait que la statue était morte. Il sentait un vide mortel derrière le rempart de bois ; elle avait perdu tout son sang, il n'en restait plus qu'une enveloppe creuse. On avait l'impression que la statue avait tenté de se défendre, mais qu'elle avait perdu la bataille, et qu'aucun passage au congélateur ne pourrait plus la sauver. Elle était morte pour toujours.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? lui demanda l'inconnue.

— Non. Depuis quelques minutes seulement, répondit-il.

— Moi, je suis là depuis ce matin. J'ai vu ce qui s'était passé en allant à mon travail.

Il comprit subitement qu'elle avait vu les dégâts avant que la police ait édifié le coffrage.

— Qu'est-ce qu'on lui a fait ? demanda-t-il avec avidité.

— N'ayez pas peur, dit la femme.

— Je n'ai pas peur, protesta-t-il.

— Si. Mais ça ne fait rien, ils vont être obligés de l'enlever. C'est irréparable.

Elle rit.

— Mais ça vous fait plaisir, ma parole, fit Allen, stupéfait.

Une lueur d'amusement passa dans les yeux de son interlocutrice.

— Il faudrait célébrer ça, dit-elle, faire une grande fête. Pourvu que celui, ou celle, qui a fait ça leur échappe. Si on s'en allait d'ici ? Vous venez ?

Allen la suivit. Ils traversèrent une pelouse et se retrouvèrent sur le trottoir d'une allée. La femme marchait à pas pressés, les mains dans les poches, Allen sur ses talons. L'air nocturne était froid et sec et chassait peu à peu de son esprit la présence mystérieuse et un peu surnaturelle du parc.

— Je suis content d'être sorti de là, dit-il finalement à mi-voix.

La femme eut un hochement de tête saccadé.

— C'est facile d'y entrer, dit-elle, mais pour en sortir, c'est une autre histoire.

— C'est vraiment ce que vous ressentiez ?

— Bien sûr. Ce matin, quand je suis passée, c'était moins dur. Le soleil brillait. Il faisait jour. Mais ce soir... Ça faisait une heure que j'étais là quand vous êtes venu me réveiller. Debout, immobile, à regarder ce truc fixement. En transes.

Elle frissonna.

— Moi, dit Allen, ce sont ces gouttes qui m'ont fait le plus d'effet. On aurait tellement dit du sang.

— Ce n'est que de la peinture, le rassura-t-elle, sortant un journal plié de la poche de son manteau. Vous voulez lire ? C'est de la peinture émail à séchage rapide, d'emploi très commun. Ça n'a rien de mystérieux.

— Ils n'ont arrêté personne, dit Allen.

Il ressentait toujours ce même détachement insolite, mais la sensation s'atténuait graduellement.

— C'est étonnant que quelqu'un puisse faire ça sans se faire prendre. Mais pourquoi pas, après tout ? Le parc n'est jamais surveillé. Personne n'a rien vu.

— Vous avez une hypothèse ?

— Bah ! fit-elle en shootant dans un caillou, c'est probablement quelqu'un qui a conçu de l'amertume d'avoir été déchu de son droit au bail. Ou quelqu'un qui voulait exprimer une hostilité inconsciente vis-à-vis du Rémor, lutter contre le poids du système.

— Qu'est-ce qu'on lui a fait au juste, à la statue ?

— Le journal ne donne aucun détail. Sans doute estime-t-on qu'il vaut mieux ne pas publier de pareilles abominations. Vous connaissez la statue de Buetello, non, vous l'avez vue ? Le Major Streiter est figuré dans la pose héroïque classique de ce genre de monuments : une main tendue, une jambe en avant, comme s'il se lançait dans la bataille. La tête fièrement dressée. Une expression profonde et pensive sur le visage...

— Regardant l'avenir droit dans les yeux... acheva Allen à mi-voix.

— C'est ça.

La jeune femme s'arrêta, tourna sur elle-même et contempla avec intérêt le dallage sombre du trottoir.

— Le malfaiteur ou le plaisantin, ou ce que vous voudrez, reprit-elle, a peint la statue en rouge. Vous le savez, vous avez vu les taches rouges par terre. Il l'a barbouillée de grandes zébrures, il lui a peint les cheveux en rouge. Et... (elle sourit de toutes ses dents), bon, je vais être franche avec vous : il est arrivé, Dieu sait comment, à la décapiter. À l'aide sans doute d'un outil, il a coupé la tête et il l'a posée sur la main tendue de la statue...

— Je vois, dit Allen.

— Ensuite, poursuivit la femme d'une voix monocorde et parfaitement paisible, cet individu a appliqué un appareil de chauffage par accumulation portatif à la jambe droite, celle qui part vers l'avant. La statue est en thermoplastique moulé. Quand la jambe est devenue molle, le malfaiteur a rectifié sa position, de sorte qu'à présent le Major Streiter tient sa tête à la main et lève la jambe comme s'il voulait l'expédier d'un coup de pied à l'autre bout du parc. Très original, et *affreusement* embarrassant.

Un ange passa. Puis Allen dit :

— Vu les circonstances, on ne peut pas leur en vouloir d'avoir mis un coffrage autour.

— Ils étaient bien obligés. Mais il y a quand même des gens qui ont vu la statue avant qu'ils lui aient mis ce paravent. Leur première réaction a été de convoquer sur les lieux les Cohortes du Major Streiter ; sans doute croyaient-ils qu'il allait encore arriver des choses. Quand je suis passée ce matin, la statue était entourée d'un cercle de jeunes types en uniforme brun avec des gueules sinistres. Mais on la voyait quand même. Ils ont bâti le coffrage pendant la journée. Vous comprenez, les gens se marraient. Même les Cohortes. Ils n'arrivaient pas à se retenir. On voyait leur bouche se tordre dans des espèces de rictus qui s'effaçaient presque aussitôt. Ça faisait peine à voir, tous ces jeunes types luttant désespérément contre une envie torturante de rire...

Ils étaient arrivés au croisement de deux allées. La femme s'arrêta dans la lumière des réverbères. Elle avait l'air soucieux. Elle leva les yeux sur Allen et l'étudia intensément.

— Vous avez l'air tout chose, constata-t-elle, et c'est ma faute.

— Non, protesta-t-il. C'est moi qui...

Elle lui toucha le bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'ai des ennuis professionnels, ironisa-t-il.

— Oh ! fit-elle avec un hochement de tête, tout en resserrant son étreinte sur son bras, vous avez une femme, non ?

— Oui, et qui est la douceur même.

— Elle vous soutient le moral ?

— Elle se fait encore plus de souci que moi. En ce moment, elle doit être en train d'avaler des poignées de pilules. Elle en a toute une collection.

— Vous avez besoin d'aide ? demanda la jeune femme.

— Oui, répondit Allen, en se surprenant lui-même d'être aussi sincère, j'en ai terriblement besoin.

— C'est ce qu'il me semblait.

Elle se remit en marche, et il l'imita. Elle avait l'air d'être en train de réfléchir à un choix entre plusieurs possibilités.

— Par les temps qui courent, dit-elle, il devient de plus en plus difficile de se faire aider. On n'est même pas supposé en avoir *besoin*. Je peux vous donner une adresse. Si je vous la donne, est-ce que vous l'utiliserez ?

— Comment pourrais-je vous le promettre ?

— Vous *essaierez*, au moins ?

— Il ne m'était encore jamais arrivé de demander de l'aide, expliqua Allen. Je ne peux pas vous dire ce que je vais faire.

— Tenez, voici l'adresse, dit la femme, en lui tendant une feuille de papier pliée. Rangez-la dans votre portefeuille. Ne la regardez pas tout de suite. Gardez-là jusqu'à ce que vous soyez sûr que vous voulez en faire usage.

Elle ne le quitta pas des yeux pendant qu'il mettait le bout de papier dans son portefeuille.

— Très bien, dit-elle à la fin, visiblement satisfaite. Et bonne nuit.

— Vous partez ?

Il n'était pas étonné ; tout cela lui semblait parfaitement normal.

— Je vous reverrai. Je vous avais déjà vu, d'ailleurs.

Elle se fondit dans l'ombre d'une allée latérale.

— Bonne nuit, M. Purcell, lui cria-t-elle avant de disparaître, et faites bien attention à vous !

Quelques instants plus tard, quand l'inconnue eut disparu dans les ténèbres, Allen comprit soudain qu'elle avait guetté sa venue, qu'elle l'attendait.

6

LE lendemain, Allen n'avait toujours pas donné sa réponse à Sue Frost. Le bureau du directeur de T-M était vide ; Mavis l'avait évacué, et personne n'avait encore pris sa place. L'énorme machine tournait toute seule, sur sa lancée. Allen supposait que tous les bureaucrates subalternes qui oeuvraient obscurément dans ses multiples rouages continuaient à tamponner des enveloppes et à remplir des formulaires. Le monstre gigantesque vivait, mais pas tout à fait comme il aurait dû.

Dans l'ignorance du délai dont il pouvait disposer avant de donner sa décision, Allen fit le numéro de l'immeuble du Comité et demanda à parler à Mrs Frost.

— Je regrette, monsieur, lui répondit une voix pré-enregistrée, mais Mrs Frost est en conférence. Si vous le désirez, vous pouvez lui laisser un message de trente secondes, qui lui sera transmis. Merci. Dziiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

— Mrs Frost, dit Allen, comme je vous l'ai déjà dit hier, je dois tenir compte de multiples considérations. Ma position de directeur d'une Agence de Recherche me confère une certaine indépendance.

Comme vous l'avez vous-même souligné, Télémédia est mon seul client ; en tout état de cause, donc, je travaille *déjà* pour Télémédia. Vous avez égale ment insisté sur le fait qu'en tant que directeur de Télémédia je jouirais d'une indépendance encore plus considérable...

Il s'interrompit. Il ne savait plus quoi dire.

— D'un autre côté... commença-t-il, mais il était arrivé au bout des trente secondes.

Il attendit patiemment pendant que le répondeur automatique répétait sa petite ritournelle, puis il poursuivit

— Après tout, j'ai bâti mon Agence de mes propres mains, et je suis libre de la transformer comme je l'entends. J'en ai le contrôle absolu. Tandis que T-M est une grande machine impersonnelle, que personne ne peut régenter. T-M est un vrai iceberg.

La comparaison lui parut des plus ringardes. mais la bande l'avait enregistrée, et il n'y avait plus moyen de l'effacer. Il conclut

— Mrs Frost, j'ai bien peur d'être obligé de vous demander un délai de réflexion. Je m'en excuse, car je me rends parfaitement compte que cela vous met dans une position difficile. Mais je ne peux vraiment pas faire autrement. J'essaierai de vous donner ma réponse dans un délai d'une semaine au plus. Mais surtout, n'allez pas croire que j'es saie de gagner du temps. Je débloque complète ment, je vous assure. C'est Allen Purcell à l'appareil.

Il raccrocha, se cala dans son fauteuil et se laissa aller à de sombres méditations.

De son bureau, la statue du Major Streiter paraissait lointaine et peu réelle. Il n'avait plus qu'un problème, son emploi. Ou il restait à l'Agence, ou il prenait la direction de T-M. Posé ainsi, le dilemme avait toutes les apparences de la simplicité. Il prit une pièce de monnaie dans sa poche et la fit rouler sur le bureau. Il pouvait laisser au hasard le soin de décider pour lui.

La porte s'ouvrit et Doris, sa secrétaire, entra dans la pièce.

— Bonjour, bonjour ! dit-elle avec pétulance. Fred Luddy voudrait une lettre de recommandation signée de vous. Nous lui avons remis son chèque. Deux semaines de salaire, plus ce qu'on lui devait.

Elle s'assit en face de lui, son bloc-sténo sur les genoux, le crayon en l'air.

— Vous voulez me dicter la lettre ?

— Difficile à dire, fit Allen.

Il y était tout disposé parce qu'il aimait bien Luddy et qu'il espérait qu'il pourrait trouver un travail correct. Mais il ressentait en même temps un sentiment d'absurdité à l'idée d'écrire une lettre de recommandation pour quelqu'un qu'il avait viré pour s'être montré déloyal et malhonnête du point de vue du Rémor.

— Peut-être que je devrais d'abord y réfléchir, dit-il.

Doris se leva.

— Je lui dirai que vous êtes trop pris, et que vous verrez ça plus tard, dit-elle.

Soulagé, Allen la laissa partir avec ce pieux mensonge. Il se sentait incapable de prendre une décision dans quelque domaine que ce fût. Tous ses problèmes, grands ou petits, lui semblaient dériver dans une espèce d'Olympe inaccessible d'où il n'arrivait pas à les faire redescendre sur terre.

La police n'était pas remontée jusqu'à lui. C'était déjà ça. Il était à peu près certain que le juvénile de Mrs Birmingham n'avait pas d'information sur l'épisode nocturne dans le parc. Il aurait confirmation sur ce point le lendemain matin à neuf heures, mais en attendant, cela ne l'inquiétait pas outre mesure. L'idée de la police faisant irruption chez lui pour l'arrêter et le déporter lui semblait totalement absurde. Son seul véritable motif de préoccupation était le poste - et lui-même.

Il avait dit à l'inconnue qu'il avait besoin qu'on l'aide, et c'était vrai. Pas parce qu'il avait saboté la statue, mais parce qu'il l'avait sabotée sans raison qu'il pût s'expliquer à lui-même. C'était quand même curieux que son cerveau puisse fonctionner tout seul, sans l'informer de ses desseins, de ses motivations réelles. Mais au fond, le cerveau n'est qu'un organe, au même titre que la rate, le cœur, ou les reins. Tous les organes accomplissent de leur côté leurs fonctions particulières sans en référer à personne. Alors, pourquoi pas le cerveau ? Si on raisonnait de cette manière, le côté bizarre de l'affaire se dissipait instantanément.

Mais malgré tout il fallait qu'il arrive à comprendre ce qui lui arrivait.

Il glissa une main dans sa poche intérieure et sortit le morceau de papier de son portefeuille. Il portait, tracées d'une écriture féminine bien nette, les indications suivantes

Station d'Hygiène Mentale

Gretchen Malparto

Ainsi donc, l'inconnue du parc se prénommaït Gretchen. Et, comme il l'avait supposé, elle occupait ses nuits à faire la retape pour la Station d'Hygiène Mentale, en violation flagrante de la loi.

La Station d'Hygiène Mentale, ultime refuge des déserteurs et des ratés, lui avait mis le grappin dessus.

Il se sentit pris de vertige. Il était faible et cotonneux, comme s'il couvait une mauvaise fièvre, parcouru par un courant d'énergie un peu moite dont il n'arrivait pas à se débarrasser.

De la porte restée ouverte lui parvint la voix de Doris.

— M. Purcell, un message en réponse à votre dernière communication. Le téléphone l'enregistre.

— C'est bon, Doris, dit-il.

Il s'arracha péniblement à ses pensées et tendit la main pour enfoncer la touche du téléphone. La bande revint aussitôt en arrière et redémarra pour recracher le message enregistré.

— Dix heures cinq. Clic. Ziiiiiiiiiiii ! M. Purcell.

Vint alors une voix de femme, distinguée et bien timbrée. Il la reconnut instantanément.

— Sue Frost à l'appareil. En réponse à votre appel de ce matin, je vous prie tout d'abord de m'excuser d'avoir été absente au moment où vous m'avez téléphoné, M. Purcell... Je n'ai pas de mal à comprendre la situation difficile dans laquelle vous vous trouvez actuellement... Bien entendu, M. Purcell, vous avez certainement compris que si l'on vous offrait de prendre la

direction de Télémédia, c'était selon l'hypothèse que rien ne s'opposait à ce que vous occupiez ce poste...

Le mécanisme s'interrompit, et la voix reprit

— Dix heures six minutes. Clic. Dziiiiinii ! Je continue. (Mrs Frost s'éclaircit la gorge). Il nous est apparu qu'une semaine faisait un délai plutôt long compte tenu de la situation qui est actuellement celle de Télémédia. Personne n'y assume plus de fonctions directoriales puisque, comme vous le savez, M. Mavis nous a déjà remis sa démission. Nous hésitons à lui demander de reprendre sa démission à titre provisoire, mais il est possible que cela soit nécessaire. Nous vous suggérons donc de prendre une décision avant samedi, dernier délai. Comprenez bien que nous sommes pleinement conscients de la difficile situation où vous vous trouvez et que notre intention n'est pas de vous pousser à prendre une décision précipitée. Mais le bon fonctionnement de Télémédia est d'une importance vitale, et il est de l'intérêt de tous que vous nous fassiez part de votre choix le plus rapidement possible. En espérant vous entendre bientôt, donc.

L'appareil enregistreur produisit un ultime cliquetis, et le reste de la bande défilait en silence.

A en juger par le ton de la voix de Sue Frost, Allen venait d'avoir droit à une communication officielle du Comité. Il imaginait très bien cette bande proposée à l'édification d'une commission d'enquête. C'était un message taillé sur mesure pour figurer dans des archives officielles.

Quatre jours et demi, pensa Allen. Il lui restait en tout et pour tout quatre jours et demi pour décider qui il était et ce qu'il devait faire.

Il saisit le téléphone, et composa les premiers chiffres d'un numéro, puis il se ravisa. Appeler de l'Agence eût été d'une folle témérité. Mieux valait aller ailleurs.

— Vous ressortez, M. Purcell ? demanda Doris, assise devant son bureau, en le voyant se diriger vers la sortie.

— Je reviens tout de suite. Je vais juste faire quelques courses au dépôt alimentaire...

Il tapota la poche de son manteau.

— ... Janet m'a demandé de lui ramener deux, trois bricoles.

Dès qu'ils furent sortis du building Mogentlock, il s'engouffra dans une cabine. Il composa son numéro en contemplant d'un oeil vide la vitre de la cabine.

— Station d'Hygiène Mentale, lui susurra à l'oreille une voix bureaucratique et néanmoins amicale.

— Est-ce qu'il y a chez vous une certaine Gretchen Malparto ?

Un silence.

— Miss Malparto s'est temporairement absentée de la Station. Désirez-vous parler au docteur Malparto ?

— Son mari ? demanda Allen, vaguement déçu.

— Le docteur Malparto est le frère de Miss Malparto. Qui est à l'appareil, je vous prie ?

— Je voudrais un rendez-vous, dit Allen, pour des problèmes d'ordre professionnel.

— Bien, monsieur.

Il y eut un bruit de papier froissé.

— Votre nom, s'il vous plaît ?

Allen hésita, puis il se résolut à bluffer.

— Inscrivez-moi sous le nom de Coates.

— Bien, M. Coates. Demain matin à neuf heures, cela vous convient-il ?

Il allait dire oui, mais il se rappela soudain que c'était l'heure où devait commencer l'assemblée des résidents.

— J'aimerais mieux que ce soit jeudi, dit-il.

— Jeudi à neuf heures, alors, fit la femme d'un ton guilleret, avec le docteur Malparto. Merci de nous avoir appelés.

Allen reprit le chemin de l'Agence. Il se sentait un peu mieux.

DANS la société hautement moralisée de l'an 2114, les assemblées d'îlots hebdomadaires fonctionnaient suivant un système de roulement. Les surveillantes de l'ensemble des unités d'habitation du voisinage y participaient, formant une espèce de jury dont celle de l'îlot en cause assurait la présidence. Mrs. Birmingham étant la surveillante de l'îlot d'Allen, trônait donc sur un siège surélevé au milieu d'un groupe de dames d'âge mûr habillées comme elle de robes de cotonnade imprimée et assises sur des chaises.

— Cette salle me fait horreur, dit Janet en marquant un temps d'arrêt à la porte.

Allen éprouvait à peu près les mêmes sentiments. C'était ici, dans cette vaste salle du rez-de-chaussée de leur immeuble, que se réunissaient les Ligues, les Comités, les Clubs, les Bureaux, les Associations et les Ordres de leur ensemble résidentiel. Elle sentait le renfermé, le soleil en conserve, la poussière, et l'odeur particulière des paperasses innombrables qui s'y étaient amoncelées au fil des années. C'était de là que partaient les indiscretions et les inquisitions officielles. Dans cette salle, tout le monde pouvait fourrer son nez dans les affaires de tout le monde, même les plus privées. C'était l'aboutissement de plusieurs siècles d'acharnement chrétien à se confesser.

Comme d'habitude, il n'y avait pas assez d'espace pour loger tous les présents. Une bonne partie des participants étaient obligés de rester debout ; ils se tassaient tant bien que mal dans les coins et dans les allées latérales. Le système de conditionnement d'air brassait en gémissant une fumée épaisse. Allen était toujours étonné par cette fumée, car personne n'allumait jamais la moindre cigarette - et d'ailleurs, il était interdit de fumer. Et pourtant, l'air était à couper au couteau, comme enfumé, depuis un passé lointain, par le fantôme d'un feu purificateur.

Allen fixa son attention sur la meute de juvéniles rassemblés au pied de la plate-forme. Les juvéniles étaient de petits robots espions assez semblables à des perce-oreilles géants ; ils se déplaçaient en rampant sur le sol ou en grimpant le long des surfaces verticales à une vitesse extravagante, et rien ne leur échappait. Ceux-là étaient inertes. Les surveillantes avaient ouvert leurs coques métalliques pour les délester de leurs bandes magnétiques. Les juvéniles restaient inactifs pendant toute la durée du meeting et ensuite on les remettait en marche.

Ces petits mouchards métalliques avaient beau être sinistres, il n'y en avait pas moins en eux un aspect réconfortant : les juvéniles n'accusaient jamais personne ; ils se contentaient de rapporter fidèlement ce qu'ils avaient vu et entendu. Ils ne pouvaient pas retoucher leurs informations, et ils ne pouvaient encore moins les inventer de toutes pièces. Puisque leur victime était mise en accusation d'une manière purement mécanique, elle était

préservée des ragots hystériques, de la volonté de nuire et de la paranoïa. Mais le problème de la culpabilité ne se posait jamais, puisque toutes les preuves étaient déjà là. Il ne s'agissait que de juger de la gravité de la faute vue sous un angle purement moral. La victime ne pouvait protester qu'on l'accusait injustement ; elle ne pouvait protester que contre la malchance d'avoir été prise en flagrant délit.

Assise sur son estrade, le registre à la main, Mrs. Birmingham vérifiait si tout le monde était arrivé. Une absence à l'assemblée constituait en soi un écart assez grave. Apparemment, Janet et lui complétaient le groupe ; Mrs. Birmingham donna le signal, et la réunion démarra.

— Il n'y a plus de place assise, on. dirait, fit Janet à mi-voix pendant que la porte se refermait derrière eux.

Son visage était tout contracté d'angoisse ; ces assemblées étaient pour elle, semaine après semaine, une véritable épreuve. A chaque fois, elle s'attendait à être dénoncée devant tout le monde, mais ça n'arrivait jamais. Les années passaient sans qu'elle ait jamais commis la moindre infraction - officiellement, en tout cas. Mais cela ne faisait que la convaincre de ce que sa chute serait encore plus dramatique.

— Quand ils m'appelleront, lui souffla Allen, ne dis rien surtout. N'interviens pas dans la discussion, ni d'un côté ni de l'autre. Moins on discutera, plus j'aurai de chances de m'en sortir.

Elle le regarda d'un air torturé.

— Ils vont te mettre en pièces, dit-elle, regarde les. Ils sont prêts pour la curée.

— La plupart d'entre eux n'ont qu'une envie rentrer chez eux...

En effet, plusieurs des présents étaient plongés dans la lecture du journal du matin.

— Alors, ne prends pas ça trop à cœur. Si personne ne me soutient, j'arriverai à noyer le poisson et je m'en tirerai avec une simple réprimande verbale.

— Nous allons commencer par l'examen du cas de Miss J. E., déclara Mrs. Birmingham.

Miss J. E., Julie Ebberley, tout le monde la connaissait. Julie était régulièrement sur la sellette, mais elle était parvenue Dieu sait comment à conserver le bail que ses parents lui avaient légué. Elle monta sur l'estrade des accusés, l'air terrifié, les yeux écarquillés. C'était une jeune femme blonde avec de longues jambes fuselées et une poitrine appétissante. Elle était vêtue pour l'occasion d'une petite robe très décente en coton imprimé et ses cheveux étaient ramenés en arrière et nattés en chignon. Elle avait l'allure d'une fillette.

— Pendant la nuit du 6 octobre 2114, déclara Mrs. Birmingham, Miss J. E. s'est livrée sciemment et en toute connaissance de cause à un acte abominable avec une personne du sexe masculin.

La plupart du temps, « acte abominable » était un euphémisme pour désigner le sexe. Les yeux mi-clos, Allen se préparait à endurer la suite de sa séance. Une rumeur sourde parcourut l'assemblée, et les hommes qui lisaient replièrent leurs journaux. L'apathie se dissipait. Pour Allen, c'était ce que ces réunions avaient de plus choquant : cette envie crapuleuse d'entendre étaler jusqu'au moindre détail les vices secrets du voisin, qui se dissimulait sous un masque vertueux.

Une première question fusa presque aussitôt

— Était-ce le même homme que les autres fois ?

« Miss J. E. » piqua un fard.

— Euh... Oui, admit-elle.

— N'aviez-vous pas été mise en garde contre ce genre de choses ? Ne vous avait-on pas dit, ici même, qu'il fallait que vous rentriez chez vous à des heures décentes et que vous évitiez tout nouvel écart de conduite ?

Selon toute probabilité, le questionneur n'était pas le même que celui de la première intervention. La voix était synthétique et sortait d'un haut-parleur mural. Pour préserver les apparences d'une justice sereine, les questions étaient posées par l'intermédiaire d'un système de reproduction sonore qui transformait les voix et leur retirait toute espèce de timbre, de sorte qu'il était impossible de les identifier. Le résultat était un accusateur impersonnel qui se muait soudain, et assez bizarrement, en avocat lorsque celui qui posait la question manifestait de la sympathie à l'accusé.

— Dites-nous en quoi consistait au juste cet « acte abominable », dit Allen. (Comme toujours, il éprouva un violent sentiment de dégoût quand il entendit sa voix lui revenir, caverneuse et détimbrée.) Nous sommes peut-être en train de faire beaucoup de bruit pour pas grand-chose.

Du haut de sa plate-forme, Mrs. Birmingham parcourut l'assistance d'un regard offusqué, en essayant de repérer l'origine de cette impertinente remarque. Puis elle lut à haute voix le chef d'accusation :

— Miss J. E. s'est livrée de son plein gré à la copulation dans la baignoire d'une salle de bains communautaire de son îlot - de notre îlot.

— C'est quand même un peu fort ! fit la voix murale.

Les chiens étaient lâchés. Les questions et les

accusations se déchaînèrent sur la tête de la mal heureuse, pleines de sous-entendus lubriques et d'arrière-pensées libidineuses.

Allen sentit sa femme se pelotonner contre lui. Elle était complètement terrifiée. Il l'enlaça. Sous peu, la voix mécanique s'en prendrait à lui.

A neuf heures et quart, la faction qui défendait plus ou moins l'accusée avait apparemment pris le dessus. Après de rapides délibérations, le jury des surveillantes d'îlot décida que la jeune femme n'était passible que d'une simple réprimande ver bale, et elle se glissa hors de la pièce avec un soulagement visible. Mrs. Birmingham se leva à nouveau et ouvrit son gros registre.

En entendant prononcer les initiales de son nom, Allen sentit sa tension se relâcher. Il se dirigea vers le banc des accusés, écoutant les charges d'une oreille distraite, heureux d'en finir avec ça. Par bonheur, le juvénile n'avait rien surpris d'autre que ce qu'il avait prévu, et même encore moins.

— M. A. P., commença Mrs. Birmingham, est rentré chez lui en état d'ébriété le 7 octobre 2114 à onze heures et demie ; il a perdu l'équilibre en montant l'escalier qui mène à l'entrée de son immeuble et il a proféré en tombant un mot moralement inconvenant.

Allen monta sur l'estrade, et l'interrogatoire commença.

Il y avait toujours le danger qu'un citoyen soit présent quelque part dans la salle avec sa rancœur profondément enfouie, une haine amoncelée qui ne demandait pour s'exprimer qu'une occasion comme celle-ci. Après tant d'années, il se pouvait qu'Allen ait blessé sans s'en rendre compte un des habitants anonymes de son îlot, en passant son tour dans une file d'attente, en oubliant de répondre à un signe de tête, ou en écrasant un pied.

Mais en regardant autour de lui, il ne discerna aucune trace particulière d'émotion. Personne dans l'assistance ne diffusait de vibrations hostiles ; hormis sa femme, qui était paralysée par la terreur, personne même en fait ne semblait vraiment intéressé par ce qui lui arrivait.

Vu la minceur des charges qui pesaient sur lui, il avait de bonnes raisons d'être optimiste. Il était plutôt bien parti. Il s'apprêta donc à affronter de pied ferme son accusateur collectif.

— M. Purcell, fit la voix, cela fait bien longtemps que vous n'avez pas eu à vous présenter ainsi devant nous. Je voulais dire M. A. P., corrigea-t-elle.

— En effet, répliqua-t-il, ça ne m'était pas arrivé depuis des années.

— Vous aviez beaucoup bu ?

— Trois verres de vin.

— Et ça a suffi pour vous souler ?

La voix se répondit à elle-même :

— Mais oui, puisque c'est de cela qu'on l'accuse, justement.

Il y eut une brève et confuse controverse, d'où émergea finalement une question clairement formulée

— Où avez-vous bu, M. A. P. ?

Allen, qui ne voulait pas risquer de s'enfoncer lui-même, fit la réponse la plus brève possible

— A Hokkaido, dit-il.

Mrs. Birmingham était déjà au courant.

— Qu'est-ce que vous étiez allé faire à Hokkaido, demanda la voix, puis se portant elle-même la contradiction

— Cette question est hors de propos ! Cela n'a rien à voir avec l'affaire. Tenons-nous-en aux faits. Ce que M. A. P. a pu faire avant de s'enivrer importe peu.

Allen crut reconnaître Janet. Il se garda bien d'intervenir dans cette querelle de procédure.

— Comment ? Mais bien sûr que si, c'est important. L'étendue de la faute ne peut être mesurée qu'à ses véritables motifs. Est-ce qu'il s'est enivré *intentionnellement* ? Personne ne s'enivre jamais de propos délibéré. Moi, si je me soulais, ce serait sans m'en rendre compte.

— J'étais à jeun, expliqua Allen, et je ne suis pas habitué à l'alcool.

— Et le juron qu'on l'accuse d'avoir proféré ? Hein, de quoi s'agit-il ? Nous ne savons pas même quel mot il a employé. Je pense que c'est aussi bien comme ça, d'ailleurs. Vous croyez vraiment que M. A. P. est le genre d'homme à utiliser ces expressions-là ? Ce que je veux dire, c'est que même si nous savions précisément de quel terme il a fait usage, cela ne changerait rien à la situation.

— Et puis j'étais fatigué, ajouta Allen.

Ses années de travail avec les médias l'avaient instruit des raccourcis des méandres du Rémor. Il continua

— C'était un dimanche, j'étais resté toute la journée à mon bureau. Je suppose que j'ai dû travailler un peu plus que de raison, mais j'aime bien arriver le lundi devant une table de travail bien nette.

— C'est un monsieur vraiment comme il faut, cet homme-là, ironisa la voix.

Elle rétorqua aussi sec

— Parfaitement ! Et avec assez d'élégance pour ne pas faire de tout ceci une affaire personnelle.

Et conclut :

— Bravo ! Vous lui avez rivé son clou à celui-là. Ou à celle-là, plus probablement.

Et puis, de ce chaos d'opinion émergea un sentiment d'une parfaite netteté. Pour autant qu'Allen pouvait en juger, tout le commentaire venait d'une seule et même personne.

— Tout ça est parfaitement grotesque. M. Purcell compte parmi les plus éminents d'entre nous. Comme nous savons, son Agence fournit à Télémedia une bonne partie de ses scénarios. Voudrait-on nous faire croire qu'un homme qui participe directement à la préservation de nos valeurs éthiques serait lui-même d'une moralité douteuse ? Vous ne voyez donc pas ce que cela implique pour toute la société ? Nous sommes en plein paradoxe. Car ce sont des hommes comme lui, des hommes remplis de grandeur d'âme, qui se vouent comme lui au service du public, qui fournissent par leur exemple vivant les modèles de notre conduite.

Surpris, Allen chercha sa femme des yeux. Au fond de la salle, Janet avait l'air complètement ébahi. Et le choix des mots ne lui ressemblait guère. De toute évidence, la voix appartenait à quelqu'un d'autre.

— La famille de M. Purcell est locataire chez nous depuis des dizaines d'années, continua-t-elle. M. Purcell est né dans cet immeuble. Pendant le temps qu'il y a vécu, il y a eu bien des arrivées et bien des départs, mais peu d'entre nous ont conservé leur bail aussi longtemps que lui. Le but de ces assemblées n'est pas de mortifier les puissants. M. Purcell n'est pas au banc des accusés pour que nous l'accablions de moqueries et d'injures. Certains d'entre nous ont l'air de penser que plus un homme est respectable plus il mérite d'être attaqué. En attaquant M. Purcell, nous attaquons ce qu'il y a de meilleur en nous. Et nous n'en tirerons aucun dividende.

Allen en était presque gêné.

— Ces assemblées, continua la voix, opèrent à partir de l'idée qu'un individu est moralement responsable devant la communauté tout entière. C'est une idée excellente. Mais l'inverse est également vrai : la communauté est moralement responsable devant l'individu. Si elle lui demande de monter sur cette estrade pour confesser ses péchés, il faut aussi qu'elle lui donne quelque chose en échange. Elle lui doit le respect, et elle doit lui servir de soutien. Elle doit se rendre compte que la présence d'un citoyen comme M. Purcell en ce lieu est un privilège. M. Purcell a consacré sa vie au bien-être et à l'amélioration de notre société. S'il a envie, une fois dans sa vie, de vider trois verres de vin et de tenir des propos inconvenants, je crois qu'on peut lui laisser la latitude de le faire. Personnellement, cela ne me dérange pas.

Un silence pieux tomba sur l'assistance qui semblait un peu intimidée. Plus personne n'osait ouvrir la bouche.

Assis sur son banc, Allen souhaitait que quelqu'un l'attaque. Sa gêne n'était muée en honte pure. Son avocat s'était laissé emporter et l'image qu'il avait donnée des choses était incomplète.

— Attendez une minute, protesta-t-il. Je voudrais qu'une chose soit bien claire : j' 'ai mal agi. Je n'ai pas plus que n'importe qui d'autre le droit de me souler et de dire des obscénités.

— Passons à l'affaire suivante, dit la voix.

Sur la plate-forme, la brochette de dames entre deux âges échangea quelques messes basses et rendit prestement son verdict. Mrs. Birmingham se leva.

— Les voisins d'îlot de M. A. P. saisissent cette occasion pour formuler un blâme public à son encontre à la suite de la conduite qui a été la sienne le 7 Octobre au soir ; mais, en raison de l'excellence de ses antécédents, aucune action disciplinaire ne sera engagée contre lui. Vous pouvez. disposer, M. A. P.

Allen descendit de l'estrade des accusés et alla rejoindre sa femme. Janet se serra contre lui. Elle était folle de joie.

— Béni soit-il, quel qu'il puisse être, dit-elle.

— Je ne le méritais pas, dit Allen, troublé.

— Mais si. Bien sûr que tu le méritais, dit Janet, les yeux brillants. Tu es un homme épatant.

Assis à une table, à quelque distance de là, se tenait un petit monsieur plutôt âgé, à l'air doux et timide, avec des cheveux grisonnants, un début de calvitie, et un sourire poli figé sur les lèvres

M. Wales. Il jeta un coup d'œil dans la direction d'Allen et se détourna aussitôt.

— C'est lui, décida Allen. C'est Wales qui m'a défendu.

Tu en es sûr ?

Une autre accusée était montée sur scène, et Mrs. Birmingham donna lecture de l'acte d'accusation.

— Le 9 octobre 2114, dans un lieu public, en présence de nombreux témoins des deux sexes, Mrs. R. M. a délibérément et sciemment invoqué le nom du Seigneur en vain.

— Nous perdons notre temps, fit la voix, et la controverse démarra.

A la fin de l'assemblée, Allen accosta M. Wales, qui s'était attardé à la porte comme pour l'attendre. Il leur arrivait de se croiser dans les couloirs, mais Allen ne se souvenait de lui avoir jamais rien dit d'autre que bonjour ou bonsoir.

— C'était bien vous, dit-il.

Ils échangèrent une poignée de mains.

— J'ai été heureux de pouvoir vous venir en aide, M. Purcell, dit-il d'une voix sans relief, parfaitement banale. Je vous ai vu intervenir en faveur de cette jeune personne. Vous êtes toujours attentif aux malheureux que nous accablons. Je m'étais dit, si jamais il passe sur le gril un jour, je ferai la même chose pour lui. Tout le monde ici vous aime et vous respecte, M. Purcell.

— Merci, dit Allen, tout gauche.

Tandis qu'ils remontaient l'escalier, Janet de manda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi as-tu l'air si morose ?

— Parce que je le suis, dit Allen.

8

— BONJOUR, monsieur Coates, dit le docteur Malparto. Débarrassez-vous de votre manteau et prenez un siège. Faites comme chez vous.

Soudain, il se sentit drôle et mal à l'aise parce que l'homme assis en face de lui n'était pas « M. Coates », mais Allen Purcell. Malparto bondit précipitamment sur ses pieds, s'excusa et sortit dans le couloir. Il tremblait d'excitation. Purcell était resté assis, l'air vaguement perplexe ; c'était un homme de haute taille et de belle prestance, en gros pardessus, l'air un peu trop sérieux bien qu'il eût à peine trente ans. L'homme que Malparto avait si longtemps espéré était enfin là. Mais il ne l'avait pas espéré si tôt.

Il sortit une clé, ouvrit la serrure de son meuble à classeurs et en retira le dossier Purcell. Il le parcourut rapidement et réintégra son bureau. Les renseignements qu'il contenait étaient toujours aussi énigmatiques. Son électroencéphalogramme était toujours aussi inouï, et le syndrome qu'il présentait toujours aussi irréductible. Malparto eut un soupir d'aise.

— Vous voudrez bien me pardonner de vous avoir fait attendre, M. Purcell, dit-il en refermant la porte derrière lui.

Son patient fronça les sourcils et fit :

— Tenons-nous en à « Coates », voulez-vous. Ou bien est-ce que vous auriez renoncé au bon vieux secret professionnel ?

— Monsieur Coates, alors, dit Malparto en se rasseyant et en ajustant ses lunettes. Je vais être franc avec vous, mon cher monsieur Coates. Je vous attendais. Votre électroencéphalogramme m'est tombé entre les mains il y a une semaine environ, et je l'ai fait soumettre aux tests de Dickson. Il s'en est dégagé un tracé tout à fait exceptionnel. Vous m'intéressez beaucoup, et ce sera une grande satisfaction pour moi que de pouvoir m'occuper de votre, euh... (Il toussota.)... problème.

Il avait failli dire « de votre cas ».

M. Coates s'agita dans le confortable fauteuil de cuir où il était assis, visiblement mal à l'aise. Il alluma une cigarette, le visage renfrogné.

— J'ai besoin d'aide, dit-il. L'un des inconvénients du Rémor est que personne n'aide jamais personne ; dans ces cas-là, on vous envoie promener pour défaillance morale.

Malparto opina.

— Et puis, continua M. Coates, votre sœur est venue me chercher.

Malparto accusa le coup. M. Coates aurait fini par venir, mais Gretchen s'était débrouillée pour précipiter les choses. Il se demandait pourquoi.

— Vous l'ignoriez ? demanda M. Coates.

Malparto choisit la franchise.

— Non, je le savais. Mais c'est sans importance.

Il feuilleta le dossier d'un doigt distrait.

— M. Coates, j'aimerais que vous m'exposiez vous-même votre problème.

— C'est un problème d'ordre professionnel.

— Et plus précisément ?

M. Coates se mordilla la lèvre.

— Lundi, on m’a offert le poste de directeur de Télémédia.

— A l’heure actuelle, vous êtes à la tête d’une Agence de Recherche indépendante, n’est-ce pas ? dit le docteur Malparto en consultant ses notes. Jusqu’à quand avez-vous pour décider ?

— Le délai qu’on m’a accordé expire après-demain.

— Très intéressant.

— N’est-ce pas ? fit M. Coates.

— C’est un peu court. Vous sentez-vous capable de prendre une décision ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

Le patient hésita.

— Vous craignez peut-être qu’un juvénile se soit caché dans mon armoire ? dit Malparto avec un sourire rassurant. Il n’y a qu’un endroit dans notre civilisation bien-aimée où les juvéniles ne pénètrent jamais, et c’est précisément ici.

— C’est ce que j’ai entendu dire.

— Une aubaine de l’histoire. A ce qu’il semble, l’épouse du Major Streiter avait un faible pour les psychanalystes. Un jungien de la 5^{ème} Avenue l’avait guérie d’une paralysie partielle du bras droit. Vous voyez le genre de femme que ça pouvait être.

M. Coates fit oui de la tête.

— Aussi, continua Malparto, quand le Comité a formé son Gouvernement et que les terres ont été nationalisées, nous avons été autorisés à conserver nos titres de propriété. Par nous, j’entends le peu du Front des Psys ayant survécu à la guerre... Streiter était un homme très rusé. D’une sagacité peu commune. Il avait compris la nécessité de...

M. Coates lui coupa la parole

— Dimanche soir, un déclic s’est produit dans ma tête et j’ai profané la statue du Major Streiter. C’est pour ça que je ne peux pas accepter de prendre la direction de. T-M.

— Ah ! fit Malparto, et ses yeux s’accrochèrent à l’encéphalogramme et à son noyau irréductible.

Il avait la sensation d’être pendu, la tête en bas, au-dessus d’un océan houleux ; ses poumons se remplissaient d’écume tourbillonnante. Il ôta ses lunettes d’un geste lent et précautionneux et se mit à les polir avec son mouchoir.

La ville s’étendait de l’autre côté de sa fenêtre, toute plate à l’exception de la Spire du Rémor qui dardait son immense flèche en plein milieu. La ville était construite circulairement, en zones concentriques, coupées de lignes et de courbes soigneusement ordonnées. A travers toute la planète, songea le docteur Malparto. Comme le cuir épais d’un gigantesque mammifère à demi enfoncé dans la vase. A demi enfoncé dans la boue de cette morale austère et puritaine qui séchait peu à peu au soleil.

— Vous êtes né ici, commenta-t-il.

Il tenait entre ses mains toute l’histoire de son patient.

— Comme tout le monde, dit M. Coates.

— Vous avez connu votre femme aux colonies. Qu’est-ce que vous étiez allé faire sur Bételgeuse 4 ?

— Je supervisais la confection d’un script, expliqua son patient. J’étais rédacteur-concepteur chez Wing-Miller, une Agence qui n’existe plus aujourd’hui. Je voulais que le script soit vraiment enraciné dans le vécu des colons agricoles.

— Vous vous y êtes plu ?

— D’une certaine façon, oui. Ça faisait un peu penser au- Far West de la légende. Je me rappelle de la ferme blanchie à la chaux de la famille de Janet - enfin, de son père. J’avais de longues discussions avec lui. Il était rédacteur en chef du journal d’une petite bourgade. On discutait pendant des nuits entières, en buvant du café.

— Est-ce que... (Malparto consulta son dossier.) Est-ce que Janet prenait part à vos discussions ?
— Elle nous écoutait, mais il était bien rare qu'elle intervienne. Je crois qu'elle avait peur de son père. Peut-être que je lui faisais un peu peur, moi aussi.

— Vous aviez vingt-cinq ans à l'époque ?

— En effet, dit M. Coates. Et Janet vingt-deux.

Continuant à lire les renseignements du dossier, Malparto dit :

— Votre propre père était décédé, mais votre mère vivait encore, n'est-ce pas ?

— Elle est morte en 2111, dit M. Coates. Peu de temps après, donc.

Malparto brancha sa vidéo portable.

— Vous permettez que j'enregistre notre conversation ? demanda-t-il.

Son patient médita un moment. -

— Après tout, pourquoi pas ? dit-il. De toute façon, vous me tenez.

— En mon pouvoir ? Comme un magicien ? Pensez-vous ? Je connais vos problèmes, c'est tout. En me les exposant, vous les transférez sur moi.

M. Coates parut se détendre.

— Merci, fit-il.

— Consciemment, dit Malparto, vous ne savez pas pourquoi vous avez profané la statue. Le motif est noyé au fond de votre inconscient. Vraisemblablement, l'épisode de la statue fait partie d'un tout plus général - d'un phénomène qui s'étend peut-être sur -une période de plusieurs années. Nous ne le comprendrons jamais en le considérant isolément ; il ne prend de sens qu'à la lumière des circonstances qui l'ont précédé.

M. Coates fit une grimace.

— Vous êtes bien un sorcier, fit-il.

— J'aimerais mieux que vous ne pensiez pas cela de moi, dit Malparto, vexé par ce qu'il estimait être un stéréotype profane.

Selon lui, l'homme de la rue en était venu à considérer les analystes de la Station avec un mélange de crainte et de respect quasi religieux., comme si la Station eût été une sorte de temple et les analystes ses prêtres. Comme s'il pouvait être question de faire joujou avec de vagues gris-gris tout était empreint d'une grande rigueur scientifique, au contraire, dans la meilleure tradition psychanalytique.

— Monsieur Coates, je vous rappelle que je ne pourrai vous venir en aide qu'à condition que vous le désiriez vraiment, continua Malparto.

— Combien est-ce que ça va me coûter ?

— Mes honoraires seront calculés sur la base de vos revenus. Vous nous paierez suivant vos moyens.

Cette vieille ladrerie protestante était assez typique de l'éducation Rémor. Il ne fallait rien gaspiller. Toujours marchander jusqu'au dernier sou.

L'Église réformée de Hollande se survivait encore au fond de l'âme de cet hérétique déboussolé... Le pouvoir de cette révolution de fer qui avait mis fin à l'Ere du Gaspillage, et à son cortège de « péché » et de « corruption », tordant le cou par la même occasion au loisir et à la tranquillité d'esprit - à la simple faculté de se laisser aller et d'en prendre un peu à son aise... Cette époque bénie où il était encore permis d'être oisif. D'une certaine manière, ça avait dû être l'Age d'Or : mais en même temps, une bizarre mixture, mêlant la liberté de la Renaissance et les contraintes de la Réforme. Elles devaient être. là toutes les deux, luttant sourdement au fond de chaque individu. Et en fin de compte, les prédicateurs hollandais avaient triomphé...

— J'aimerais bien voir les drogues dont vous vous servez, dit M. Coates. Et vos appareils infrarouges – ultra-sons.

— Cela viendra en son temps.

— Bon Dieu, mais je dois donner ma réponse à Mrs Frost ce samedi !

— Soyons réalistes. Nous n'obtiendrons pas un changement fondamental en quarante-huit heures. Il y a des siècles que les miracles n'ont plus cours. Le processus sera long et pénible.

M. Coates remua nerveusement dans son fauteuil.

— D'après ce que vous me dites sur la mutilation de la statue, nous devons la prendre comme point de départ. Que faisiez-vous juste avant d'entrer dans le parc ?

— J'étais allé voir des amis à moi.

Malparto crut surprendre une nuance bizarre dans la voix de son patient.

— Où cela ? Ici, à Newer York ?

— A Hokkaido. -

— Il y a des habitants sur l'île ?

— Quelques-uns. Mais ils ne font pas de vieux os.

— Vous y étiez déjà allé auparavant ?

— J'y allais de temps en temps. Cela me donnait des idées de scripts.

— Et avant d'aller à Hokkaido, que faisiez-vous ?

— J'ai travaillé à l'Agence pendant la plus grande partie de la journée. Et puis j'ai fini par en avoir assez.

— Vous êtes allé directement de l'Agence à Hokkaido ?

Allen esquissa un hochement de tête affirmatif. Puis il l'interrompit, et une expression de profonde perplexité se forma sur son visage.

— Non. J'ai d'abord marché au hasard pendant un moment. Je ne m'en souvenais plus. Je me rappelle avoir été... (Il garda le silence pendant un long moment.)... dans un dépôt alimentaire. Pour acheter de la bière. Mais au fait, pourquoi ? Je n'aime pas la bière.

— Il vous est arrivé quelque chose à ce moment-là ?

M. Coates le regarda d'un oeil vide.

— Je ne m'en souviens pas.

Malparto griffonna quelque chose en marge du dossier.

— Après mon départ de l'Agence, tous mes souvenirs sont flous. J'ai un trou d'au moins une demi-heure.

Malparto se leva et enfonça la touche de l'inter phone de son bureau.

— Envoyez-moi deux thérapeutes. Je ne veux pas être dérangé jusqu'à nouvel ordre. Annulez mon prochain rendez-vous. Quand ma sœur arrivera, dites-lui que je veux la voir. Oui, vous pouvez la laisser entrer. Merci.

Il libéra la touche.

— Et maintenant ? demanda fébrilement M. Coates.

— Maintenant, vos souhaits vont être exaucés, dit Malparto en ouvrant un placard, d'où il sortit. tout un appareillage sur roulettes. Voilà les drogues et les gadgets, et avec ça nous allons creuser un peu et essayer de savoir ce qui vous est arrivé entre le moment où vous avez quitté l'Agence et celui où vous êtes arrivé à Hokkaido.

9

LE silence le déprimait. Il était seul dans le building Mogentlock, travaillant comme au milieu d'une immense crypte. Dehors, le ciel était couvert d'épais nuages gris. A huit heures et demie, il mit les pouces.

A huit heures et demie, et non à dix heures.

Il ferma son bureau, quitta l'Agence et se retrouva sur le trottoir noyé d'ombre. Il n'y avait pas âme qui vive dans la rue. Les allées étaient désertes le dimanche soir. Il ne voyait que les silhouettes confuses des ensembles résidentiels, les magasins fermés, le ciel hostile.

Ses recherches historiques lui avaient permis d'étudier l'utilisation dans le passé des enseignes au néon. Il aurait bien aimé trouver des néons ce soir, pour atténuer la monotonie désolée du paysage. Les publicités bariolées, les affiches criardes, les enseignes clignotantes, tout cela était révolu. Les services de nettoyage avaient tout récupéré, on avait fait de la pâte à papier avec les affiches, et le papier avait été utilisé pour imprimer des manuels de civisme.

Tandis qu'il avançait à tâtons le long d'une allée, il discerna, loin devant lui, des lumières en grappe. La lumière l'attira comme une phalène, et il se retrouva bientôt devant une station de réception d'Usimatic.

Les lumières formaient une espèce d'anneau qui s'élevait jusqu'à une cinquantaine de mètres de haut. A l'intérieur de l'anneau, un vaisseau-cargo était en train de se poser, une espèce de long tube fuselé, bosselé et oxydé par le voyage. Il n'y avait pas d'êtres humains à son bord. L'atterrissage et la réception du chargement étaient entièrement automatiques. Toutes les opérations de contrôle étaient effectuées par des robots, ainsi que le déchargement, la vérification des marchandises, leur acheminement jusqu'à l'entrepôt et leur stockage. L'élément humain n'intervenait qu'avec les vendeurs et les acheteurs.

Un petit groupe de badauds étaient rassemblés au pied de la station et suivaient les opérations. Comme toujours, il s'agissait surtout de jeunes garçons, qui, les mains dans les poches, suivaient d'un oeil fasciné les mouvements de la fusée. Des minutes passèrent, mais aucun d'entre eux ne fit le moindre mouvement. Ils ne parlaient pas. Personne ne s'en allait, et personne n'arrivait.

— Elle est grosse, dit enfin l'un d'eux, un grand, avec les cheveux roux et un visage grêlé.

— En effet, convint Allen, les yeux levés au ciel. Je me demande d'où elle vient, ajouta-t-il gauchement.

A ses yeux, les mécanismes de l'industrie étaient aussi mystérieux que le mouvement des planètes ça fonctionnait, automatiquement, et c'était bien ainsi.

— De Bellatrix 7, déclara le jeune rouquin et deux de ses compagnons muets l'approuvèrent de la tête. Elle amène des produits du tungstène. Ils ont déchargé des ampoules électriques toute la journée. Bellatrix est une simple chaîne de planètes esclaves. Aucune n'est habitable.

— Que Bellatrix aille se faire voir, dit un des autres.

— Pourquoi ? demanda Allen.

— Parce qu'on ne peut pas y vivre.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Les adolescents le considérèrent avec un air de souverain mépris.

— On veut y aller, dit finalement l'un d'eux.

— Où ça ?

Le mépris se mua en franc dégoût ; le petit groupe s'écarta de lui de quelques pas.

— *Dehors.* Là où il y a de l'espace. Là où il se passe des choses.

— Sur Sirius 9, lui dit le rouquin, ils font la culture des noix. Elles sont pratiquement pareilles que celles d'ici. Au goût, on ne peut pas les distinguer des nôtres. Une planète entière couverte de noyers. Et sur Sirius 8, ils avaient planté des orangers, mais toutes les oranges sont mortes.

— Il y a eu une invasion de cochenilles, dit un autre garçon. Les sales bêtes ont mangé toutes les oranges.

— Moi, je vais émigrer sur Orion, dit le rouquin. On y élève des cochons, des vrais cochons, impossibles à distinguer des originaux. Je vous parie que vous seriez incapable de faire la différence.

— Mais c'est si loin du centre, dit Allen. Un peu de bon sens, voyons. Vos familles ont mis des années et des années à se procurer des baux à Newer York même...

— Va chier, con, fit l'un des garçons d'une voix débordante de rancœur.

Ils s'éloignèrent et disparurent dans la nuit, laissant Allen méditer sur l'évidence qui venait de le frapper.

Le Rémor n'était pas inné à l'homme. C'était une manière de vivre que l'on ne pouvait acquérir qu'au prix d'un patient apprentissage. C'était un fait que la hargne morose de ces jeunes gens venait de lui rappeler.

L'entrepôt dont dépendait la station de réception d'Usimatic était encore ouvert. Il en franchit l'entrée, et porta la main à sa poche pour en sortir son portefeuille.

— De la bière ? Bien sûr, monsieur, dit le vendeur invisible tout en poinçonnant sa carte d'achat. Mais nous n'avons que de la 3,2, faite avec de la luzerne. Vous voulez vraiment boire ça ?

La vitrine où étaient rangées les canettes de bière luisait au milieu d'un rayonnage mural.

Jadis, mille ans auparavant peut-être, il était arrivé à Allen d'enfoncer son ticket perforé dans la fonte qui correspondait à de la bière de luzerne et d'obtenir en échange un litre de scotch authentique, surgit Dieu savait d'où. Peut-être qu'il avait réchappé à la guerre et qu'un magasinier robot l'avait placé automatiquement sur la seule étagère dont il disposait. Ça ne lui était jamais arrivé depuis, mais il s'obstinait à refaire la même chose avec l'espoir puéril que le miracle allait se reproduire. Mais bien entendu, il ne s'agissait que d'un de ces cafouillages improbables comme il peut s'en produire même dans la société la mieux organisée du monde.

— Veuillez me rembourser, s'il vous plaît, demanda-t-il en posant la canette de bière intacte sur le comptoir. J'ai changé d'avis.

— Je vous l'avais bien dit, fit l'employé en rendant à Allen sa carte d'achat.

Allen resta un moment planté là, les bras ballants, la tête vide, plein d'un sentiment de complète inutilité. Puis il ressortit de l'entrepôt.

Un peu plus tard, il se retrouva en train de gravir la rampe d'accès qui menait à l'aire d'atterrissage aménagée sur le toit de l'Agence, d'où décollaient les messagers rapides. Un glisseur y était garé à l'abri d'un auvent verrouillé.

— C'est bien tout ? demanda Malparto en éteignant le commutateur qui commandait l'entrelacs compliqué de fils et de lentilles braquées sur son patient. Il ne vous est rien arrivé d'autre entre le moment où vous avez quitté votre bureau et celui où vous êtes arrivé à Hokkaido ?

— Rien d'autre.

M. Coates était allongé à plat ventre sur la table, les bras le long du corps. Au-dessus de lui, les deux techniciens vérifiaient leurs cadrans.

— C'était cela, l'incident dont vous n'arriviez pas à vous souvenir ?

— Oui, ces jeunes types à la station d'Usimatic.

— Vous vous sentiez accablé ?

— Oui, admit M. Coates.

Sa voix était complètement dépourvue d'émotion. Sous l'effet des drogues qu'on lui avait administrées, sa personnalité était comme diluée.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'était trop injuste.

Malparto ne voyait pas du tout ce qui clochait ; pour lui, cet incident n'avait ni sens ni intérêt. Il s'était attendu à des révélations formidables, à des histoires de meurtre, de copulation, de folie, ou aux trois à la fois.

— Continuons, dit-il avec une visible répugnance. Venons-en à ce qui s'est passé à Hokkaido même. Puis, il eut un moment de doute et demanda :

— Vous avez vraiment le sentiment que l'incident qui vous a opposé à ces jeunes gens est quelque chose de crucial ?

— Oui, dit M. Coates.

Malparto eut un haussement d'épaules et ordonna d'un geste à ses techniciens de remettre leur appareillage en marche.

Enveloppé d'épaisses ténèbres, le glisseur amorça une descente en flèche vers l'île au-dessous de lui, se guidant lui-même, se parlant à lui-même de sa voix mécanique. Allen laissa aller sa tête contre le dossier capitonné de son siège et ferma les yeux. Le sifflement aigu provoqué par la descente diminua d'intensité, et une lumière bleue se mit à clignoter sur le tableau de bord.

Il était inutile de localiser un terrain d'atterrissage sage, Hokkaido étant plate. Allen lâcha le train d'atterrissage, et l'engin approcha gracieusement sur le sol couvert d'une épaisse couche de cendres. Quelques instants plus tard, il capta le signal de l'émetteur de Sugermann et rectifia de lui-même sa direction. Le signal le guida jusqu'à l'arrêt complet, après un léger cahot, suivi d'infimes cliquetis métalliques. Ensuite, il n'y eut plus d'autre bruit que le bourdonnement sourd des piles en train de se recharger.

Allen ouvrit la porte de l'habitacle et descendit de son véhicule avec circonspection. La cendre s'enfonçait sous ses pas ; il avait l'impression de fouler un marécage fangeux. C'étaient des cendres complexes, un mélange de résidus organiques et chimiques, le produit de la fusion des habitants et de l'île et de leurs maisons qui avait donné cette espèce de magma fuligineux. Dans les années de l'immédiat après-guerre, ces cendres avaient servi de mortier.

Allen aperçut sur sa droite un vague point lumineux. Il se dirigea vers lui, et se retrouva devant Tom Gates, une torche électrique à la main.

— Le Rémor soit avec toi, dit Gates.

C'était un petit bonhomme à l'ossature saillante et aux yeux globuleux, avec une sorte de bec de perroquet en guise de nez.

— Ça boume ? demanda Allen en pataugeant derrière sa maigre silhouette en direction de l'orifice d'accès à l'abri souterrain.

L'abri, dont la construction remontait à la guerre, était resté intact. Gates et Sugermann l'avaient renforcé et amélioré.

— J'attendais Sugie. De ce côté-ci, l'aube va bientôt poindre. Il est resté dehors toute la nuit à acheter des provisions.

Gates s'esclaffa, produisant un petit grince ment suraigu ; semblable au cri d'une chouette effrayée.

— Les affaires vont bien, continua-t-il. On a le vent en poupe en ce moment. On trouve plein de trucs que les gens recherchent ; ne va pas te faire des idées.

Ils descendirent les marches qui menaient à la pièce principale de l'abri. Elle était encombrée d'un bric-à-brac de livres, de meubles, de tableaux,

de boîtes de conserves, de caisses, de bocaux, de tapis, de bibelots et de débris divers. Le phono hurlait la version style Chicago d'*I Can't Get Started*. Gates baissa le son et adressa un sourire à Allen.

— Mets-toi à ton aise, dit-il.

Il lui jeta un paquet de biscuits salés et un petit triangle de fromage à tartiner.

— Tu peux y aller tranquillement. Tout ça n'a pas été contaminé. On a creusé, creusé, creusé, bien plus bas que la couche de cendres. Gates et Sugermann, les deux archéologues fouisseurs...

Des vestiges des temps anciens. Des tonnes. Certains utilisables, d'autres moins, des débris sans valeur, des trésors inestimables, des babioles, des saletés de toute sorte mélangées en amas informes. Allen s'assit sur un carton plein de verrerie, des vases, des coupes, des verres à pied, des objets en cristal taillé.

— Vous êtes des vrais ratons laveurs, dit-il en examinant un bol ébréché décoré à la main par un artisan du XXe siècle mort depuis bien longtemps. Le dessin représentait un faune poursuivi par un chasseur.

— Je te le vends, si tu veux, dit Gates. Cinq dollars et il est à toi.

— Trop cher.

— Trois alors. Faut qu'on fasse tourner la marchandise le plus vite possible, c'est le meilleur moyen de faire du profit.

Gates émit un ricanement bienheureux.

— Qu'est-ce que tu cherches ? Une bouteille de chablis ? Mille dollars. Un exemplaire numéroté du *Décameron* ? Deux mille dollars. Un moule à gaufres électrique ? Là, ça dépend. Si tu veux le modèle qui peut servir de gril à sandwiches, c'est plus cher.

— Je ne veux rien, dit Allen à mi-voix.

A ses pieds, il y avait une grosse pile de journaux, de revues, de livres dont certains portaient en lambeaux, attachés ensemble par de la ficelle brune. Au sommet de la pile, un exemplaire du *Saturday Evening Post*.

— Six années complètes du *Post*, dit Gates. De 1947 à 1952. En excellent état. Je te les laisse à 1500, si tu veux.

Il se mit à farfouiller dans une pile non attachée près du tas de *Saturday Evening Post*, manipulant sans douceur les livres et les journaux, arrachant des pages au passage.

— Tiens, dit-il, voilà un truc qui est mignon tout plein. *La revue de Yale*. Tu sais, une de ces petites revues littéraires. Avec des textes de Truman Capote, James Jones, tout ça.

Une lueur égrillarde apparut dans ses yeux.

— Plein d'histoires de cul, précisa-t-il.

Allen prit un livre et l'examina. La couverture était à demi effacée et il semblait avoir fait un long séjour dans l'eau. C'était un volume broché, tiré sur du papier de mauvaise qualité, dont les pages étaient piquées de nombreuses taches, avec pour titre *La Vierge infatigable*, et comme auteur un certain Jack Woodsby. Il ouvrit le livre au hasard et tomba d'emblée sur un paragraphe absolument passionnant :

« ... Ses seins semblaient deux cônes d'albâtre gonflés et lourds sous sa fine robe de soie à demi arrachée. Il l'attira à elle, sentant le désir pantelant qui émanait de son corps magnifique. Elle avait les yeux mi-clos et gémissait tout doucement. "Je vous en prie, non ", dit-elle dans un hoquet, en essayant faiblement d'échapper à son étreinte. Sa robe glissa jusqu'au sol, révélant la plénitude palpitante de sa chair ferme et tendue... »

— Bonté divine ! siffla Allen.

— C'est du nanan, ce bouquin, dit Gates, en s'accroupissant près de lui. Il y a encore plein de passages de ce genre. Tiens, regarde.

Il sortit un autre livre de la pile et le tendit à Allen.

— Lis-moi ça, dit-il.

Moi, un tueur

Le temps et la pourriture avaient effacé le nom de l'auteur. Ouvrant avec précaution le petit livre déchiqueté, Allen lut

« Je lui logeai une deuxième bastos dans l'abdomen. Du sang et des morceaux de tripes jaillirent de la blessure, teintant de rouge sa jupe déchirée. Je glissai sur le parquet gluant de sang et manquai m'étaler par terre, écrasant sans le vouloir un de ses seins mutilés sous mon talon. Mais que diable après tout, elle était déjà refroidie... »

Allen se baissa et ramassa un gros bouquin à la reliure grisâtre mangée de moisissure. Il l'ouvrit et lut :

« ... Stephen Dedalus observait à travers les toiles d'araignées de la fenêtre les doigts du lapidaire qui éprouvaient le métal d'une chaîne oxydée. Couche de poussière sur les vitres, sur les planches de la devanture. Doigts gris de poussière avec des ongles de rapace... »

— Ça c'est un vrai trésor ! dit Gates en regardant par-dessus son épaule. Continue à le feuilleter. Surtout vers la fin, tu verras.

— Pourquoi est-il là ? demanda Allen.

Gates battit des mains.

— C'est *le* livre, ça, mon vieux, expliqua-t-il. Le plus croustillant de tous. Tu sais combien j'arrive rais à tirer d'un exemplaire d' *Ulysse* ? Dix mille d'Ollars, au bas mot !

Il essaya de lui prendre les livres des mains, mais Allen résista, et en lut encore un passage

« ... Poussière somnolant sur les torsades de bronze et d'argent, les losanges de cinabre, les rubis, pierres lépreuses et rouge-vin... »

Allen reposa le livre.

— C'est pas mal, dit-il.

Le passage qu'il venait de lire lui avait laissé un sentiment bizarre. Il le relut très attentivement.

Il y eut un raclement dans l'escalier, et Sugermann fit son entrée.

— Qu'est-ce qui n'est pas mal ? demanda-t-il.

Il vit *Ulysse* et hocha la tête.

— James Joyce, dit-il. Très bon écrivain. Nous faisons notre beurre avec ce bouquin ces temps-ci. Probablement plus que Joyce lui-même de son vivant.

Il déposa son chargement dans un coin.

— Tom, j'en ai encore laissé plein à la surface. Tu m'y feras penser, hein !

Sugermann était un homme bâti tout en force dont le visage lunaire s'ornait d'une barbe bleuâtre hérissée. Il enleva son gros pardessus de laine.

Allen examinait toujours l'exemplaire d' *Ulysse*.

— Comment se fait-il que ce livre soit avec les autres ? demanda-t-il. Il est tout à fait différent.

— C'est toujours que des mots, dit Sugermann.

Il alluma une cigarette et la ficha dans un fume-cigarette en ivoire sculpté.

— Comment allez-vous ces temps-ci, M. Purcell ? Et l'Agence, ça marche ?

— Tout va bien, dit Allen que le livre tarabustait. Mais ce...

— C'est aussi porno que le reste, dit Sugermann. Joyce, Hemingway. Des déchets dégénérés. Le premier Comité du Livre du Major a mis *Ulysse* à l'index en 1988. Tenez.

Il récupéra une poignée de livres avec des gestes laborieux et en jeta un, puis un second, sur les genoux d'Allen.

— Mais quel était l'objet de ces livres ? Pourquoi les mélanger avec le tout-venant ? demanda Allen. Ils ne l'ont pas toujours été, n'est-ce pas ?

Sugermann eut l'air amusé. Gates émit une sorte de caquet de poule et se donna une claque sur la cuisse.

— Quel genre de Rémor enseignaient-ils ? voulut savoir Allen.

— Aucun, expliqua Sugermann. Et ce roman-ci, en particulier, allait même à l'encontre de tout Rémor.

— Vous les avez *lus* ? s'écria Allen.'

Il examina d'encore plus près l'exemplaire -d' *Ulysse*. Son intérêt et sa stupeur augmentaient.

L'espace d'un instant, Sugermann resta songeur.

— Ces livres, contrairement aux autres, sont de *vrais* livres, dit-il enfin.

— Mais qu'est-ce que c'est, un *vrai* livre ?

— C'est difficilement explicable. Ce sont des livres qui parlent vraiment de quelque chose, dit Sugermann.

Un sourire s'agrandit sur sa face ronde.

— Vous savez Purcell, je suis un intello, moi. Je vous dirais que ces livres sont de la littérature. Alors, autant ne rien me demander.

— Ces gars-là, fit Gates en soufflant son haleine

rance dans la figure d'Allen, ont écrit tout ce qui se passait autrefois, pendant l'Ère du Gaspillage.

Il frappa un livre du poing.

— Ça raconte tout. Tout y est consigné !

— Mais alors, il faudrait les mettre précieusement de côté, dit Allen. Il ne faudrait pas les mélanger à ces espèces de détritiques innommables. Nous en avons besoin. Ils ont une valeur historique.

— Bien sûr, dit Sugermann, puisqu'ils nous permettent de savoir à quoi la vie ressemblait à cette époque-là.

— Ils ont beaucoup de valeur.

— En effet, ils en ont.

— Ils disent la vérité ! fit Allen avec rage.

Sugermann se mit soudain à rire aux éclats. Il sortit un mouchoir et s'essuya les yeux.

— C'est bien ça, Purcell. Ils disent la vérité. La seule, l'unique, l'absolue *vé-ri-té*.

Puis son rire cessa aussi brusquement qu'il était venu.

— Tom, donne-lui donc le livre de Joyce. Un cadeau de notre part à tous les deux.

— Mais il vaut au moins cent billets ! protesta Gates, consterné.

— Donne-lui ce livre, grogna Sugermann, qui semblait s'enfoncer dans une hébétude un peu aigre. Il faut qu'il le lise.

— Je ne peux pas accepter, dit Allen. Il vaut beaucoup trop cher.

Il venait de réaliser qu'il ne pourrait pas le payer : il n'avait jamais possédé une somme aussi considérable. Pourtant, il avait envie de ce livre.

Sugermann le regarda d'un oeil fixe pendant un long moment.

— Ah, le Rémor, - marmonna-t-il enfin. Défense d'accepter les cadeaux. Très bien, Allen. Je m'excuse.

Il s'ébroua et passa dans la pièce contiguë.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un verre de xérès ?

— C'est du bon, précisa Gates. Du vrai xérès espagnol.

Sugermann reparut avec une bouteille à demi pleine, dénicha trois verres dans le fouillis et les remplit à ras bord.

— Allez, Purcell. Cul sec ! Buvons à la bonté, à la vérité et... à la morale.

Ils trinquèrent.

Malparto gribouilla une dernière note et adressa un signe aux deux techniciens. La lumière du bureau se ralluma, et ils enlevèrent l'appareil à roulettes.

Sur la table, le patient battit des paupières et remua faiblement.

— Et après ça, vous êtes rentré ? demanda Malparto.

— Oui, dit M. Coates. J'ai bu trois verres de xérès, et j'ai repris le chemin de Newer York.

— Et il ne s'est rien passé d'autre ?

M. Coates, avec effort, se dressa sur son séant.

— Je suis rentré, dit-il, j'ai remis le glisseur au garage, j'ai été chercher les outils et le seau de peinture rouge, et j'ai saboté la statue. J'ai abandonné le pot de peinture vide sur un banc et je suis retourné chez moi.

La première séance était terminée et Malparto n'avait absolument rien appris. Il n'était rien arrivé au patient à Hokkaido, ni après ; il avait échangé quelques mots avec un groupe d'adolescents, il avait essayé de se procurer un litre de scotch, il avait vu un livre. Point. C'était sans queue ni tête.

— Avez-vous jamais été soumis à des tests para-psychologiques ? interrogea Malparto.

— Non, répondit son patient avec une grimace de douleur. Vos drogues n'ont collé une bonne migraine.

— J'aimerais vous faire passer quelques tests de routine, dit Malparto. Mais une autre fois peut-être. Il commence à se faire tard.

Il avait décidé d'arrêter la thérapie mémorielle. Il était inutile de faire remonter à la surface des incidents du passé et des expériences enfouies dans le subconscient. A partir de dorénavant, il explorerait le cerveau de M. Coates sans se préoccuper de ce qu'il contenait.

— Ça vous a appris des choses ? demanda

M. Coates en se mettant debout avec des gestes raides.

— Quelques-unes, dit Malparto. Je voudrais vous poser une question. Je serais curieux de savoir quel est l'effet de ce sabotage. A votre avis...

— Ça va m'attirer un tas d'ennuis.

— Je ne parlais pas de l'effet que ça peut avoir sur vous, mais de celui que ça peut avoir sur la société du Rémor.

M. Coates médita la question.

— Aucun, dit-il enfin. Ça va mobiliser la police et les journaux, qui pourront en remplir des colonnes.

— Et les gens qui ont vu la statue mutilée ?

— Personne ne la voit. Ils ont mis un coffrage autour, dit M. Coates en se frottant la mâchoire.

Votre sœur l'a vue. Et aussi les membres des Cohortes qu'on avait mis en faction devant.

Malparto prenait des notes.

— Gretchen m'a dit que plusieurs membres des Cohortes n'avaient pas pu se retenir de rire. La statue a été arrangée d'une drôle de manière.

— Oui, mentit Malparto, qui comptait interroger sa sœur sur ce point précis. Ainsi, ça les a fait rire ? Curieux, vraiment.

— Pourquoi ?

— Vous savez bien que les Cohortes forment le fer de lance de la Société Morale. Ses troupes de choc aussi. C'est eux qui s'appuient tout le sale boulot. Le maintien de l'ordre, ils s'en chargent. Et on ne les voit pas souvent rire.

M. Coates s'était arrêté à la porte.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir en me racontant tout ça, dit-il.

Il est doué de *précognition*, se dit Malparto. La faculté de prévoir les événements futurs.

— Je vous verrai lundi, dit-il en sortant son carnet de rendez-vous. A neuf heures. D'accord ?
M. Coates répondit que cela lui convenait parfaitement, et s'en alla, morose, à son travail.

10

A PEINE Allen avait-il regagné son bureau à l'Agence que Doris entra et lui dit :

— Monsieur Purcell, il est arrivé quelque chose. Harry Priar veut vous parler.

Priar, responsable du département artistique, remplaçait temporairement Fred Luddy au poste de premier assistant.

Priar apparut à son tour ; il avait l'air sinistre.

— C'est au sujet de Luddy, dit-il.

— Il n'est pas parti ? demanda Allen en ôtant son pardessus.

Les drogues de Malparto lui faisaient toujours de l'effet ; son crâne le lançait et il n'avait pas les idées très nettes.

— Si, justement, dit Priar. Il est parti chez Blake-Moffett. T-M nous a transmis l'information ce matin, avant que vous arriviez.

Allen poussa un gémissement.

— Luddy est au courant de tout ce que nous préparons, continua Priar. Tous les nouveaux scripts, toutes nos idées du moment. Ce qui veut dire qu'à présent Blake-Moffett les connaît aussi.

— Il faut faire l'inventaire, dit Allen. Pour voir ce qu'il a emporté.

Il s'assit à son bureau, accusant le choc.

— Prévenez-moi dès que vous aurez terminé.

L'inventaire prit une journée entière. A cinq heures, l'information tomba enfin sur son bureau.

— Il nous a tout raflé, dit Priar avec un hoche ment de tête où passait une nuance d'admiration. Ça a dû lui prendre des heures. Bien sûr, nous pouvons revendiquer le matériel, porter l'affaire devant les tribunaux et exiger sa restitution.

— Blake-Moffett se défendra, et le procès durera des années, dit Allen en tripotant son long bloc-notes jaune. Le temps que nous récupérions nos scripts, ils auront perdu toute actualité. Il faudra que nous, en rêvions d'autres, encore meilleurs.

— Quelle tuile, vraiment, dit Priar. Ça n'était jamais arrivé encore. Blake-Moffett nous avait piraté des trucs, on en avait perdu, ils nous avaient coiffés au poteau avec certaines idées. Mais c'est la première fois que quelqu'un d'aussi haut placé passe à l'ennemi avec armes et bagages.

— C'est aussi la première fois qu'on vire quelqu'un, lui rappela Allen.

Il pensait au ressentiment que Luddy devait éprouver.

— Ils peuvent nous faire beaucoup de mal, et ils le feront sans doute, maintenant que Luddy est avec eux. Nous n'avons jamais eu à faire face à une chose pareille. La rancune personnelle. Ça va être une lutte à mort.

Priar sorti, Allen se leva et se mit à faire les cent pas. Demain, ce serait vendredi, le dernier jour plein qu'il lui restait pour décider s'il acceptait ou non de prendre la direction de T-M. Le problème de la statue continuerait à le tarauder pendant le reste de la semaine ; comme l'avait dit Malparto, la thérapie risquait de traîner indéfiniment.

Ou bien il entrait à T-M, ou bien il refusait purement et simplement. D'ici samedi, il aurait toujours cette personnalité insaisissable, mue par les mêmes ressorts incompréhensibles, enfouis tout au fond de son moi.

Il se sentait découragé en pensant au peu d'aide concrète que la Station d'Hygiène Mentale lui avait apportée. Le docteur Malparto planait complètement ; toute sa réflexion n'était que le résultat d'une vie entière passée à administrer des tests et à mesurer des réactions. Et pendant ce temps, pour le côté pratique des choses, tout vasouillait désespérément. Il fallait qu'il prenne une décision, et il fallait qu'il la prenne sans l'aide de Malparto. Sans l'aide de personne, à vrai dire. Il en était revenu au point où il en était avant que Gretchen lui donne le morceau de papier plié.

Il prit le téléphone et composa le numéro de son appartement.

— Allô ? fit la voix anxieuse de Janet.

— Ici, les Pompes Funèbres Réunies, dit Allen. J'ai le regret de vous informer que votre mari a été happé par la tuyère d'une fusée automatique. Sa trace n'a pu être retrouvée malgré tous nos efforts...

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ce tragique accident s'est produit aujourd'hui même, à cinq heures quinze précises.

A l'autre bout du fil, il y eut un silence atterré, puis Janet s'écria

— Mais il *est* cinq heures quinze précises !

— En écoutant bien, dit Allen, vous pourrez l'entendre respirer. Il n'est pas encore complètement au fond, mais il n'en est pas loin.

— Monstre ! Tu. es inhumain.

— Je voulais juste savoir ce que nous faisons ce soir, dit Allen.

— J'emmène les gosses de Lena au musée historique, dit Janet. (Lena était la sœur mariée de sa femme.) Et toi ?

— Je vous accompagne. Je veux discuter avec toi.

— Discuter quoi ? demanda Janet automatique ment.

— Toujours la même chose.

Le musée historique était l'endroit rêvé pour avoir une conversation de ce genre. Il y passait tant de monde qu'aucun juvénile ne les repérerait.

— Je rentre vers six heures. Qu'est-ce qu'il y a à dîner ?

— Qu'est-ce que tu dirais d'un « steak » ?

— Je dirais que c'est au poil, dit Allen.

Il raccrocha.

Après avoir dîné, ils allèrent à pied chez Léna pour prendre les deux enfants. Ned, huit ans, et Pat, sept ans, trottaient, surexcités, le long de l'allée baignée des dernières lueurs du crépuscule, et ils grimpèrent quatre à quatre les marches du musée. Allen et Janet les suivaient à quelque distance, nettement plus calmes, la main dans la main, parlant peu. Pour une fois, la soirée était agréable. Malgré quelques nuages épars, il faisait doux, et les gens étaient sortis nombreux de chez eux pour profiter un peu de la vie.

— Des musées, dit Allen.

Des expositions. Les concerts. Et les conférences. Et des débats sur les affaires publiques. Il songeait au phonographe de Gates beuglant *I Can 't Get Started*, au goût du xérès et, par-dessus tout, à ce fatras réchappé du XXème siècle d'où avait émergé le merveilleux diamant de l'exemplaire détrempé d' *Ulysse*.

Accrochée à son bras, Janet dit d'une voix empreinte de nostalgie

— Parfois, je voudrais redevenir enfant. Regarde comme ils courent.

Les deux gosses s'étaient rués à l'intérieur du musée. Pour eux, les expositions présentaient encore de l'intérêt ; ils n'avaient pas encore eu le temps de se lasser des tableaux explicatifs.

— J'aimerais t'emmener un jour dans un endroit où tu pourrais te détendre, dit Allen.

Il se demandait où. Certainement pas dans le cadre ordinaire du Rémor. Peut-être dans une planète-colonie perdue quelque part au fin fond d'une galaxie, quand ils seraient trop vieux et qu'on les aurait mis au rancart.

— Tu retourneras aux jours de ta jeunesse. Ces jours où tu pouvais retirer tes chaussures et faire frétiller tes orteils.

C'était ainsi qu'il l'avait d'abord connue : une fille très jeune, frêle et timide, très jolie, vivant sur Bételgeuse 4, une autre planète bucolique, avec une famille qui n'avait plus de bail depuis long temps.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas faire un voyage Un de ces jours ? demanda Janet. Aller n'importe où. Peut-être sur une planète où il y aurait des espaces libres, des cours d'eau et... de l'herbe.

L'attraction numéro un du musée était la salie consacrée au XXe siècle. On y avait reconstitué minutieusement une maison en stuc blanc, avec sa longueur de trottoir, sa pelouse, son garage, sa Ford garée dans l'allée. La maison était entièrement meublée et habitée par des robots mannequins ; il y avait même un repas chaud sur la table de la salle à manger et de l'eau parfumée dans la baignoire en céramique. Ça bougeait, parlait, marchait, chantait, luisait. Le tout était placé sur une plate-forme pivotante, de sorte qu'on pouvait embrasser toute la disposition intérieure de la maison dans ses moindres détails. Les visiteurs alignés sur la galerie circulaire qui entourait la chose regardaient passer comme un manège la Vie à l'Ère du Gaspillage. La maison était surmontée d'un panneau lumineux qui disait

COMMENT ILS VIVAIENT

— Je peux appuyer sur le bouton ? brailla le petit Ned en se précipitant vers Allen. Je peux, dis ?

— Mais oui, dit Allen. Vas-y. Avant que quelqu'un d'autre ne te passe sous le nez.

Ned détala, se fraya un chemin parmi la foule massée sur la galerie pour aller rejoindre Pat et enfonça le bouton. Les spectateurs, sachant ce qui allait bientôt arriver, contemplaient d'un air bonasse la magnifique maison et le somptueux mobilier. Ils dévoraient des yeux les stocks de conserves dans le placard, l'énorme congélateur, la cuisinière imposante, l'évier majestueux, la machine à laver, le séchoir à linge, l'incroyable voiture qui leur semblait sertie de diamants et d'émeraudes.

Le panneau lumineux qui surmontait l'ensemble s'éteignit. Un épais nuage de fumée surgit de nulle-part enveloppa la maison, ses lumières baissèrent, se muèrent en vagues points rougeoyants et sans éclat, puis disparurent tout à fait. La maquette trembla sur ses bases et les spectateurs sentirent un sourd grondement, puis la trémulation paresseuse d'un vent souterrain.

Quand la fumée se dissipa, la maison n'était plus là. Il ne restait plus à sa place que quelques ossements fracassés. Quelques fragments de poutrelles en acier se dressaient encore çà et là ; des morceaux de briques et de stuc jonchaient la plate-forme.

Dans les ruines de la cave, les mannequins survivants étaient blottis autour de leurs pitoyables biens : un jerrican d'eau décontaminée, un chaudron où mijotait la dépouille d'un chien, un poste de radio, quelques médicaments. Les survivants n'étaient que trois, et ils avaient l'air hagard et souffreteux. Leurs vêtements étaient en lambeaux et leurs peaux, couvertes des cicatrices répugnantes qu'avait laissées la brûlure des radiations.

Un autre panneau lumineux s'était allumé au-dessus de la scène. Il disait

ET COMMENT ILS SONT MORTS

— Mince ! fit le petit Ned en les rejoignant. Comment ils font ça ?

— Très simple, expliqua Allen. La maison n'est pas vraiment là, tu vois. Elle n'est pas vraiment sur cette plate-forme. C'est une image projetée d'en haut. Ils se contentent de la remplacer par la deuxième image. Quand tu appuies sur le bouton, ça met le cycle en branle.

— Je peux appuyer encore une fois ? dit Ned d'une voix suppliante. S'il te plaît, je peux ? Je veux refaire sauter la maison !

Ils continuèrent à déambuler à travers le musée.

Janet étreignit le bras d'Allen.

— Raconte-moi, dit-elle.

— Nous avons semé le vent, dit Allen, et nous allons récolter la tempête. Une méchante tempête. Luddy nous a raflé tout ce qu'il a pu en partant, et il a tout donné à Blake-Moffett. Avec ce qu'il leur a passé, ils ont dû le nommer au moins vice-président.

— Oh, fit Janet en hochant la tête d'un air accablé.

— En un sens, nous sommes dans les choux. Nous n'avons pas de quoi assurer nos arrières, à part quelques idées neuves qui restent à développer. Luddy nous a piqué au moins pour un an de matériel. Mais ce n'est pas le vrai problème. S'il devient un ponte chez Blake-Moffett, il sera bien placé pour me faire payer l'affront que je lui ai fait subir. Et il le fera. Il faut regarder la vérité en face.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais me défendre, évidemment. Luddy était un vrai bûcheur, très compétent, et il avait le sens de l'organisation. Par contre, il n'avait aucune originalité. Il savait s'y prendre pour tirer le maximum d'une idée de quelqu'un d'autre, moi par exemple. Il construisait des scripts entiers à partir du canevas le plus mince. Mais pour ce qui est de la créativité, c'était zéro. Donc, d'ici un an, si je suis toujours en place, je pourrai de nouveau donner du fil à retordre à Blake-Moffett.

— A t'entendre, on pourrait croire que tu es presque... joyeux.

— Et pourquoi pas ? fit Allen en haussant les épaules. Blake-Moffett a toujours été la grosse pierre pendue à notre cou. A chaque fois qu'ils arrivent à faire passer un de leurs scripts hyper-conventionnels, nous devons essuyer les plâtres, et il faut se battre pour remonter à la surface. Comme cette « maison », ajouta-t-il en tendant l'index vers elle.

L'opulente baraque du vingtième siècle, avec sa Ford rutilante et son lave-vaisselle Bendix, était de nouveau là. Le cycle de projection était revenu à son point de départ.

— Comment ils vivaient, comment ils sont morts, cita Allen. Ça pourrait être nous. Nous sommes vivants, mais ça ne veut rien dire.

— Que s'est-il passé à la Station ?

— Rien. J'ai vu un analyste. Il m'a fait remonter des choses à la mémoire, je me suis levé et je suis parti. J'y retourne lundi.

— Tu crois qu'ils pourront t'aider ?

— Sans doute, avec le temps.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Janet en se répétant.

— Je vais accepter le poste de directeur de Télé-média.

— Pourquoi ?

— Pour plusieurs raisons. D'abord, je peux y faire du bon travail.

— Mais la statue ?

— Je ne l'oublie pas, ne t'en fais pas. Un jour, je saurai pourquoi je l'ai sabotée, mais ça ne sera pas d'ici samedi. En attendant, il faut bien que je continue à vivre. Et à prendre des décisions. A propos... le salaire sera à peu près égal à ce que je touche actuellement.

— Si tu es à la tête de T-M, est-ce que Luddy pourra te faire autant de mal ?

— Il pourra faire encore plus de mal à l'Agence, puisque j'en serai parti, dit Allen. Peut-être que je ferais mieux de la liquider. On verra bien. Tout dépendra de ce que j'arriverai à faire à T-M. Et si dans six mois j'avais envie de reprendre mon travail à l'Agence ?

— Et toi, qu'est-ce qu'il peut te faire ?

— Il peut me faire plus de mal à moi aussi. Tout le monde essaiera de me tirer dans les pattes. Regarde ce qui est arrivé à Mavis. Il y a quatre Agences géantes qui se disputent le marché et qui se bagarrent pour obtenir les faveurs de T-M. Et l'une d'elles sera braquée contre moi.

— Je suppose que ça fait une autre de tes raisons, dit Janet. Tu veux te battre contre Luddy.

— Je veux sa peau, c'est vrai. Et si Blake-Moffett y perd des plumes, tant pis pour eux. Ils sont complètement sclérosés. Comme directeur de Télé-média, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les couler.

— Ils doivent s'y attendre.

— Evidemment qu'ils s'y attendent. J'estime que passer un de leurs scripts par an est suffisant ; je l'ai dit à Mrs Frost. Si je deviens le directeur de Télé-média, le règlement de comptes risque d'être grandiose.

Janet étudiait un parterre reconstitué de fleurs dont les espèces étaient depuis longtemps éteintes : des coquelicots, des muguets, des glaïeuls et des roses.

— Quand vas-tu annoncer ta décision à Mrs Frost ? demanda-t-elle.

— J'irai la voir à son bureau demain. Elle m'attendra probablement... C'est le dernier délai. Pour Blake-Moffett, elle est du même avis que moi ; mes projets devraient donc lui plaire. Mais là encore, c'est l'avenir qui nous dira si je ne me trompe pas.

Le lendemain matin, il loua un petit mobilo monoplace à une agence de location et se transporta de Son immeuble au building du Comité.

Il se disait que Myron Mavis allait devoir abandonner son appartement de fonctions. Le protocole voulait qu'un homme occupant un poste important soit logé à proximité de son lieu de travail ; il lui suffirait de laisser passer une petite semaine et il pourrait faire valoir ses droits à la succession de Mavis.

Il entra dans le building, et la secrétaire postée à l'entrée le laissa passer immédiatement. On ne le fit attendre nulle part, et il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour être introduit dans le bureau de Sue Frost.

A son entrée, elle se leva très poliment.

— M. Purcell, je suis très heureuse de vous voir.

— Vous avez l'air en pleine forme, dit-il en lui serrant la main. Est-ce que le moment est bien choisi pour vous parler ?

— C'est le moment ou jamais, dit Mrs Frost en souriant.

Elle était vêtue d'un tailleur marron admirablement bien coupé, fait d'une étoffe crêpée qu'il ne connaissait pas.

— Prenez donc un siège.

— Merci, dit Allen.

Il s'assit en face d'elle.

— Je ne vois pas à quoi il pourrait me servir d'attendre jusqu'à la dernière minute.

— Vous avez pris une décision ?

— J'accepte votre offre. Et je m'excuse d'avoir tant tardé à vous donner ma réponse.

Mrs Frost écarta ses excuses d'un geste de la main.

— Il était tout à fait naturel que vous disposiez d'un délai de réflexion. Je suis enchantée de votre décision.

— Moi aussi, dit Allen, ému.

Il le pensait vraiment.

— Quand serez-vous prêt à commencer ? de manda Mrs Frost, en riant. Regardez, je suis aussi nerveuse que vous.

— Je veux commencer le plus tôt possible, dit Allen. Qu'est-ce que vous diriez de lundi en huit ?

Sue Frost était déçue, mais elle n'en montra rien.

— Vous aurez besoin de tout ce temps pour organiser votre transfert. Mais peut-être que d'ici là nous pourrions nous voir. Si nous dînions ensemble -un de ces soirs ? Nous pourrions jouer au chemin de fer ensuite. J'ai le démon du jeu, vous savez. Je suis une vraie fanatique. Et puis j'aime beaucoup faire la connaissance de votre femme.

— Avec joie, dit Allen. Nous arrangerons ça.

11

IMMENSE et gris, flottant comme une toile d'araignée en lambeaux, le rêve se lova autour d'Allen et l'enlaça. Il poussa un hurlement, mais au sortir de sa bouche, les sons se muèrent en étoiles. Les étoiles s'élevaient dans l'air comme des bulles, et éclataient dans une gerbe d'étincelles au contact du voile qui flottait sur lui.

Il hurla à nouveau, et cette fois la force de sa voix le fit rouler le long d'une pente. Il dégringola à travers un océan de lierres rampants et atterrit dans une mare boueuse, une sorte de sillon à demi rempli d'eau croupie. L'eau était saumâtre et vaseuse ; elle lui piquait les narines et l'étouffait à moitié. Il se releva en crachant et en toussant, pataugea hors du bournier, rampa parmi les racines noueuses.

Il gisait au milieu d'une jungle moite pleine d'une végétation indécise. Des plantes énormes, d'où émanaient d'étranges vapeurs, se pressaient les unes contre les autres et jouaient des coudes pour accéder au trou d'eau. Elles lapaient l'eau bruyamment, grossissaient démesurément et explosaient en projetant tout autour d'elles une pluie

de particules verdâtres. Autour de lui, la jungle vivait des siècles en l'espace de quelques minutes. La lueur de la lune, qui filtrait à travers un épais rideau de feuilles protubérantes, l'enveloppait d'une espèce de bruine jaune et huileuse, épaisse comme un sirop.

Et puis, au milieu de l'enchevêtrement des lianes et des plantes, il aperçut un édifice qui n'avait rien de végétal.

Il se dirigea vers lui, la main tendue. C'était un objet plat, mince, de consistance dure et rugueuse. Il était opaque. Il était fait de planches assemblées.

En le touchant, il se sentit submergé de bonheur. Il poussa un cri de joie, et cette fois le son propulsa son corps vers le haut. Il flotta à la dérive, puis s'accrocha à la surface de bois. Ses ongles griffèrent les planches, et des échardes s'enfoncèrent sous ses doigts. Il scia le bois avec une roue dentée et le décortiqua peu à peu, comme une écale de noix, découpant, arrachant et jetant les morceaux tout autour.

Le bois se brisait avec un fracas terrifiant, qui résonnait dans le grand silence du rêve.

Sous le bois, il y avait une pierre.

Il la contempla avec une ferveur mystique. Elle avait survécu elle n'avait été ni entraînée ni détruite. Elle était toujours aussi majestueuse et lourde. Rien n'avait changé en elle, et cela le réjouissait jusqu'au fond du cœur. Il sentit une prodigieuse émotion déferler en lui.

Il porta une main sur la pierre et, dans un effort surhumain, en arracha un morceau de forme arrondie. Lesté de ce poids, il vacilla, tomba dans le vide et plongea la tête la première dans la moiteur limoneuse des plantes et des lianes.

Il resta un moment étendu, haletant, le nez dans la vase. Un insecte courut le long de sa joue. Plus loin, quelque chose s'agitait de façon lugubre. Il parvint enfin à se redresser au prix d'un terrible effort, et chercha. La pierre ronde était à demi enfouie dans la vase, tout au bord du trou d'eau. Il retrouva sa roue dentée et s'en servit pour couper les racines qui se tendaient vers lui comme des tentacules. Puis, pliant les genoux, il souleva la pierre et la traîna avec lui à travers une colline herbeuse si immense qu'elle se noyait dans l'infini.

En arrivant au bas de la colline, il lâcha la pierre dans le petit mobilo garé au bord d'une allée. Personne ne le vit. Déjà, l'aube pointait. Le ciel, zébré de jaune, allait vite se purger de ses ténèbres, prendre une teinte gris flou à travers laquelle le soleil pourrait percer.

Il s'assit à l'avant du véhicule, fit monter la pression de la vapeur . et remonta prudemment l'allée. Le bitume s'étendait devant lui, légèrement humide, un peu luisant. Des deux côtés, les ensembles résidentiels faisaient saillie, pareils à de gigantesques masses de charbon, comme s'ils étaient faits d'une matière organique bizarrement durcie. Il n'y avait de lumière nulle part et rien ne bougeait.

Arrivé à son immeuble, il gara sans bruit son véhicule et commença à hisser la lourde pierre le long de la rampe d'accès de derrière. Il mit un temps fou à atteindre son étage, et il y parvint en nage et tremblant. Là encore, personne ne l'avait vu. Il introduisit sa clé dans la serrure, ouvrit la porte et tira la pierre à l'intérieur de l'appartement.

Éperdu de soulagement, il se laissa tomber comme une masse sur le bord du lit. C'était fini ; il l'avait fait. Dans le lit, Janet fut agitée de mouvements spasmodiques, soupira, se retourna sur le ventre. Elle ne se réveilla pas. Personne ne se réveilla. La ville, la société entière, étaient profondément assoupies.

Après un moment, il se déshabilla et se mit au lit. Il s'endormit presque aussitôt, l'esprit et le corps libres de toute tension, de toute inquiétude.

Et il dormit aussi, d'un sommeil sans rêves, aussi tranquille qu'un protozoaire.

12

UN flot de soleil, tiède et agréable, baignait la chambre. Janet reposait près de lui dans le lit. Ses cheveux lui cachaient le visage ; il se tourna vers elle et l'embrassa.

— Mmph, marmonna-t-elle en battant des paupières.

— C'est le matin. Il est l'heure de se lever, dit Allen.

Mais il ne fit pas mine de remuer lui-même. Il se sentait indolent. Un sentiment de profonde satisfaction l'envahit ; au lieu de se lever, il entoura Janet avec un bras et la serra contre lui.

— Est-ce que la bande a... n'a pas fonctionné ? demanda-t-elle d'une voix ensommeillée.

— C'est samedi aujourd'hui. Nous sommes seuls maîtres à bord.

Il caressa l'épaule de Janet.

— Ah ! la fermeté palpitante de cette chair ferme...

— Merci, dit-elle dans un souffle.

Elle bâilla, s'étira, et devint sérieuse

— Allen, tu étais malade cette nuit ? Vers trois heures, tu t'es levé pour aller aux toilettes. Tu as mis très longtemps à en revenir.

— Combien de temps ?

Il ne se souvenait de rien.

— Je ne sais pas, je me suis endormie. Mais vraiment longtemps.

— Ça a dû m'arriver au début de la semaine. Tu dois te tromper.

— Non, c'était cette nuit, ou très tôt ce matin.

Complètement réveillée à présent, elle se laissa glisser au bas du lit et se mit debout.

— Tu n'es pas sorti, n'est-ce pas ?

Il essaya de se souvenir de ce qui avait pu lui arriver. Il n'avait dans la tête qu'une espèce de vague fantasmagorie, une suite d'événements sans queue ni tête, comme ceux qui surviennent dans un rêve. Un goût saumâtre d'eau croupie, le sentiment d'une moiteur végétale.

— J'étais sur une planète vierge, décida-t-il. Très loin d'ici. Avec des prêtresses lubriques régnant sur la jungle, des prêtresses aux seins d'albâtre... pointant sous l'étoffe impalpable de leurs robes. Elles me couvaient des yeux, haletantes de désir.

Janet, exaspérée, lui prit le bras et tira dessus de toutes ses forces.

— Lève-toi. Tu n'as pas honte ?

Allen se leva et chercha sa serviette. Il s'aperçut que les muscles de ses bras étaient tout raides. Il les fit jouer pour les assouplir, se frotta les poignets, examina avec curiosité une égratignure sur le dos de sa main.

— Tu t'es coupé ? demanda Janet.

C'était bien une entaille. Et il remarqua que le complet qu'il avait soigneusement accroché à un cintre la veille au soir était maintenant par terre, roulé en un tas informe. Il le ramassa, l'étala sur le lit et le lissa de la main. Il était maculé de boue et la jambe droite du pantalon était déchirée.

Dehors, dans le couloir, des portes s'ouvraient ; les locataires sortaient de chez eux les uns après les autres pour aller faire la queue à l'entrée de la salle de bains communautaire. Un brouhaha de voix endormies leur parvenait à travers la cloison.

— J'y vais la première ? demanda Janet.

Allen, toujours absorbé par l'examen de son complet, acquiesça d'un signe de tête.

— Oui, vas-y, dit-il distraitement.

— Merci.

Janet ouvrit la penderie et en sortit une robe et une combinaison.

— Tu as toujours la gentillesse de me laisser...

Sa phrase resta en suspens.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Allen !

Il se précipita et la poussa de côté.

Une tête de thermoplastique imitation bronze gisait dans la penderie, fixant la pièce avec noblesse. Elle paraissait énorme, plus grande que nature, gigantesque et solennelle gargouille hollandaise posée à côté des chaussures alignées et du sac à linge sale. C'était la tête du Major Streiter.

— Oh ! fit Janet en se couvrant le visage avec ses mains.

— Calme-toi, dit Allen. Va vérifier si la porte est bien fermée à clé.

— Ça va, dit-elle en revenant. C'est la tête de la statue, n'est-ce pas ? Cette nuit tu es sorti, et *tu es allé la chercher*.

La jungle n'avait donc pas été qu'un rêve. Il avait erré à travers le parc désert et obscur, trébuchant et tombant au milieu des herbes et des fleurs. Il s'était relevé et il avait continué jusqu'à ce qu'il parvienne à la statue entourée de planches.

— Comment l'as-tu rapportée ?

— Dans le mobilo.

Le mobilo qu'il avait loué - c'était assez ironique- pour aller voir Sue Frost.

— Qu'allons-nous faire ? dit Janet d'une voix sans timbre, le visage creusé et défait par la calamité qui s'abattait sur eux. Allons, qu'est-ce qui va nous arriver ?

— Habille-toi et va te laver.

Il commença à enlever son pyjama.

Elle poussa un petit cri étouffé, puis elle tourna les talons, prit sa robe, sa serviette, et quitta l'appartement. Une fois seul, Allen choisit un complet propre et s'habilla.

— Alors, tout ça va continuer ? dit Janet en revenant de la salle de bains.

— Ferme la porte à clé.

— Tu continues.

Sa voix était pâteuse, un peu embarrassée. Elle avait profité de son passage dans la salle de bains pour avaler une poignée de sédatifs et d'anxiolytiques.

— Oui.

— Qu'est-ce qui vient ensuite ?

— Ça, ne me demande rien. C'est aussi mystérieux pour moi que pour toi.

— Il faut que tu te débarrasses de cette tête. Tu ne peux pas la laisser traîner au fond de la penderie comme un morceau de... de cadavre.

— Mais personne ne m'a vu.

— Et tu as accepté ce poste, alors que tu as ces crises ! Tu avais bu hier soir ?

— Non.

— Donc, ce n'est pas l'alcool. Mais quoi, alors ?

— Tu n'as qu'à demander au docteur Malparto.

Il alla au téléphone et décrocha le combiné.

— Station d'Hygiène Mentale, dit la voix mécanique et amicale du standard automatique.

— Le docteur Malparto est-il là ? Je suis un de ses patients.

— Le docteur Malparto arrive à huit heures. Voulez-vous qu'il vous rappelle ? Qui est à l'appareil, s'il vous plaît ?

— Je suis M... Coates, dit Allen. Dites au docteur Malparto que je voudrais le voir de toute urgence. Dites-lui que je serai là-bas à huit heures, et que je l'attendrai jusqu'à ce qu'il puisse me recevoir.

Dans son bureau à la Station d'Hygiène Mentale, le docteur Malparto était dans un état de grande agitation.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, à ton avis ?

— Tu n'as qu'à le faire entrer et le lui demander, dit Gretchen. Ne le fais pas poireauter dans la salle d'attente. Tu tournes comme un animal en cage. Vous êtes dans le même état tous les deux, telle ment...

Elle était debout devant la fenêtre, une tasse de café à la main.

— Je n'ai pas tout mon équipement ici. L'équipe de Heely m'en a emprunté une partie.

— Il a probablement foutu le feu au building du Comité.

— Epargne-moi ce genre d'humour, je t'en prie.

— C'est possible, non ? Pose-lui la question. Je suis curieuse.

— L'autre soir, quand tu l'as rencontré dans le parc... tu savais que c'était lui qui avait mutilé la statue ?

— Je savais que quelqu'un l'avait fait, mais je ne savais pas que c'était... Quel nom lui donne-t-on ici, déjà ?

Elle cueillit le dossier sur la table et le feuilleta.

— J'ignorais que monsieur Coates était l'auteur de cette farce morbide. Je suis allée là-bas parce que j'étais intriguée. Rien de semblable n'était jamais arrivé.

Malparto traversa le couloir qui menait à la salle d'attente et ouvrit la porte.

— Vous pouvez entrer à présent, M. Coates, dit-il.

M. Coates ne se fit pas prier. Il avait le visage défait et regardait fixement devant lui.

— Vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux que vous puissiez me recevoir, dit-il.

— Vous avez dit au standard que c'était très urgent, dit Malparto en s'effaçant pour le laisser entrer dans le bureau. Voici ma sœur Gretchen. Mais je crois que vous vous connaissez déjà.

— Bonjour, dit Gretchen en avalant une gorgée de café. Qu'avez-vous fait ce coup-ci ?

Malparto vit son client tiquer.

— Asseyez-vous, lui dit-il en désignant un fauteuil.

M. Coates obéit, et Malparto s'assit en face de lui. Gretchen resta à la fenêtre avec sa tasse de café.

— Voulez-vous du café ? demanda-t-elle. Il est bien noir et bien brûlant. Et c'est du vrai. On l'a retrouvé dans un vieil entrepôt de l'armée américaine. Il était emballé sous vide, dans un container hermétique. Tenez.

Elle remplit une tasse et la tendit à M. Coates, qui l'accepta.

— Délicieux, dit M. Coates à mi-voix.

— En général, dit Malparto, je ne commence pas les séances si tôt dans la journée. Mais, considérant votre extrême...

— J'ai volé la tête de la statue, le coupa M. Coates. La nuit dernière, à trois heures du matin.

« Extraordinaire », pensa Malparto.

— Je l'ai emportée chez moi et je l'ai dissimulée au fond de la penderie. Ce matin, Janet l'a trouvée. C'est à ce moment-là que j'ai décidé de vous appeler.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous comptez en faire ?

— Je n'en sais rien.

— Je me demande si on en tirerait un bon prix au marché noir, dit Gretchen.

M. Malparto lança un coup d'œil irrité à sa sœur.

— Si vous voulez que je vous aide, dit-il, il faut d'abord que je rassemble un maximum d'informations sur votre mental, sur ses facultés potentielles. Je vous demanderai donc de vous soumettre à une série de tests dont le but est de déterminer quelles sont au juste vos capacités psychiques.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda M. Coates d'un air dubitatif.

— Il se peut que la cause de votre complexe dépasse la compréhension d'un être humain ordinaire. Personnellement, je suis convaincu que vous êtes doté d'une particularité psychologique absolument unique en son genre.

Il baissa l'intensité des lumières du bureau à l'aide d'un cadran.

— Vous connaissez le jeu de cartes, la méthode qu'on emploie pour détecter la perception extrasensorielle ?

M. Coates fit un geste vague.

— Je vais examiner cinq cartes, expliqua Malparto. Vous ne verrez que leur dos. Je vais les examiner l'une après l'autre, et à chaque fois, vous me direz de quelle carte il s'agit. Vous êtes prêt ?

M. Coates fit un geste encore plus vague.

— Bien, dit Malparto en tirant une carte. Vous voyez quelque chose ?

— Je vois un cercle, dit M. Coates.

La carte représentait une étoile. Malparto en tira une seconde.

— Et celle-ci ?

— Un carré.

Le test sur la télépathie avait échoué, ce que Malparto nota sur sa feuille de contrôle.

— A présent, dit-il, nous allons passer à un test bien différent. Cette fois, vous n'aurez plus à lire dans mon esprit.

Il brassa les cartes et en posa cinq, retournées, sur son bureau.

— Etudiez leur dos, et identifiez-les pour moi, dans l'ordre où elles sont alignées.

M. Coates en trouva une sur les cinq.

— Nous laisserons le jeu de cartes de côté pour l'instant, dit Malparto.

Il alla chercher une petite cage circulaire à faire rouler des dés et la mit en mouvement.

— Observez bien ces dés, dit-il. Ils tombent au hasard. Je veux que vous vous concentriez sur un chiffre précis, un cinq, un sept, ou celui que vous voudrez.

Le patient se concentra sur les dés pendant un quart d'heure. Malparto compara ses résultats avec sa table de statistiques.

— Revenons-en aux cartes, dit Malparto en ramassant le paquet. Je vais vous faire le test de la précognition. Cette fois, vous allez me dire quelle est la carte que je suis *sur le point* de choisir.

Il posa le paquet sur la table et attendit.

— Un cercle, dit M. Coates d'une voix distraite.

Malparto confia la feuille de contrôle à sa sœur et continua les tests de précognition pendant près d'une heure. Au terme de ce délai, le patient était épuisé et irritable, et les résultats n'étaient guère concluants.

— Les cartes ne mentent jamais, fit Gretchen en citant son frère et en lui rendant sa feuille de contrôle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je veux dire qu'il serait temps de passer au test suivant.

— M. Coates, demanda Malparto, vous vous sentez capable de continuer ?

Le patient leva vers lui des yeux légèrement vitreux.

— Vous croyez que ça va nous mener quelque part ?

— Je le crois, oui. Il est clair que vous ne possédez aucune des facultés parapsychologiques habituelles. Quelque chose me dit que vous avez des capacités psychiques encore supérieures. Que vous êtes doué de facultés peu banales.

— De perceptions infra-sensorielles, peut-être ? fit Gretchen, caustique.

— Le premier test de cette nouvelle série porte sur la projection de votre volonté sur un autre homme.

Il déroula un tableau noir et s'arma d'un morceau de craie.

— Je vais me tenir debout devant ce tableau, et vous allez vous concentrer de toutes vos forces pour me faire écrire certains chiffres. Il faudrait que votre volonté se superpose à la mienne.

Un long moment s'écoula. A la fin, percevant un vague courant de volonté psychique, Malparto écrivit : 3-6-9.

— Ce n'est pas ça, murmura M. Coates. Le chiffre auquel je pensais était 7842.

— A présent, dit Malparto en exhibant un petit caillou gris, je vais vous demander de reproduire ce fragment de matière inorganique. Essayez de faire se matérialiser une réplique exacte à côté de l'original.

Ce test ne marcha pas plus que les autres. Déçu, Malparto mit son caillou de côté.

— Maintenant, monsieur Coates, essayons la lévitation. Je veux que vous fermiez les yeux et que vous tentiez - par la seule force psychique - de décoller du sol.

La tentative de M. Coates fut sans résultat.

— Ensuite, dit Malparto, je voudrais que vous mettiez votre main, la paume ouverte, contre le mur derrière vous. Appuyez, tout en vous concentrant sur l'idée de faire passer votre main à *travers* les molécules du mur.

Bien entendu, les molécules résistèrent.

— Cette fois-ci, dit Malparto sans se laisser abattre, nous allons mesurer votre faculté de communiquer avec des formes de vie inférieures.

Il sortit une boîte qui contenait un lézard.

— Approchez votre tête du couvercle. Voyez si vous pouvez vous brancher sur le schéma mental de cet animal.

Il n'y eut aucun résultat.

— Peut-être que le lézard n'a pas de mental, dit M. Coates.

— Ne dites pas de bêtises !

Malparto perdait patience. Il sortit un poil qui flottait sur une coupelle remplie d'eau.

— Voyons si vous pouvez animer ce cheveu. Essayez de le transformer en ver de terre, ou en têtard.

M. Coates échoua encore.

— Vous avez vraiment essayé ? lui demanda Gretchen.

M. Coates esquissa un sourire.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, dit-il.

— Ça ne devrait pourtant pas être très difficile, dit-elle. Il n'y a pas tellement de différences entre un poil et un ver. Quand le temps est un peu couvert...

Malparto lui coupa la parole :

— A présent, nous allons voir ce que vous valez comme thaumaturge.

Il avait remarqué l'écorchure qu'Allen s'était faite au poignet.

— Faites converger vos pouvoirs psychiques sur cette parcelle de tissus endommagés. Essayez de les guérir.

L'écorchure tint bon.

— Dommage, dit Gretchen. Ça, au moins, ce serait utile.

Malparto sentait le découragement le gagner. il brandit un bâton de sourcier et demanda à son patient de détecter la présence d'un bol plein d'eau qu'il avait dissimulé quelque part dans le bureau. M. Coates parcourut la pièce en tous sens d'un pas pesant, son bâton à la main, mais le bâton ne se courba point.

— Ce bois ne vaut rien, commenta Gretchen. Complètement découragé, Malparto consulta sa liste pour voir quels tests il lui restait encore à faire passer.

Faculté de communiquer avec les esprits

Faculté de transmuier le plomb en or

Don de métamorphose

Faculté de déclencher des pluies d'insectes et/ou
d'immondices

Faculté de tuer ou d'endommager à distance

— J'ai, l'impression que la fatigue agit sur vous sans que vous vous en rendiez compte, dit-il finalement. En conséquence, je propose que nous gardions les autres tests pour une prochaine séance..

— Savez-vous allumer un feu ? demanda Gretchen à M. Coates. Est-ce que vous pouvez en zigouiller sept d'un coup ? Est-ce que votre père est plus fort que le mien ?

— Je sais chaparder, dit M. Coates.

— Ce n'est pas grand-chose. Rien d'autre ?

Il réfléchit.

— J'ai peur que non.

Il se leva et dit à Malparto

— Je présume que notre rendez-vous de lundi est annulé.

— Vous partez ?

— Il est inutile que je reste ici plus longtemps.

— Et vous n'avez pas l'intention de revenir ?

— Probablement pas. Si je change d'avis, je vous téléphonerai.

Au moment où il allait refermer la porte derrière lui, les lumières vacillèrent et des ténèbres sans fond l'engloutirent.

13

DANS un grondement sourd, le bus décolla et prit sa course au-dessus des toits. En bas, il y avait des maisons étincelantes, disposées avec goût, séparées les unes des autres par des bandes de gazon, avec des piscines bleues. Mais il nota qu'une piscine, très loin au-dessous de lui, n'était pas parfaitement ronde. Elle s'évasait en son extrémité pour former un patio. Il distingua des tables et des parasols, les silhouettes minuscules d'hommes et de femmes alanguis au soleil.

— Quatre, fit la voix métallique de l'aérobuse.

Une femme se leva et gagna la porte arrière. Le bus se laissa descendre jusqu'à l'arrêt, la porte coulisca et la femme sortit.

— Attention à la marche, dit le bus. La sortie est à l'arrière.

Il s'éleva à nouveau.

Le gros monsieur assis à côté d'Allen s'épongea le front.

— Il fait chaud, observa-t-il.

— Oui, dit Allen.

En lui-même, il se disait : Ne dis rien. Ne fais rien. Pas un geste.

— Voulez-vous me tenir ça un instant, jeune homme, pendant que je relace mon soulier ? lui dit le gros homme en lui tendant les paquets dont il était encombré. Aller faire des courses, c'est bien, mais après il faut trimbaler ça jusqu'à la maison.

— Cinq, dit le bus.

Comme personne ne se levait, il continua son vol.

— Ils disent qu'il vaut mieux faire ses courses à proximité de l'endroit où l'on habite, dit le gros homme. Mais c'est plus économique de faire ses achats en ville. Il y a des soldes.

Il sortit une veste d'un sac en papier.

— Elle est jolie, non ? C'est de la vraie peau de vache.

— La sortie est à l'arrière, fit le bus. Vous êtes priés de ne pas fumer. Avancez vers l'arrière, s'il vous plaît.

Les maisons se remirent à déifier.

— Vous vous sentez bien ? demanda le monsieur. On dirait que vous avez attrapé une petite insolation. Il y a beaucoup de gens qui se mettent trop au soleil. Par une chaleur pareille, c'est pas prudent. Vous avez envie, de vomir ?

— Oui.

— Vous avez sans doute disputé une partie de Quart un peu trop prolongée. Vous devez être un bon joueur de Quart. Je vois ça à vos bras et à vos épaules. Vous devez être ailier droit.

— Pas encore, mais ça viendra, dit Allen, sans comprendre.

Il regarda le ciel par la fenêtre latérale du bus, puis il baissa les yeux sur le plancher transparent et vit la ville qui filait sous lui. L'idée lui vint qu'il ne savait même pas où descendre. Il ne savait ni où il allait, ni pourquoi ; il ne savait pas où il était.

Il n'avait qu'une certitude : il n'était pas à la Station d'Hygiène Mentale. Il s'y accrocha désespérément et en fit le point de référence central de son nouvel univers pour essayer, tout doucement, de remonter le fil.

Il n'était plus dans la société morale, parce que le Rémor ne tolérait ni les piscines, ni les vastes étendues de gazon, ni les maisons individuelles, ni les bus à plancher transparent. On n'y connaissait pas le *Quart* : Et ce n'était pas une reconstitution historique comme la maison exposée au musée, parce qu'il pouvait déchiffrer la date d'une revue que quelqu'un était en train de lire dans la travée d'en face, et elle était datée du mois et de l'année en cours.

— Vous permettez que je vous pose une question ? demanda-t-il à son voisin.

— Bien sûr, dit celui-ci avec un sourire ravi.

— Comment s'appelle cette ville ?

Le visage du gros homme changea de couleur.

— Mais... Chicago...

— Six, dit la voix du bus.

Deux jeunes filles se levèrent, et il descendit pour les débarquer.

Allen se leva de son siège, gagna l'allée centrale et suivit les deux femmes.

L'air était frais et vivifiant ; on devinait des arbres proches. Allen prit une profonde inspiration, fit quelques pas, s'arrêta. Le bus l'avait largué au milieu d'un quartier résidentiel. Il n'y avait que des maisons visibles, à bonne distance les unes des autres, alignées le long de rues bordées d'arbres. Des enfants jouaient. Sur la pelouse d'une des maisons, une jeune fille prenait un bain de soleil. Son corps était très bronzé ; ses seins, fermes et droits, étaient couronnés de mamelons rose pastel.

Allen n'avait jamais rien vu de pareil. Il se dirigea vers elle.

— Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça ?

— Je me suis perdu.

— Vous êtes au coin de Holly Street et de Glen Street. Où vous croyez-vous donc ?

— Chez moi.

— Où est-ce, chez vous ?

— Je n'en sais rien.

— Regardez votre carte d'identité. Dans votre poche.

Allen plongea une main dans la poche de sa veste et en sortit sa carte d'identité, un petit rectangle de plastique où les mots et les chiffres étaient gravés en relief.

La carte portait une adresse : 2319 Pepper Lane - surmontée de son nom : Coates, John B.

— Je suis victime d'un retournement.

— D'un retournement de quoi ? fit-elle en levant la tête.

Allen se baissa pour lui montrer la carte d'identité.

— Vous voyez, c'est écrit *John Coates*. Mais en fait, je m'appelle Allen Purcell. J'avais utilisé le nom de Coates comme pseudonyme, en le choisissant au hasard.

Il parcourut du pouce le morceau de plastique, sentant ses aspérités.

La jeune femme se redressa et replia sous elle ses jambes nues et bronzées. Même assise, ses seins restaient pointés droit devant elle, et ses mamelons se dressaient de la manière la plus exquise.

— Curieux.

— Et maintenant, je suis vraiment *monsieur Coates*.

— Et qu'est devenu cet Allen Purcell ?

Elle lissa ses cheveux en arrière du plat de la main et lui adressa un sourire.

— Il doit être retourné là-bas. Mais non, Allen Purcell, c'est moi. Tout ça ne tient pas debout.

La fille se leva d'un mouvement plein de souplesse, lui posa une main sur l'épaule et le guida jusqu'au trottoir.

— Au coin de la rue, il y a une borne d'appel de taxis. Vous demanderez au taxi de vous reconduire chez vous. Pepper Lane est à trois kilomètres d'ici. Vous voulez que j'en appelle un pour vous ?

— Non, dit Allen. Je me débrouillerai.

Il se mit à marcher le long du trottoir, cherchant la borne d'appel en question. Il la dépassa sans la reconnaître, car il n'en avait jamais vu.

— Là ! lui cria la fille, les mains en porte-voix devant la bouche.

Il lui fit un signe de tête et actionna la manette d'appel. L'instant d'après, un taxi se posa à côté de lui sur la chaussée et demanda :

— Où désirez-vous aller, monsieur ?

Le trajet ne prit qu'une minute. Le taxi atterrit. Allen glissa des pièces dans la fente, et il se retrouva debout devant une maison.

Sa maison.

Elle était grande, imposante, et précédée d'une haie de genévriers et de poivriers qu'elle dominait de sa hauteur. Des deux côtés de l'allée de briques, des tourniquets automatiques arrosaient les pelouses en pente. Derrière, il y avait un jardin plein de glycines et de dahlias qui entremêlaient leurs rouges et leurs violets éclatants.

Il y avait un bébé sur la véranda, sous la surveillance d'un baby-sitter robot perché sur la balustrade, ses yeux électroniques fixés sur lui. En apercevant Coates, l'enfant tendit les bras vers lui, sourit et gazouilla quelque chose.

La porte d'entrée, une porte en bois massif avec des ornements de cuivre impeccablement astiqués, était grande ouverte. Un flot de musique s'échappait de la maison, un genre de jazz, très dansant.

Il entra.

La salle de séjour était vide. Il examina le tapis, la cheminée, le piano ; c'était la première fois qu'il voyait un piano, et seules ses lectures lui permirent de l'identifier. Il s'en approcha et fit courir ses doigts sur le clavier, en produisant quelques notes cristallines. Puis, il entra dans une pièce qui semblait être la salle à manger. Une grande table en acajou en occupait le centre. Un vase d'iris était posé sur la table. Des assiettes et des plats de porcelaine vernie et ornementée couvraient entièrement deux murs. Il les examina et continua son exploration. Il parvint à un vestibule d'où partait un grand escalier ; il leva les yeux, vit un palier, des portes ouvertes, puis il prit la direction de la cuisine.

La cuisine le laissa pantois. Elle était toute en longueur, d'une blancheur étincelante. Elle contenait tous les accessoires et tous les appareils connus d'Allen, et d'autres encore qu'il ne connaissait pas. Un plat mijotait sur l'énorme cuisinière ; il souleva le couvercle de la casserole et renifla son contenu. Il crut reconnaître le fumet de la viande d'agneau.

Pendant qu'il reniflait, il y eut un bruit dans son dos. La porte de derrière s'ouvrit et une femme entra, hors d'haleine et cramoisie.

— *Chéri !* s'écria-t-elle en se précipitant vers lui, depuis quand es-tu rentré ?

Elle était brune, et ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules. Elle avait de grands yeux ardents. Elle portait un short, un corsage sans manches et des sandales.

C'était Gretchen Malparto.

La pendule posée sur la cheminée marquait quatre heures trente. Gretchen avait tiré les rideaux, et la salle de séjour était plongée dans l'ombre. Elle faisait nerveusement les cent pas, fumant cigarette sur cigarette, avec des gestes saccadés. Elle s'était changée et portait à présent une jupe de cotonnade et une blouse paysanne. Le bébé, que Gretchen appelait « Donna », dormait à l'étage dans son berceau.

— Quelque chose ne va pas, répéta Gretchen. Je voudrais que tu me dises ce que c'est. Va-t-il falloir que je te supplie à genoux ?

Elle se tourna vers lui avec un air de défi.

— Vraiment, Johnny, ça ne te ressemble pas.

Il était étendu de tout son long sur le divan, un gin sling à la main. Le plafond au-dessus de lui était d'un vert très doux et il le contemplait rêveusement ; puis la voix de Gretchen lui perça les tympans :

— Pour l'amour de ciel, Johnny !

Il sortit de sa douce torpeur.

— Ne crie pas. Je suis près de toi. Je ne suis pas dans le jardin.

— Raconte-moi ce qui s'est passé. C'est à cause de ce qui s'est passé mercredi ?

— Qu'est-ce qui s'est passé mercredi ?

— Le soir où nous avons été dîner chez Frank, quand tu m'as trouvée dans une chambre à l'étage avec... Ah ! j'ai oublié son nom. Tu sais, ce grand type blond. Tu avais l'air furieux ; un peu comme maintenant. C'est à cause de ça ? Je croyais qu'on s'était mis d'accord. Ou bien voudrais-tu que ça soit à sens unique ?

— Ça fait combien de temps que nous sommes mariés ? demanda-t-il.

— Je suis bonne pour un sermon, je suppose, soupira-t-elle. Bon, eh bien, vas-y.

— Réponds à ma question.

— J'ai oublié.

— Je croyais que les femmes n'oubliaient jamais ce genre de choses.

Elle se leva et marcha sur l'électrophone d'un pas décidé.

— Viens, allons manger, dit-elle. Je vais faire servir. Ou veux-tu qu'on aille au restaurant ?

Du canapé où il était étendu, il voyait presque tout le rez-de-chaussée de la maison. Pièce après pièce... C'était comme de vivre dans un immeuble de bureaux où il aurait loué tout un étage. Deux étages. Et au fond, derrière le jardin, il y avait une petite maison de trois pièces pour les invités.

En fait, il n'éprouvait absolument rien. Le gin sling l'avait anesthésié.

— Ça te dirait d'acheter une tête ? lui demanda-t-il.

— Je ne comprends pas.

— Une tête de pierre. Ou, plutôt de thermoplastique moulé façon bronze. Ça se coupe comme du beurre à la tronçonneuse.

— Tu dérailles complètement.

— Un an ? Deux ans ?

— Nous nous sommes mariés en avril 2110. Ça doit donc faire quatre ans.

— Et cette maison ?

— Cette maison appartenait à ta mère, dit Gretchen d'un air féroce. Et j'en ai par-dessus la tête d'en entendre parler. Parfois, je souhaiterais que nous ne nous soyons jamais installés dedans. On aurait dû la vendre. On aurait pu en tirer un bon prix il y a deux ans, mais maintenant, avec la crise de l'immobilier...

— L'immobilier reprendra du poil de la bête, comme toujours.

En le regardant d'un air mauvais, Gretchen traversa la salie à manger à grands pas et sortit dans le vestibule.

— Je monte me changer pour le dîner. Demande qu'on nous serve.

— Servez-nous, dit Allen.

Gretchen sortit de la pièce en reniflant d'un air excédé. Il entendit ses talons claquer sur les marches de l'escalier.

C'était une maison spacieuse, luxueusement meublée, solidement construite, moderne. Elle était bâtie pour durer cent ans. Le jardin était plein de fleurs et le congélateur regorgeait de nourriture.

Un vrai paradis, se dit-il. Comme une vision de l'éternelle béatitude qui l'attendait au ciel en récompense des années de bons et loyaux services qu'il avait consacrées à la morale publique. Pour tous les sacrifices et les luttes, toutes les petites querelles mesquines, toutes les Mrs Birmingham. Pour le supplice hebdomadaire des assemblées de résidents. Pour la tension et la rigidité imposées par la société morale.

Une partie de lui-même était invinciblement attirée, et il savait laquelle. John Coates émit dans son univers à présent, et son univers était aux antipodes de celui du Rémor.

Tout près de son oreille, une voix dit

— Il reste encore quelques parcelles d'ego.

Une deuxième voix, de femme celle-là

— Oui, mais elles sont noyées.

— Il est complètement rentré dans sa coquille, dit la voix d'homme.

— C'est le traumatisme de l'échec. Quand il a compris que les tests parapsychologiques ne donneraient rien, il s'apprêtait à quitter la Station, mais il n'a pas pu.

— N'y a-t-il pas de meilleure solution ? demanda la femme.

— Il ne pouvait pas replonger dans le Rémor, et il n'avait pas trouvé à la Station l'aide qu'il espérait. J'en suis en partie responsable. J'ai perdu du temps avec mes tests.

— Tu pensais que cela pourrait l'aider. Est-ce qu'il nous entend ?

— Je ne crois pas. Nous n'avons aucun moyen de le savoir. Il est en état de catalepsie profonde. Il ne peut même pas nous faire de signes.

— Ça va durer combien de temps ?

— Difficile à dire. Quelques jours, quelques semaines. Peut-être même qu'il restera comme ça pour le restant de ses jours.

La voix de Malparto s'éloignait insensiblement, et il dut tendre l'oreille pour saisir ce qu'il disait.

— Nous devrions avertir sa femme.

— Est-ce que tu peux dire quelque chose sur son monde intérieur ?

La voix de Gretchen faiblissait.

— Il est perdu dans un monde de fantasmes...

La voix masculine s'évanouissait à son tour.

John Coates se redressa péniblement sur le divan et il hurla

— Tu les as entendus ? Tu as entendu ce qu'ils ont dit ?

Gretchen se matérialisa au sommet de l'escalier, une brosse à la main, une paire de bas sur le bras.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— C'était toi et ton frère, dit-il d'une voix implorante. Tu n'as pas entendu ? Tout ceci n'est qu'une...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Une quoi ? fit Gretchen en descendant l'escalier.

Une petite flaque s'était formée à l'endroit où il avait laissé tomber son verre. Il se baissa pour l'éponger.

— Tout ceci n'a aucune réalité ; je suis malade dans ma tête. Je suis en pleine régression psychotique.

— Vraiment, dit Gretchen, tu m'étonnes. Voilà que tu te mets à parler comme un étudiant en deuxième année. Solipsisme. Scepticisme. L'évêque Berkeley, et tout ce baratin sur les réalités dernières.

Au moment où Allen posa les doigts sur le verre renversé, le mur derrière lui se volatilisa. Il voyait la rue, d'autres maisons. Il avait peur de relever la tête. La grande cheminée, le tapis

d'Orient, les fauteuils profonds... Même la lampe et les bibelots, tout avait disparu. Il ne restait plus que le vide. Le néant.

— Il est là, dit Gretchen. Juste à côté de ta main.

Mais il ne voyait plus non plus le verre. Il avait disparu en même temps que le reste. Malgré lui, il tourna la tête. Dans son dos, il n'y avait plus rien. Gretchen s'était évanouie, elle aussi. Il était debout, seul, au milieu du vide. Il ne restait rien d'autre que la maison d'à côté, très loin. Une voiture passa dans la rue, une autre encore. Quelqu'un tira les rideaux d'une maison voisine. Un manteau de ténèbres enveloppait peu à peu tout le paysage.

— Gretchen ! cria-t-il.

Il n'y eut pas de réponse. Rien que le silence.

14

Il ferma les yeux et évoqua l'image de la pièce Gretchen, la cafetière, le paquet de cigarettes, le briquet posé près de lui. Il reconstitua mentalement l'image du cendrier, des tentures aux fenêtres, du divan, de l'électrophone.

Quand il rouvrit les yeux, la salle de séjour était revenue, mais pas Gretchen. Il était seul dans la maison.

Tous les rideaux étaient tirés, et une intuition profonde lui dit qu'il était très tard. Comme si le temps avait passé, se dit-il. Sur la cheminée, la pendule marquait 8h30. Est-ce qu'il était possible que quatre heures se fussent écoulées ? Quatre heures en si peu de temps ?

Il alla jusqu'au pied de l'escalier et se mit à gravir les marches. Il n'y avait pas trace de la présence de Gretchen. La maison était agréable ment tiède, l'air doux et frais. Un système de chauffage automatique devait fonctionner quelque part.

La porte de droite était celle de la chambre de Gretchen. Il y jeta un coup d'œil.

La petite pendulette d'ivoire posée sur la table de nuit ne marquait pas huit heures trente, mais cinq heures moins le quart. Gretchen avait négligé d'en changer l'heure.

Allen redescendit l'escalier quatre à quatre.

Les voix lui étaient parvenues pendant qu'il était allongé sur le divan. Il s'agenouilla, tâta l'étoffe, les accoudoirs, le dossier, passa la main sur les coussins. Finalement, il tira le divan pour l'éloigner du mur.

Le premier micro était dissimulé dans un ressort du divan. Il en trouva un second, puis un troisième, sous le tapis ; ils étaient plats et minces comme du papier. Il estima qu'il devait y avoir une bonne douzaine de ces engins éparpillés dans la pièce.

Puisque Gretchen était montée à l'étage, l'unité de contrôle s'y trouvait forcément. Il remonta l'escalier et pénétra à nouveau dans sa chambre.

Il mit un moment à identifier la petite machine, qui était pourtant bien en vue, posée sur la coiffeuse avec les flacons, les tubes et les boîtes de fard : la brosse à cheveux. Il la prit et fit tourner le manche de plastique.

Une voix d'homme, caverneuse, lui parvint du rez-de-chaussée

— Il lui reste encore quelques parcelles d'ego.

— Oui, mais elles sont noyées... répondit la voix de Gretchen.

D'un geste sec, Allen immobilisa le manche de la brosse. Le relais magnétique, qui devait être caché quelque part à l'intérieur des murs, s'était arrêté au beau milieu d'une bande.

Il redescendit au rez-de-chaussée et chercha le moyen que Gretchen avait employé pour faire disparaître la maison. Il le découvrit sans peine. La commande était là aussi bien visible, au milieu des multiples gadgets de la cheminée. Allen appuya sur le bouton en forme de clou et la pièce s'évanouit autour de lui comme par enchantement, avec ses meubles et ses riches tentures. Il ne restait plus que le monde extérieur les maisons, la rue, le ciel, et les étoiles qui scintillaient.

Ce gadget n'était qu'un passe-temps ingénieux pour les longues soirées monotones. Gretchen était décidément une jeune femme très inventive.

Dans un placard, il dénicha sous une pile de couverture un journal qui avait servi à recouvrir l'étagère de bois. C'était une preuve un exemplaire de *La Sentinelle de Vége*. Il n'était pas dans un

monde créé de toutes pièces par son imagination ; il était sur la quatrième planète de la galaxie de Véga.

Il était dans l'Autre Monde, le camp d'hébergement permanent contrôlé par la Station d'Hygiène Mentale. On y reléguait les gens qui étaient venus chercher non une thérapie, mais un refuge.

Il trouva le téléphone et fit le zéro pour obtenir un opérateur.

— Quel numéro demandez-vous ? fit la voix de l'opérateur qui était lointaine, grêle, et horriblement rassurante.

— Passez-moi n'importe lequel des ports spatiaux, dit Allen. Du moment qu'il dessert tous les systèmes.

Il y eut une série de déclics et de bourdonnements, et on le mit en communication avec le bureau des réservations du spatioport. Une voix masculine dit à l'autre bout du fil

— Allô ? Oui, monsieur. En quoi puis-je vous être utile ?

— Combien coûte un billet pour la Terre ?

Il sentait la panique le gagner. Combien de temps avait-il passé sur Véga ? Une semaine ? Un mois ?

— Aller simple ? En première classe, 930 dollars, plus 20 % de taxe.

La voix ne trahissait aucune espèce d'émotion.

Il n'avait pas cette somme sur lui.

— Quel est le système le plus proche ?

— Sirius.

— Quel est le tarif pour Sirius ?

Il n'avait guère plus de cinquante dollars dans son portefeuille. Et cette planète était sous la juridiction de la Station d'Hygiène Mentale.

— Un aller simple pour Sirius, en première classe, revient à 742 dollars, taxe incluse.

Il se livra à un rapide calcul mental.

— Combien coûte un coup de téléphone à la Terre.

— Il faudra le demander à la compagnie du téléphone, monsieur, fit le robot des réservations. Nous ne nous occupons pas de cela.

Allen refit le zéro.

— Je voudrais téléphoner sur Terre.

L'opérateur n'eut pas l'air surpris.

— Bien, monsieur. Quel numéro demandez-vous ?

Allen donna le numéro de Télémedia, puis celui du téléphone d'où il appelait. C'était simple comme bonjour.

Un bourdonnement répété se fit entendre pendant plusieurs minutes et l'opérateur revint en ligne :

— Je regrette, monsieur, mais le numéro que vous avez demandé ne répond pas.

— Quelle heure est-il actuellement à New York ?

— Dans la zone horaire en question, il est actuellement trois heures du matin, monsieur.

— Ecoutez, dit Allen d'une voix étranglée, j'ai été kidnappé. Il faut absolument que je retourne sur Terre.

— En ce cas, je vous suggère d'appeler un des spatioports qui assurent la liaison avec la Terre.

— Mais je n'ai que cinquante dollars sur moi !

— Je regrette, monsieur, mais tout ce que je peux faire pour vous, c'est de vous mettre en communication avec un spatioport.

Allen raccrocha.

Il était inutile qu'il s'attarde plus longtemps dans la maison, mais il prit tout de même le temps de taper un mot à la machine à écrire. Un petit mot vengeur, qu'il laissa bien en vue sur la table pour que Gretchen le trouve facilement.

« Chère Madame Coates,

« Tu te souviens de Molly ? Eh bien, figure-toi que je l'ai rencontrée dans un bar tout à l'heure. Elle prétend qu'elle est enceinte, mais avec les créatures de son espèce il ne faut pas s'y fier. Je crois qu'il vaut mieux que je reste avec elle jusqu'à ce que je sois arrivé à mettre la main sur un tu devines quoi. C'est ruineux, mais c'est le prix qu'il faut payer pour ce genre de bavures. »

Il signa le mot *Johnny* et quitta la maison.

L'Autre Monde regorgeait de taxis en maraude, et au bout de cinq minutes il se retrouva dans le centre de l'agglomération, avec ses rues illuminées de néons criards où se pressait une foule nombreuse.

Sur l'aire d'envol du spatioport, une très grande fusée était debout sur la queue. Il devina, avec désespoir, qu'elle s'appêtait à s'envoler pour un autre système. Des camions allaient et venaient autour de l'engin.

Allen régla la course, traversa le parking du spatioport en faisant crisser le gravier sous ses pas et descendit la rue jusqu'à un restaurant où se pressait une clientèle nombreuse, bruyante et bavarde. Allen boutonna son pardessus jusqu'au menton et entra dans le restaurant ; il marcha droit sur la caisse. Il se sentait ridicule.

— Haut les mains, ma petite dame, - dit-il à la caissière en agitant sa main dans sa poche -, ou je vous troue la tête avec mon rayon McAllister.

La femme sursauta, leva les mains, ouvrit la bouche et émit un affreux bêlement de terreur. Les dîneurs attablés près de là, levèrent des yeux incrédules.

— Parfait, dit Allen d'une voix paisible. Et main tenant, l'argent en vitesse. Posez-le sur le comptoir et poussez-le vers moi si vous ne voulez pas que je vous brûle la cervelle.

Deux policiers de l'Autre Monde, en uniformes bleus amidonnés, casqués surgirent dans le dos d'Allen et lui empoignèrent les bras. La caissière perdit connaissance et s'étala. Un des deux flics lui arracha la main de la poche.

— C'est un neupse, dit l'un d'eux. Il est complètement fou.

— Lâchez-moi ! brailla Allen. Sans quoi je vous ventile tous avec mon McAllister.

— Mon petit vieux, dit un des flics tandis qu'ils l'entraînaient hors du restaurant, la Station d'Hygiène Mentale est libérée de toute obligation d'assistance à votre égard. Vous avez prouvé que vous étiez un élément douteux. Vous venez de commettre un délit qualifié.

Ils le firent monter dans leur voiture.

— Prends-lui ses papiers, dit un des flics.

L'autre arracha le portefeuille de la poche d'Allen.

— John B. Coates, domicilié au 2319 Pepper Lane. Eh bien, Coates, on vous a donné votre chance. Maintenant, on va vous réexpédier dans le Rémor.

— Vous ne vivrez pas assez longtemps pour me renvoyer sur Terre, dit Allen d'un air de suprême mépris.

La voiture de police fonçait vers le spatioport où la grande fusée n'avait pas encore décollé.

La voiture, qui volait à trente centimètres au-dessus du gravier, s'engagea sur l'aire d'envol en direction du vaisseau, en faisant hurler sa sirène. Les employés présents sur la piste s'arrêtèrent de travailler pour la regarder passer.

— Dites-leur d'attendre ! cria un des flics.

Il décrocha le micro de bord et appela la tour de contrôle.

— Encore un neupse à évacuer. Ouvrez le sas !

Quelques secondes plus tard, la voiture se gara au pied de la fusée et Allen fut remis entre les mains du chef de sécurité de la fusée.

— Bon retour au Rémor, lui souffla un neupse quand il pénétra dans l'aire de haute surveillance de la fusée.

— Merci, dit Allen.

Il se demandait maintenant s'il arriverait sur Terre avant dimanche. Il devait prendre son poste à Télémédia lundi matin. Avait-il perdu trop de temps ?

Le plancher frémit dangereusement. La fusée avait décollé.

Il avait quitté Véga le mercredi au soir. Il se retrouva sur Terre le dimanche en fin d'après-midi. Bien entendu, la notation était arbitraire, mais c'était l'intervalle de temps réel qui s'était écoulé. Allen émergea des profondeurs du vaisseau, épuisé et couvert de sueur, et reprit pied dans la société du Rémor.

Le spatioport était proche de la Spire et de son immeuble. Mais l'idée d'aller à pied lui répugnait profondément. Il entra dans une cabine de télé phone du spatioport et appela sa femme.

— Oh ! fit-elle avec un hoquet de surprise. Ils t'ont laissé partir ? Tu vas bien ?

— Qu'est-ce que Malparto t'a dit ?

— Ils m'ont dit qu'ils t'avaient envoyé dans l'Autre Monde parce que tu avais besoin d'être soigné, et que tu y resterais peut-être plusieurs semaines.

A présent, il comprenait mieux la signification de tout cela. Au bout de plusieurs semaines, il aurait perdu son nouvel emploi et son statut social dans le monde du Rémor. Ça n'aurait rien changé qu'il découvre ou non la mystification dont il avait été victime : sans bail, sans emploi, il aurait dû rester sur Véga⁴.

— A-t-il dit que tu pourrais me rejoindre ?

Il y eut un imperceptible frôlement à l'autre bout du fil.

— Oui, il en a parlé. Il m'a dit que tu t'adapterais à l'Autre Monde...

— Je ne me suis pas adapté à l'Autre Monde. Les gens y passent leur temps à bronzer au soleil. Le mobilo est toujours là, celui que j'avais loué ?

Janet avait rendu le véhicule à l'agence de location. La location coûtait cher, et la Station de Santé Mentale avait déjà retenu une part de son salaire. C'était un comble sous prétexte de lui venir en aide, la Station l'avait enlevé et elle lui faisait régler la note !

— J'en louerai un autre, alors. Est-ce que Mrs. Frost s'est manifestée ?

— Elle t'a appelé plusieurs fois.

— Tu lui as dit que j'avais craqué et que je m'étais réfugié à la Station ?

— Non. Je lui ai dit que tu avais beaucoup d'affaires à régler et que tu ne voulais pas qu'on te dérange.

Le souffle rauque de Janet envahit le téléphone, assourdissant.

— Allen, je suis si heureuse que tu sois revenu. J'étais tellement inquiète.

— Combien de pilules as-tu avalées ?

— Euh... Pas mal. Je n'arrivais pas à m'en dormir.

Il raccrocha, trouva une autre pièce de vingt cinq *cents* au fond de sa poche et composa un autre numéro. Le numéro personnel de Sue Frost. Au bout d'un moment, elle lui répondit... de sa voix calme et posée, qui lui était désormais familière.

— C'est Allen à l'appareil. Allen Purcell. Je voulais savoir où vous en étiez ? Tout va bien ?

— Monsieur Purcell, dit-elle d'une voix coupante, venez me voir immédiatement à mon appartement.

Elle raccrocha. Allen contempla le téléphone d'un air perplexe. Puis il sortit de la cabine et quitta le spatioport à pied.

L'appartement de Mrs. Frost avait une vue plongeante sur la Spire, comme ceux de toutes les autres secrétaires du Comité. Allen inspira profondément pour apaiser ses nerfs et gravit l'escalier. Il appuya sur la sonnette de l'appartement de Mrs. Frost.

— Entrez, lui dit-elle en le laissant passer.

Il entra. Myron Mavis, l'air exténué, et Ida Pease Hoyt, lugubre et compassée, étaient assis dans l'unique pièce de l'appartement.

— Bonjour, leur dit Allen, qui se voyait déjà condamné.

— Maintenant, dit Mrs. Frost en le contournant pour se placer en face de lui, vous allez nous dire où vous étiez passé. Vous n'étiez pas à l'Agence ; nous avons contrôlé plusieurs fois. Nous avons même envoyé un de nos représentants assermentés rejoindre votre équipe. En votre absence, l'Agence Purcell était dirigée par un certain Priar.

Allen se demandait s'il devait ou non confesser la vérité. Il décida qu'il valait mieux mentir. La société du Rémor supportait mal la vérité ; elle le punirait, et continuerait à fonctionner comme auparavant. Et quelqu'un d'autre serait nommé à la direction de Télémédia, sans doute une créature de Blake-Moffett.

— J'ai confié à Harry Priar le poste d'administrateur par intérim, expliqua-t-il, tout comme vous avez confié à Mavis celui de directeur intérimaire en attendant que je lui succède à la tête de T-M. Est-ce que vous essayez de me dire que je perçois mon salaire depuis la semaine dernière ? Je croyais pourtant qu'il était clairement convenu que je ne commencerais que le lundi en huit, c'est-à-dire demain. La semaine qui vient de s'écouler était entièrement à moi. T-M n'a pas plus à y fourrer son nez que dans ce que je faisais il y a un an.

— Le problème n'est pas que... commença Mrs. Frost.

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

— Excusez-moi, ça devrait être eux.

La porte s'ouvrit, et Tony Blake, de l'Agence Blake-Moffett, fit son entrée, suivi de Fred Luddy, qui portait une grosse serviette sous le bras.

— Bonsoir, Sue, dit Tony Blake d'un ton aimable.

C'était un quinquagénaire corpulent, élégant, avec des cheveux d'un blanc de neige et des lunettes sans monture.

Luddy n'ouvrit pas la bouche. Ils s'assirent tous et se firent face avec hostilité. Allen avait une conscience aiguë de son complet informe et de sa chemise froissée ; il avait moins l'air d'un homme d'affaires harassé, que d'un étudiant révolté de l'Ere du Gaspillage.

— Reprenons, dit Mrs. Frost. A. Purcell, contrairement à ce que nous a dit votre femme, vous n'étiez pas à votre Agence. Il nous avait semblé que nous pourrions travailler ensemble dans un climat de confiance mutuelle, et votre disparition mystérieuse, les propos évasifs et les dénégations de votre femme...

— Ecoutez, dit Allen, vous n'êtes pas en train de parler à un métazoaire ou à un mammifère. Je suis un être humain. Je suis un citoyen de la société morale. Ou bien vous me parlez avec un minimum de courtoisie, ou bien je m'en vais d'ici. Je suis fatigué et j'aimerais bien pouvoir prendre un peu de repos. A vous de choisir.

— Il a tout à fait raison, Sue, dit Mrs. Hoyt d'une voix brève. Arrêtez de jouer les patronnes et pour l'amour du ciel perdez cette expression scandalisée. La colère du Juste ne vous sied pas, ma chère. Elle ne sied qu'à Dieu.

— Si vous n'avez pas confiance en moi, dit Sue Frost en se tournant vers elle, il vaudrait peut-être mieux que nous réglions ça d'abord.

Myron Mavis, lamentablement vautré dans son fauteuil, émit un petit ricanement enroué.

— C'est ça, dit-il. J'aimerais bien voir ça. Réglez ce problème d'abord, Sue.

Sue Frost était visiblement démontée.

— Je crois que nous sommes en train de nous égarer, dit-elle. Je vais faire du café. Et j'ai un peu de cognac, si personne ne trouve ça contraire aux bonnes moeurs.

— Nous sombrons dans le péché, grinça Mavis en adressant un sourire en coin à Allen.

La tension baissa. Blake et Luddy se mirent à remuer des brassées de papier et à parler à voix basse. Mrs. Frost brancha la cafetière automatique. Mrs. Hoyt, immobile dans son fauteuil, fixait le sol et ne disait rien. Comme à l'accoutumée, elle

était emmitouflée d'épaisses fourrures et portait des bas noirs et des chaussures à talons plats. Allen la respectait énormément ; il savait qu'elle était experte dans l'art de la manipulation.

— Vous êtes une parente directe du Major Streiter, d'après ce qu'on m'a dit, fit-il.

Mrs. Hoyt lui fit l'aumône d'un regard.

— Oui, M. Purcell.

— C'est affreux, ce qui est arrivé à la statue, intervint Blake. L'acte est inqualifiable. Il défie toute description.

Allen avait complètement oublié la statue. Et la tête, qui devait être toujours dans le bas de sa penderie, à moins que Janet ne l'ait déplacée.

— ils retrouveront le coupable, dit Luddy avec conviction. Les coupables, plutôt. Je suis sûr que c'est un gang organisé qui a fait le coup.

— Ça a un côté presque satanique, dit Sue Frost. Voler la tête de cette manière. Revenir quelques jours après avoir accompli ce forfait, la faucher au nez et à la barbe de la police et l'emmener Dieu sait où. Je me demande si on la retrouvera jamais.

Elle disposa devant eux des tasses et des soucoupes.

Le café servi, la discussion reprit. Mais cette fois, la modération était de mise. Ils avaient tous retrouvé leur calme.

— Nous n'avons aucune raison de nous quereller, dit Mrs. Frost. Je crois que j'étais un peu énervée tout à l'heure. Mais honnêtement, Allen, est-ce que vous vous rendez compte du pétrin dans lequel nous nous sommes retrouvés à cause de vous ? Dimanche dernier, il y a tout juste une semaine, j'ai appelé chez vous pour savoir si vous et votre femme seriez disponibles pour passer la soirée chez moi à jouer au chemin de fer.

— Je vous demande pardon, marmonna Allen qui regardait le mur d'un oeil vide et se tournait mentalement les pouces.

C'était tellement fastidieux, toute cette rhétorique, ces justifications inutiles.

— Consentiriez-vous à nous informer de ce qui vous est arrivé ? continua Mrs. Frost.

Elle avait retrouvé tout son savoir-faire et elle souriait avec sa grâce et son charme habituel.

— Comprenez bien qu'il ne s'agit que d'une curiosité purement amicale. Nous sommes tous vos amis. Même M. Luddy.

— Qu'est-ce que l'équipe de Blake-Moffett a à voir avec cette affaire ? demanda Allen. Je ne vois pas en quoi ça peut les concerner. Peut-être que vous allez me trouver un peu trop direct, mais j'estime que cela ne regarde personne d'autre que vous et Mrs. Hoyt.

Un échange de regards éplorés lui apprit qu'il s'agissait de bien plus que ça. Mais il le savait déjà. La présence de Blake et de Luddy ne s'expliquait pas autrement.

— Allons, Sue, répondez-lui, dit Mrs. Hoyt de sa voix grave et rauque.

— Comme nous n'arrivions pas à vous joindre, poursuivit Mrs. Frost, nous nous sommes concertés et nous avons décidé de ne pas bouger. Après tout, vous êtes majeur. Mais M. Blake nous a appelés, T-M a fait beaucoup d'affaires avec l'Agence Blake-Moffett ces dernières années, et nous nous connaissons très bien. M. Blake nous a remis des pièces très compromettantes, et nous...

— Quelles pièces compromettantes ? coupa Allen. Faites-moi voir de quoi il s'agit.

— Les voici, Purcell, dit Blake en lui tendant des papiers.

Allen prit les papiers et les examina.

— J'aimerais vous poser une question. Allen, lui dit Sue Frost. A titre purement personnel et amical. Ne vous souciez pas de ces documents. Je vais vous dire ce qui nous tracasse. Vous ne vous êtes pas disputé avec votre femme, n'est-ce pas ? Vous ne vous êtes pas séparé d'elle ?

— C'est pour ça que vous faites toutes ces histoires ? dit Allen.

Une fois de plus, les guerriers de la Morale s'étaient engagés sur une voix de garage. Les divorces, les scandales, le sexe, les adultères, tout le méli-mélo confus des déboires conjugaux :

— Bien entendu, dit Mrs. Hoyt, si c'était le cas, il ne vous resterait plus qu'à refuser le poste de directeur de T-M.

Les papiers qu'Allen avait entre ses mains n'étaient qu'un télescopage de mots, de phrases, de dates et de lieux. Il renonça à essayer de comprendre de quoi il retournait et les reposa.

— Et c'est là-dessus que Blake a réuni des documents ? demanda-t-il.

Ils voulaient sa peau, mais ils s'étaient lancés sur une fausse piste.

Blake s'éclaircit la gorge et commença son exposé

— Il y a quinze jours, vous avez passé une journée à travailler seul à l'Agence. A huit heures trente, vous avez fermé votre bureau à clé et vous êtes sorti. Vous avez erré au hasard dans les rues, vous êtes entré dans un entrepôt, vous êtes retourné à l'Agence et vous êtes monté à bord d'un aéroglisseur.

— Et ensuite ? dit Allen, qui se demandait jusqu'où ils étaient parvenus à remonter.

— Ensuite, vous nous avez échappé.. Nous n'étions pas, euh... outillés pour vous suivre.

— Je suis allé à Hokkaido. Vous pouvez demander à ma surveillante d'ilot. J'ai bu trois verres de vin, je suis rentré chez moi et je suis tombé en montant l'escalier. Tout ceci a été enregistré au cours de l'Assemblée des résidents ; on m'a fait un procès, et j'ai été acquitté.

— Ah bon, dit Blake avec un hochement de tête. Mais nous, nous affirmons qu'à cette occasion vous avez rencontré une femme, que vous aviez déjà rencontrée auparavant, et que vous avez commis, sciemment et en pleine connaissance de cause, un adultère avec elle.

— C'est là que le système des juvéniles s'effondre, dit Allen avec amertume, c'est là que commence la chasse aux sorcières, avec l'hystérie et les ragots.

— Mardi dernier, continua Blake, vous êtes sorti de votre Agence pour aller téléphoner dans une cabine. Vous ne pouviez pas appeler de votre bureau, car vous aviez peur que l'on surprenne votre conversation.

— J'aurais téléphoné à cette femme, c'est ça ? fit Allen.

Il fallait reconnaître qu'ils se trituraient beau coup les méninges, ils avaient même l'air d'y croire vraiment.

— Elle s'appelle Grace Maldini, dit Blake. Elle est âgée d'environ vingt-quatre ans, mesure un mètre soixante-cinq, et pèse à peu près quarante-huit kilos. Elle a les cheveux bruns, la peau mate, et paraît être d'origine italienne.

La description correspondait en tous points à Gretchen. Allen n'y comprenait rien.

— Jeudi matin, vous êtes arrivé à votre travail avec deux heures de retard. Vous êtes parti à pied et vous vous êtes perdu dans les allées piétonnières. Vous choisissiez exprès les plus encombrées.

— Simple hypothèse, dit Allen.

Mais c'était vrai ; il était en route pour la Station d'Hygiène Mentale. Grace Maldini ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire invraisemblable ?

— Samedi matin, vous avez recommencé, continua Blake. Vous vous êtes arrangé pour semer ceux qui auraient pu vous prendre en filature et vous êtes allé retrouver cette femme quelque part. Vous n'êtes pas rentré chez vous ce jour-là. Le même soir, il y a une semaine et un jour, vous avez embarqué sur un vaisseau en compagnie de cette femme qui s'était inscrite sur la liste des passagers sous le nom de Grace Maldini. Vous aviez vous-même utilisé le pseudonyme de John

Coates. Vous êtes allé jusqu'à Alpha du Centaure, où vous avez pris une seconde fusée ; mais là encore, nous perdons votre piste. Vous n'êtes pas revenu sur Terre pendant la semaine. C'est au cours de cette période que votre femme nous a certifié que vous étiez en train de « travailler d'arrache-pied » à votre Agence. Ce soir, il y a environ une demi-heure, vous êtes descendu d'un vaisseau, vous êtes entré dans une cabine téléphonique, et vous êtes venu ici.

Ils le regardaient tous, guettant ses réactions avec curiosité. On aurait dit une assemblée d'ilot, plus sophistiquée : c'était la même curiosité avide, le même désir d'entendre les détails croustillants. Et, par-dessus le tout, la chape de plomb de la Morale et du Devoir.

Maintenant au moins, il savait comment on l'avait transporté de la Terre à Véga 4. Les drogues que lui avait administrées Malparto l'avaient rendu docile, et Gretchen. s'était chargée de leur inventer des noms et de faire les arrangements nécessaires. Il avait passé quatre jours avec elle : ainsi était né John B. Coates.

— Il faudrait que vous, puissiez nous montrer cette femme, dit Allen.

Personne ne réagit.

— Où est-elle ? insista-t-il.

Il y avait peu de chances qu'ils retrouvent jamais la trace de « Grace Maldini » et, sans elle, toutes leurs accusations restaient vagues.

— Montrez-nous-la, dit-il. Où habite-t-elle ? Est-ce qu'elle est titulaire d'un bail ? Où travaille-t-elle ? Où se trouve-t-elle en ce moment ?

Blake sortit une photo, et Allen l'examina avec attention. Elle était un peu floue : c'était une photo de lui et de Gretchen assis côte à côte dans de grands fauteuils. Gretchen lisait un magazine et lui dormait. La photo avait dû être prise dans la cabine de la fusée.

— Ça alors, c'est inouï ! railla-t-il. Me voilà, assis dans un fauteuil d'avion, et une femme est assise sur le fauteuil voisin !

Myron Mavis lui prit la photo des mains, l'examina et émit un petit ricanement méprisant.

— Ça ne vaut pas un clou. Rangez-moi ça.

— Myron a raison, dit Mrs. Hoyt, d'une voix circonspecte. Cela ne prouve absolument rien.

Luddy prit la parole à son tour :

— Pourquoi avez-vous voyagé sous le nom de Coates ? demanda-t-il. Si vous êtes si innocent...

— Prouvez-le, ça aussi, coupa Mavis. Tout ceci est ridicule. Je rentre chez moi. Je suis crevé, et Purcell a l'air de l'être autant que moi. Demain, nous sommes lundi, et vous savez ce que cela veut dire pour nous tous.

Mrs. Frost se leva, croisa les bras, et dit à Allen

— Nous sommes tous d'accord pour dire que les documents produits par M. Blake n'apportent pas l'ombre d'une *preuve*. Il n'empêche que vous avez effectivement passé ces coups de fil mystérieux, que vous êtes allé dans un endroit peu ordinaire et que vous n'êtes pas reparu de toute une semaine. Je croirai tout ce que vous me direz. Mrs. Hoyt également.

Mrs. Hoyt fit un signe d'assentiment.

— Avez-vous quitté votre femme ? demanda Sue Frost. La question est simple. Répondez-moi par oui ou par non.

— Non, répondit-il.

C'était l'absolue vérité. Il n'avait pas besoin de mentir. Il la regardait droit dans les yeux.

— Pas d'adultère, pas de liaison secrète, pas d'amours cachées. Je suis allé à Hokkaido et j'y ai récolté du matériel pour mes scripts. J'ai appelé un ami. C'est à lui que je suis allé rendre visite. Ce qui s'est passé cette semaine était dû à un concours de circonstances complètement indépendant de ma volonté. Mes motivations étaient pures, et toutes mes actions sont allées dans le sens de l'intérêt public. Ma conscience est absolument sans tache.

— Bien, maintenant, laissez partir ce garçon, dit Mrs. Hoyt. Il faut qu'il prenne un bain et qu'il se repose un peu.

Sue Frost s'approcha d'Allen, la main tendue.

— Je suis désolée, dit-elle. Vraiment.

Allen lui serra la main et dit

— Demain matin à huit heures ?

— Ça ira très bien, répondit-elle avec un sourire penaud. Il fallait bien que nous vérifiions, vous savez. Face à des accusations de ce genre, nous ne pouvons... Enfin, vous comprenez.

Allen comprenait. Il se tourna vers Blake et Luddy qui étaient en train de ranger ses papiers dans sa serviette, et leur dit

— Script numéro 355-B. Un mari fidèle est victime de vieilles femmes qui vivent dans son immeuble ; elles essaient de déverser sur lui un chaudron d'immondices, mais ça leur retombe sur la gueule.

Blake balbutia un bonsoir hâtif et prit la tangente. Il baissait les yeux. Luddy sortit à sa suite. Allen se demanda combien de temps la fausse piste sur laquelle il les avait entraînés le protégerait.

SON nouveau bureau à Télémédia avait été nettoyé, balayé et repeint et on y avait transporté, en signe de continuité, sa table de travail de l'Agence. A dix heures, le lundi matin, Allen était venu prendre le pouls des choses. Il s'était assis dans le grand fauteuil pivotant, il avait essayé le taille-crayon, et il s'était planté devant le mur panoptique qui lui permettait de surveiller sans être vu le personnel du bâtiment.

Au moment où il trouvait son point d'équilibre, Myron Mavis vint lui présenter ses vœux. Il avait la tête de quelqu'un qui vient de passer une nuit blanche.

— C'est bien arrangé, hein ? fit Mavis. Il y a du soleil. Du bon air. Très salubre. Vous n'avez qu'à me regarder.

— Vous ne vous voyez quand même pas déjà bon pour l'équarrissage, j'espère ? lui demanda Allen, très humble.

— Pas pour le moment, dit Mavis. Venez, je vais vous présenter au personnel.

Ils se frayèrent un chemin au milieu de l'amoncellement de « fleurs » de félicitations qui encombraient le couloir. Bravant l'odeur âcre de la pseudo-fore qui les prenait à la gorge, Allen s'arrêta pour examiner les cartes qui accompagnaient les envois.

— On se croirait dans une serre, dit-il. Tiens, il y en a une de Mrs Hoyt.

Il y avait une gerbe de Sue Frost, une d'Harry Priar, et une de Janet. Les quatre grandes Agences (Blake-Moffett y compris) avaient envoyé des gerbes somptueuses. Leurs représentants allaient s'amuser sous peu. Il y avait aussi plusieurs bouquets anonymes, sans carte de visite. Allen se demandait qui avait bien pu les envoyer. Des habitants de son îlot ? Le petit Wales, peut-être, qui avait volé à son secours lors de l'assemblée des résidents ? Ou d'autres inconnus qui lui voulaient du bien ? Dans le lot figurait un petit bouquet, maigre et d'aspect défraîchi. Il le prit : c'était une espèce de plante bleue.

— Ce sont de vraies fleurs, dit Mavis. Sentez-les. On appelait ça des campanules, je crois.

Un envoi de Gates et Sugermann, vraisemblablement. Et une autre des gerbes sans nom d'expéditeur venait sans doute de la Station d'Hygiène Mentale. Au fond de lui-même, Allen était persuadé que Malparto ferait tout ce qui était en son pouvoir pour rentrer dans ses frais.

Le personnel interrompit ses activités et s'aligna pour qu'Allen le passe en revue. Il échangea des poignées de main, posa des questions au hasard, se fendit de quelques remarques avisées et salua par leur nom les individus dont il se souvenait. Quand la tournée d'inspection s'acheva, il était presque midi.

— Les gens de Blake-Moffett en ont pris un sacré coup dans les gencives hier soir, dit Mavis. Ils lorgnaient ce poste depuis des années.

Allen ouvrit le classeur qu'il avait apporté et fouilla dedans. Il en sortit un dossier qu'il tendit à Mavis.

— Vous vous souvenez de ce script ? lui demanda-t-il. C'est avec ça que tout a commencé.

Mavis hocha la tête.

— Oui, oui. L'arbre qui meurt. Le Rémor anticolonialiste.

— Allons, vous devez quand même bien en savoir plus que ça, dit Allen.

Mavis ne broncha pas.

— Une parabole sur la famine spirituelle ? L'âme populaire coupée de ses racines. Vous allez faire passer ce truc ? Ça va être une nouvelle renaissance de la propagande. Vous allez en faire ce que Dante a fait avec l'au-delà...

— Ce programme n'a que trop attendu, dit Allen. Il aurait dû être diffusé il y a plusieurs mois déjà. Je suppose que je devrais procéder avec prudence au début, et ne faire passer que ce qui a déjà été acheté. Interférer le moins possible avec le travail de l'équipe. Les laisser faire ce qu'ils ont l'habitude de faire, en prenant le moins de risques possibles.

Il ouvrit le dossier.

— Mais...

— Pas de mais ! dit Mavis.

Il approcha son visage de celui d'Allen, se posa un doigt en travers des lèvres et murmura d'une voix rauque :

— Le mot de passe est *Excelsior*.

Il serra la main d'Allen et lui souhaita bonne

L'idée plaisait à Allen.

— Bien sûr, répondit-il. C'est notre heure de gloire. Profitons-en.

Il essaya de trouver quelque chose qui fût à la hauteur des circonstances.

— Je pourrais ramener un litre de crème glacée.

— Je serais rassurée si tu me racontais ce qui s'est passé avec Mrs Frost hier soir, dit Janet.

— Tu te fais trop de mauvais sang. Ça s'est bien terminé, et c'est ça qui compte. Ce matin j'ai mis en route le script sur l'arbre. Tu t'en souviens ? A présent, ils ne pourront plus l'oublier au fond d'un tiroir. Je vais faire transférer ici les meilleurs éléments de l'Agence, des gens comme Harry Priar. Et je vais réduire mon personnel pour bien l'avoir en main.

— Il ne faut pas que tes productions soient trop difficiles à comprendre.

— Les vieilles formules ont fait leur temps. Nous allons faire du nouveau. Nous allons essayer un peu de tout.

— Tu te rappelles comme on s'amusait, au début ? demanda Janet avec une pointe de nostalgie. Quand on a ouvert l'Agence et qu'on s'est mis à bombarder Télémédia avec nos scripts ?

— A ce soir. Tout marche comme sur des roulettes. Ne t'en fais pas.

Il lui dit au revoir et raccrocha.

— Monsieur Purcell, dit l'interphone de son bureau. De nombreux visiteurs pour vous.

— D'accord, Doris.

— Vivian, M. Purcell.

Il y eut une espèce de gloussement.

— Je vous les envoie ?

— Faites entrer le premier de ces messieurs ou la première de ces dames.

Il posa ses deux mains croisées devant lui et regarda fixement la porte.

Le premier de ses visiteurs était une dame. Gretchen Malparto en personne !

GRETCHEN portait un tailleur bleu qui moulait étroitement ses formes et avait la main crispée sur un réticule en perles. Ses traits étaient pâles et tirés, et la tension lui avait creusé des cernes sous les yeux. Elle embaumait un parfum de fleur fraîche. Elle était belle et racée.

— J'ai trouvé ton message, dit-elle en refermant la porte. Pour le bébé, c'était un garçon. Trois kilos.

Allen avait l'impression que la pièce s'était rem plie d'une myriade de particules minuscules qui flottaient à la dérive ; il posa ses paumes à plat sur le bureau et ferma les yeux. Quand il les rouvrit, les particules avaient disparu, mais Gretchen était toujours là. Elle s'était assise, les jambes croisées, et triturait nerveusement l'ourlet de sa jupe.

— Quand es-tu revenu ici ? lui demanda-t-elle.

— Dimanche soir.

— Moi, je suis arrivée ce matin.

Ses sourcils frémirent, et une onde de douleur aveugle passa fugitivement sur son visage.

— On peut dire que tu nous as brûlé la politesse.

— J'avais fini par comprendre où je me trou vais.

— C'était donc si dur à supporter ?

— Écoute, dit Allen. Je pourrais appeler et te faire flanquer dehors. Je pourrais te faire interdire de séjour. Je pourrais t'attirer des tas d'ennuis. Je pourrais même te faire arrêter et vous faire pour suivre, toi, ton frère et votre établissement à la noix. Mais je serais fini du même coup. Il suffirait que Vivian se pointe et te trouve assise sur ce fauteuil pour que ce soit fini, lessivé.

— Vivian ? Qui est-ce ?

— Une des secrétaires dont j'ai hérité.

Le visage de Gretchen avait retrouvé ses cou leurs.

— Tu dramatises.

Allen marcha jusqu'à la porte et l'examina. Elle était munie d'un verrou, qu'il ferma. Ensuite, il s'approcha de l'interphone, enfonça la touche et dit :

— Je ne veux être dérangé sous aucun prétexte.

— Bien, M. Purcell, répondit la voix de Vivian.

Allen décrocha le téléphone et il forma le numéro de l'Agence. Ce fut Harry Priar qui prit la communication.

— Harry ! fit Allen. Saute dans un mobilo et amène-toi tout de suite à Télémédia. Gare-toi le plus près possible de l'entrée, et monte directe ment à mon bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Dès que tu seras là, appelle-moi avec le télé phone de ma secrétaire. Ne te sers pas de l'inter phone.

Il raccrocha, se pencha par-dessus la table et arracha les fils de l'interphone.

— Ces trucs-là valent toutes les tables d'écoute, expliqua-t-il à Gretchen.

— Tu prends ça très au sérieux.

— Je pense bien !

Allen croisa les bras et posa les coudes sur le bureau. Il lança :

— Il est cinglé ton frère ?

— Il... commença Gretchen d'une voix nouée. En un sens, oui. Il souffre de collectionnisme aiguë. Mais ils sont tous pareils. Ça vient de leur mysticisme parapsy. C'est cette grosse tache sur ton électroencéphalogramme qui l'a secoué.

— Et toi ?

— Je suppose que je ne suis pas très maligne non plus, dit-elle d'une toute petite voix, à la limite de la brisure. J'ai eu quatre jours pour réfléchir à tout ça. Dès que j'ai vu que tu étais parti, je me suis lancée à tes trousses. Je... j'avais vraiment cru que tu reviendrais à la maison. Mais ce n'était qu'un beau rêve. On y était si bien, c'était si agréable...

Soudain, la fureur lui tordit les traits et elle cracha.

— Tu n'es qu'un ignoble sagouin !

Allen jeta un coup d'œil à sa montre. Harry Priar ne serait pas là avant dix bonnes minutes ; il devait encore être en train de faire décoller son mobilo du toit de l'Agence.

— Que vas-tu faire de moi ? demanda Gretchen.

— Je vais t'emmener quelque part où je pourrai te larguer.

Il se demandait si Gates pourrait l'aider. Peut être qu'il serait possible de la faire boucler à Hokkaido. Mais c'était ça, justement, leur combine.

— Tu n'as pas trouvé que c'était déloyal de me

faire ce coup-là ? demanda-t-il. J'étais venu vous demander de l'aide, en toute bonne foi.

Gretchen se mit à contempler le plancher d'un oeil fixe.

— C'est mon frère. Je ne savais pas ce qui allait t'arriver. Tu étais en train de passer la porte pour t'en aller, et tout à coup tu es tombé dans le cirage. Il t'avait balancé une capsule de gaz. Il a donné des instructions pour qu'on t'expédie dans l'Autre Monde. Il voulait t'y faire transporter dans une caisse, en état de catalepsie. Je... j'avais peur que tu en meures. C'est dangereux. Alors, je t'ai accompagné.

Elle releva la tête.

— C'est moi qui l'ai voulu. C'était ignoble de faire ça, mais les choses se seraient passées de la même manière, de toute façon.

Allen sentait son animosité diminuer. Elle était probablement sincère.

— Quelle opportuniste tu fais, murmura-t-il. Toute cette histoire était très ingénieuse. Surtout le coup de la maison escamotée. C'est quoi, cette grosse tache sur mon encéphalogramme ?

— Depuis qu'il l'a découverte, mon frère essaie de comprendre, mais il n'y arrive pas. Le Dickson aussi. Un talent psionique quelconque. La précognition, à son avis. Tu as désacré la statue pour ne pas être assassiné par les Cohortes. Mon frère pense que les Cohortes liquident les gens qui s'élèvent trop haut.

— Tu penses la même chose que lui ?

— Non. Moi, je sais ce que cette tache signifie. C'est vrai que tu as dans la tête quelque chose d'unique. Mais ce n'est pas de la précognition.

— C'est quoi, alors ?

— Tu as le sens de l'humour.

Un ange passa sur le bureau. Allen méditait, Gretchen lissait sa jupe.

— C'est possible, convint Allen au bout d'un long moment.

— Et le sens de l'humour ne cadre pas du tout avec le Rémor. Ou avec nous. Tu n'es pas un « mutant ». Tu es un être humain équilibré, tout simplement. La désacration, tout ce que tu as fait... Tu ne fais qu'essayer de remettre un peu d'équilibre dans un univers déséquilibré. Et ça, tu ne peux même pas te l'avouer. Tu crois toujours au Rémor. Mais au fond de toi, il y a cette tache, ce noyau irréductible, qui se marre et qui rigole et qui fait des farces.

— Je suis puéril, quoi, dit Allen.

— Pas du tout.

— Merci, lui dit-il avec un sourire de gratitude.

— Bon Dieu, quel affreux gâchis, dit Gretchen.

Elle sortit un mouchoir de son réticule, s'en essuya les yeux et le fourra dans sa poche.

— Te voilà avec ce poste de directeur de Télémédia. Gardien suprême de la moralité publique. Tu *crées* la moralité publique. Quelle situation confuse et embrouillée.

— Mais j'y tiens, moi, à ce poste.

— Oui, tu as un sens aigu de la moralité. Mais ta moralité n'est pas celle de cette société. Les assemblées de résidents, tu trouves ça répugnant. Les accusateurs anonymes. Les juvéniles qui fourrent leur sale nez partout. Cette foire d'empoigne absurde pour obtenir un bail. L'anxiété permanente, la tension et le stress. Tu n'as qu'à voir l'état de Myron Mavis. L'atmosphère de soupçon, de culpabilité qui s'insinue partout. La peur de la contagion ; la peur de commettre un acte indécent. Le sexe morbide. Les gens qu'on pourchasse pour

avoir accompli un acte naturel. L'ensemble fait penser à une espèce de salle de tortures géante où tout le monde s'épie, où tout le monde essaie de trouver une faiblesse chez l'autre, de le démolir. Chasse aux sorcières et tribunaux d'inquisition. Terreur et Censure. Les pisse-froid qui interdisent les livres. Les enfants qu'on empêche d'entendre les choses *immorales*. Le Rémor a été inventé par des esprits malades, et il engendre d'autres esprits malades.

— D'accord, dit Allen, qui l'écoutait avec attention. Mais je ne vais pas me mettre les doigts de pied en éventail et reluquer les filles qui se font bronzer, comme un représentant de commerce en vacances.

— Parce que la Station, pour toi, ça se ramène à ça ?

— C'est tout ce que je vois dans l'Autre Monde. Et la Station n'est que la machine qui sert à pré-conditionner les gens qui y sont expédiés.

— Elle fait bien plus. Elle leur donne un endroit où ils peuvent s'évader. Quand le ressentiment et l'angoisse qu'ils ont accumulés commencent à les détruire... ils y passent.

— Et comme ça, ils ne pètent pas les vitrines, et ils ne désacrent pas les statues.

— Mais tu es venu nous voir, non ?

— La Station fait partie du système. Le Rémor et vous, vous formez un tout. Ce sont les deux faces d'une même médaille : le Rémor se charge de les faire bosser, et vous, vous les faites jouer aux dames et au badminton. A vous deux, vous faites une société ; vous vous épauliez et vous vous soutenez mutuellement. Je ne peux pas être des deux côtés à 1 : fois, et de toute façon, c'est celui-ci que je préfère.

— Pourquoi ?

— Ici, au moins, on fait quelque chose. Il y a des gens qui travaillent. Vous, vous les envoyez à la pêche.

— En somme, tu n'as pas l'intention de repartir avec moi, dit Gretchen. En fait, je n'y croyais pas vraiment.

— Alors, pourquoi es-tu venue ?

— Pour tout t'expliquer. Pour que tu comprennes comment ce méli-mélo s'est déroulé et le rôle véritable que j'y ai joué. Pourquoi je me suis embarquée dans cette galère. Et aussi pour t'aider à te comprendre toi-même ; je voulais que tu prennes conscience de tes propres sentiments... de l'hostilité que tu éprouves vis-à-vis du Rémor. Du sentiment de profonde indignation morale que ses méfaits font naître en toi. Tu as choisi l'intégration. Mais je voulais te venir en aide. Peut-être que je pourrai te restituer ce que nous t'avons pris. C'est vrai que tu nous as demandé de venir à ton secours. Je te demande pardon.

— A la bonne heure, dit Allen. Si tu me demandes pardon, c'est tu es sur la bonne voie.

Gretchen se leva et saisit la poignée de la porte.

— Et je compte bien persévérer. Au revoir.

— Non, reste assise.

Il lui prit le bras et la poussa vers le fauteuil qu'elle venait de quitter, mais elle se dégagea.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? demanda-t-il. Tu vas encore me faire la leçon.

— Non. J'abandonne. Je ne te casserai plus les pieds. Retourne chez ta petite bonne femme qui se fait tellement de souci.

— Elle est plus jeune que toi, dit Allen. Moins grande aussi.

— C'est merveilleux, fit Gretchen d'une voix distraite. Mais est-ce qu'elle te comprend ? Est-ce qu'elle comprend ce qui te rend différent des autres, ce qui te met en dehors du système ?

— Tu continues ton prêche d'assistante sociale, dit Allen, qui l'écoutait distraitement en guettant l'arrivée d'Harry Priar.

— Tu me crois, n'est-ce pas ? Tu crois ce que j'ai dit sur toi, sur ce que tu as d'unique ?

— Mais oui. Ton boniment m'a convaincu.

— C'est la vérité. Je... je suis vraiment attachée à toi, Allen. Tu es tout à fait comme le père de Donna. Tu louvoies avec le système. Tu t'en évades, tu y retournes. Tu as les mêmes doutes que lui, le même scepticisme. Il est revenu ici pour de bon. Je lui ai dit adieu, et je te dis adieu de la même manière.

— Un dernier point, dit Allen. D'ordre administratif. Franchement, tu t'imagines que je vais vous régler cette facture ?

— Oui, sinon ça serait idiot. C'est la procédure de routine. Elle ne porte que la mention « pour services rendus », de manière que personne ne sache de quoi il s'agissait.

Tout à coup, elle prit un air timide et dit d'une voix de toute petite fille

— Je voudrais te demander quelque chose. Peut-être que tu vas te moquer de moi.

— Je t'écoute.

— Tu veux bien me donner un baiser ?

— Je dois dire que ça ne m'était pas venu à l'idée, fit Allen sans bouger d'un pouce.

Gretchen ôta ses gants, les posa avec son réticule sur la tab'2, et leva vers le visage d'Allen ses longs doigts, effilés et nus.

— Il n'y a pas de Molly, n'est-ce pas ? Tu l'as inventée de toutes pièces.

Elle lui enfonça ses ongles dans la nuque et l'attira à elle. Elle l'embrassa ; son haleine sentait légèrement la menthe, et ses lèvres étaient douces et humides.

— Tu es si gentil, dit-elle en se détournant.

Elle poussa un hurlement.

Une créature dont la carapace de métal ressemblait à celle d'un perce-oreille fonçait ventre à terre sur le plancher du bureau, ses deux antennes dressées bourdonnant follement. Le juvénile s'approcha d'eux, puis il battit soudain en retraite.

Allen prit un presse-papier sur son bureau et le jeta sur le juvénile. Il manqua la chose, dont le mouvement de reptation désordonné s'accéléra. Le juvénile voulait repartir comme il était entré, par la fenêtre. Au moment où il entreprenait t'escalade du mur, Allen leva le pied et l'écrasa du talon ; le juvénile retomba par terre, à moitié démantibulé, et se mit à ramper en cercle. Allen alla chercher une machine à écrire et la lâcha sur le petit robot déréglé, qu'il éventra ensuite pour lui arracher sa bande magnétique.

Sur ces entrefaites, la porte du bureau s'ouvrit à la volée et un second juvénile fit irruption en crachouillant dans la pièce, suivi de Fred Luddy, qui mitraillait toute la scène avec un appareil photo muni d'un flash aveuglant et d'une équipe de techniciens de chez Blake-Moffet, tous bardés de micros, d'écouteurs, de batteries, de caméras et de câbles. Les gens de Blake-Moffet précédaient une armada d'employés de Télémédia qui poussaient des cris suraigus et trémulaient de partout. On aurait dit une volière en folie.

— Pour le verrou, vous pourrez toujours nous poursuivre ! brailla Luddy. Il se prit le pied dans le fil d'un micro et manqua s'étaler.

— Prenez la bande du juve qu'il vient de bousiller ! ordonna-t-il.

Deux des techniciens dépassèrent Gretchen d'un bond pour examiner les restes du juvénile.

— Il a l'air entier, Fred.

Luddy continua à jouer du flash. Les bandes enregistreuses tournaient, et le juvénile survivant vrombissait gaiement. La pièce était bourrée à craquer de gens et d'appareils de toutes sortes. Gretchen s'était blottie dans une encoignure du mur ; quelque part au loin, on entendait les échos de plusieurs sonneries d'alarme.

— On a découpé la serrure à la perceuse ! vociféra Luddy.

Il se rua dans la direction d'Allen en brandissant son appareil photo.

— Vous n'avez rien entendu ! Vous étiez trop occupé à dégligner le juve que nous avons fait monter par la fenêtre. Six étages ! Ça grimpe drôlement, ces petites bestioles, hein ?

— Sauve-toi, dit Allen à Gretchen.

Il repoussa la foule pour lui laisser le passage. Gretchen se ressaisit et mit le cap sur la porte. Luddy l'aperçut. Il poussa une espèce de jappement affolé, colla son appareil dans les mains d'un de ses hommes et se lança à la poursuite de Gretchen. Au moment où il lui attrapait le bras, Allen se jeta sur lui et lui balança un direct à la mâchoire. Luddy s'effondra et Gretchen, gémissant comme une bête blessée, disparut à l'angle du couloir.

Un des techniciens aida Luddy à se relever en gloussant d'un air ravi

— Oh là là, bonhomme ! Qu'est-ce qu'on a fait comme photos !

Il y avait maintenant trois juvéniles dans la pièce, et d'autres allaient sans doute arriver. Au milieu du vacarme. Allen s'assit sur un bloc de conditionnement d'air et reprit son souffle. Les gens de chez Blake-Moffet continuaient à prendre des photos tandis que les membres de son personnel s'efforçaient de ramener un peu d'ordre.

Une de ses secrétaires, Vivian sans doute, lui hurla à l'oreille

— Monsieur Purcell, monsieur Purcell ! Qu'est-ce que je fais ? J'appelle la police ?

— Fichez-les dehors, grogna-t-il. Allez chercher du renfort dans les autres étages, et foutez-les à la porte. Ils sont entrés illégalement.

— Bien, monsieur Purcell, répondit la secrétaire. Elle partit chercher du renfort.

Luddy s'approcha d'Allen, soutenu par deux de ses acolytes. Il avait récupéré son appareil photo et il se frottait le menton.

— La première bande est intacte. Elle vous a enregistré pendant que vous étiez en train de rouler une pelle à cette souris. Le reste aussi, d'ailleurs : on vous y voit en train de fracasser le juve, de me coller une beigne et de la faire filer à l'anglaise. On vous voit aussi fermer la porte à double tour, arracher les fils de l'interphone, bref, toute la danse.

Harry Priar émergea soudain de la mêlée confuse de corps et de machines.

— Allen, mais, qu'est-ce qui se passe ? demanda t-il. (Puis avisant Luddy et les juvéniles.) Oh non ! fit-il. Non !

— Vous n'aurez pas duré longtemps ! dit Luddy à Allen. Espèce de...

Il s'écarta prudemment. Harry Priar s'avavançait vers lui d'un air menaçant.

— Je ne suis pas arrivé à temps, dit-il.

Mais comment es-tu venu, bon Dieu ? En marchant sur les mains ?

Le tumulte s'apaisait. Les techniciens de Blake-Moffet se faisaient sortir un par un avec tout leur barda. Ils souriaient jusqu'aux oreilles tandis que les employés de Télémédia se regroupaient par petits paquets, l'air sinistre, regardant Allen en coulisse et murmurant des messes basses. Un des préposés à l'entretien de l'immeuble inspectait le trou béant dans la porte de son bureau. Les gens de chez Blake-Moffet avaient embarqué la serrure, en guise de trophée sans doute.

— Entrer ici par effraction ! siffla Harry Prior. Jamais je n'aurais cru que Luddy aurait assez d'estomac pour faire un truc pareil.

— L'idée vient de Blake, dit Allen. Pour Luddy, c'était une affaire de vengeance personnelle. Main tenant, la boucle est bouclée ; J'ai eu Luddy, et maintenant c'est lui qui me tient.

— Est-ce qu'ils ont... ils ont eu ce qu'ils voulaient ?

— Ils m'ont eu jusqu'au trognon, dit Allen. J'ai écrabouillé un juvénile. J'ai commis l'offense suprême.

— Et la fille, qui était-ce ?

Allen grimaça.

— Oh, une amie. Une nièce de province en visite. Ma fille. Pourquoi tu me demandes ça ?

BEAUCOUP plus tard, le même soir, Allen se retrouva assis dans l'obscurité en compagnie de Janet, écoutant les bruits des appartements voisins qui filtraient à travers les cloisons. Un brouhaha de voix lointaines, de musiques assourdies, de plats et de casseroles entrechoqués, auquel se mêlaient des Sons indistincts, à la provenance incertaine.

— Tu veux qu'on aille faire un tour ? demanda-t-il.

— Non, dit Janet en remuant faiblement à côté de lui.

— On va se coucher, alors ?

— Non. Restons assis.

Après un moment de silence, Allen reprit

— Je suis tombé sur Mrs Birmingham en allant aux toilettes. Les rapports ont été apportés par un convoi de mobilos, escortés par six gardes. Et maintenant elle les a cachés quelque part. Dans un vieux bas, probablement.

— Tu vas aller à l'assemblée des résidents ?

— Oui, et je me battrais comme un beau diable.

— Tu crois que ça servira à quelque chose ?

Allen réfléchit.

— Non, dit-il.

— Alors, nous sommes fichus.

— On perdra notre bail, si c'est à ça que tu penses. Mais c'est tout ce que Mrs Birmingham peut nous faire. Dès que nous serons partis d'ici, elle n'aura plus aucune autorité sur nous.

— Tu t'es résigné à ce que ça se passe comme ça. Ta famille a sué sang et eau pendant des années pour obtenir ce bail. Pense à ta mère qui trimait à l'Agence Sutton avant la fusion, et à ton père au département artistique de T-M.

— Et il avait fallu qu'ils se constituent en société civile immobilière. Tu n'as pas besoin de me le rappeler. Mais je suis encore le directeur de Télé-média. Peut-être, que je pourrai arracher un bail à Sue Frost. En principe, je devrais y avoir droit, d'office. On devrait habiter l'appartement de Myron Mavis ; il est accessible à pied depuis mon bureau.

— Tu crois qu'elle t'accordera un bail, après ce qui s'est passé aujourd'hui ?

Allen essaya de s'imaginer Sue Frost, l'expression de son visage, le son de sa voix. Il avait passé le reste de la journée dans son bureau en attendant qu'elle l'appelle, mais elle ne l'avait pas fait. Les puissants n'avaient pas daigné se manifester.

— Elle va être déçue, dit-il.

Gravir, génération après génération, les degrés de l'échelle. Tous ces plans tramés par des vieilles femmes, les ambitions secrètes des parents qui se démènent pour que leurs enfants s'élèvent d'un cran dans la société. Tant de fatigue, tant de sueur, pour finir sous quelques pieds de terre.

— On peut supposer que les gens de chez Blake-Moffet lui ont tout raconté ; dit Allen. Au fait, il est temps que je te dise ce qui s'est.. passé hier soir dans son appartement.

Il raconta tout à Janet, qui ne fit aucun commentaire. Il faisait trop sombre dans l'appartement pour qu'il puisse voir son visage, et il se demandait si le désespoir ne l'avait pas fait tomber

évanouie, ou si elle n'allait pas lui lancer un flot d'injures. Mais, quand il se décida à l'effleurer d'un coude prudent, elle se contenta de dire

— C'est un peu ce que je craignais.

— Mais pourquoi, bon Dieu de merde ?

— Oh, une impression. Peut-être que j'ai des talents de voyante.

Il lui avait parlé des tests que le Dr Malparto avait pratiqués sur lui pour déceler ses facultés psioniques.

— Et c'était toujours la même femme ?

— Oui, celle qui m'a amené à la Station d'Hygiène Mentale. Celle qui a participé à mon enlèvement. Celle qui a mis son ventre sur mon visage en m'annonçant que j'étais le père de son futur enfant. Une femme brune, très belle, qui vit dans une maison très grande. Mais je suis bien revenu, même si ce détail n'a l'air d'intéresser personne.

— Personne, sauf moi, dit Janet. Tu crois qu'elle les a aidés à te prendre au piège ?

— C'est une idée qui m'a effleuré. Mais je ne crois pas. Personne n'avait rien à y gagner, sauf Blake-Moffett. Et la Station n'appartient pas à Blake-Moffett. Gretchen s'est simplement conduite comme une gourde irresponsable et pleine d'ardeur. Les premiers émois de l'adolescence, quoi, avec des grandes tirades puant l'idéalisme. Son frère est pareil : il déverse des torrents d'idéalisme sur ses patients.

C'est quand même fou. Elle n'a rien fait d'autre que d'entrer dans ton bureau, tu l'as seulement embrassée pour lui dire au revoir, et toute ton existence est fichue en l'air.

— Le mot est « acte répréhensible », dit Allen. Ce qui sera étalé aux yeux de tous ce mercredi vers neuf heures. Je me demande ce que M. Wales pourra trouver pour me défendre ce coup-ci.

Mais l'assemblée des résidents n'était pas vraiment importante. La grande inconnue, c'était Sue Frost, et elle pouvait laisser passer plusieurs jours avant de réagir. Il fallait d'abord qu'elle parle à Ida Pease Hoyt.

— Est-ce que tu ne devais pas rapporter un litre de crème glacée ? lui demanda Janet d'une voix sans timbre.

— Oui, mais ça m'a semblé plutôt grotesque, dans les circonstances présentes.

LE mercredi matin, la salle du rez-de-chaussée de son unité d'habitation était pleine à craquer. L'information était passée, surtout par l'intermédiaire des femmes. Un épais nuage de fumée de tabac rance flottait dans la pièce, et le conditionnement d'air ne brassait rien du tout. Au fond de la salle, les surveillantes d'ilots étaient assises sur leur plate-forme.

Janet entra, marchant à quelques pas devant lui. Elle portait une robe amidonnée de frais. Elle se dirigea vers une table vide et s'assit en face du microphone. C'était à dessein que la table avait été laissée libre ; un protocole tacite autorisait une femme à prendre la défense de son mari. La priver de ce droit aurait été faire affront au Rémor.

— C'est très grave cette fois, dit Allen en se plaçant debout derrière elle. Ça sera long, acharné, et nous perdrons.

Elle hocha la tête sans le regarder.

— Quand ils me coinceront, continua-t-il d'une voix un peu chantonnante, comme s'il fredonnait un air, ne vole pas à mon secours. Les jeux sont faits. Où est M. Wales ce soir ?

Le petit homme qui avait foi en Allen Purcell n'était pas là. Et on était sur le point de fermer les portes ; il ne viendrait plus.

— Ils ont probablement découvert qu'il était en rupture de bail, dit Allen.

Mrs Birmingham se leva et on lui remit solennellement le gros registre.

Janet continuait à regarder droit devant elle, avec une raideur qu'il ne lui avait jamais vue. On aurait dit qu'elle s'était donnée à elle-même une sorte de carapace, une armure invisible qui ne laissait rien passer, ni dans un sens, ni dans l'autre.

A l'extrémité de la salle, les juvéniles étaient en train de rendre leurs bandes magnétiques. Il y en avait sept en tout. Dont six, pensa Allen, devaient être pour lui.

— Nous allons tout d'abord procéder à l'examen du cas de M.A.P., annonça Mrs Birmingham.

— Excellente idée, dit Allen, soulagé.

Plusieurs têtes se tournèrent dans sa direction et reprirent instantanément leur position initiale. Un murmure sourd s'éleva de l'assemblée et alla se noyer dans la fumée épaisse qui planait au-dessus des têtes.

Allen éprouvait un amusement assez pervers en regardant ces rangées de visages sérieux et compassés... Ils étaient dans une église et ils attendaient le sermon. Il se dirigea à longues enjambées vers le banc des accusés, les mains dans les poches. Au fond de la salle, Janet, seule à sa table, le visage figé dans un masque minéral, était aussi rigide et droite qu'un bâton sculpté. Il lui adressa un petit signe de tête, et l'inquisition commença.

— M.A.P., fit Mrs Birmingham de sa voix forte et autoritaire, a commis, en pleine connaissance de

cause, un acte impudique avec une jeune femme sur son lieu de travail et aux heures ouvrables, le 22 octobre 2114, pendant l'après-midi. En outre, M.A.P., a délibérément détruit un instrument de surveillance officiel pour éviter d'être démasqué et a dans ce même but frappé au visage un respectable citoyen.

Une série de déclics sortit du haut-parleur mural : la voix était en train de s'échauffer. Le système de reproduction multiphasé s'était mis en marche ; le haut-parleur chantonna, bourdonna, et soudain il se mit à parler.

— Définissez précisément ce que vous appelez un acte impudique, dit la voix.

Mrs Birmingham ajusta ses lunettes et continua sa lecture

— M.A.P. a reçu cette jeune personne - qui n'est pas sa femme légitime - dans son bureau, à la compagnie Télémedia ; il s'est enfermé avec elle, a pris toutes les précautions pour ne pas être découvert. Au moment où il a été surpris, *il était en train d'embrasser, et de caresser cette jeune femme en lui faisant des attouchements impurs sur le visage et les épaules*, et il était placé de manière à avoir leurs deux corps en contact étroit et intime.

— S'agit-il du même M.A.P. qui a dû répondre de ses actes devant nous il y a deux semaines ? demanda la voix.

— Oui, dit Mrs Birmingham sans se faire prier.

— Et est-ce bien le même qui s'est fait remarquer par son absence à l'assemblée de la semaine dernière ?

A présent, la salle était assez partagée. Comme toujours, une bonne partie des assistants étaient rongés de curiosité, tandis que d'autres ne se

sentaient pas vraiment concernés. Mais une petite partie des présents semblait manifester pour cette affaire un intérêt tout à fait inhabituel.

— Monsieur A. P., demanda la voix, était-ce la première fois que vous rencontriez cette personne ?

— Non, répondit-il.

Il s'agissait d'une question piégée. S'il avait répondu oui, que ça avait été la première fois, on aurait pu l'accuser de promiscuité sexuelle. L'inconduite sexuelle était un peu moins mal vue lorsqu'on se limitait à une seule ou un seul partenaire.

— Souvent ? demanda la voix.

— Pas trop. Nous étions très amis, et nous le sommes toujours. Je pense beaucoup de bien de Miss G.M. J'ai beaucoup de respect pour elle. Ma femme aussi, d'ailleurs.

— Votre femme la connaît ?

Elle répondit elle-même à sa question :

— Mais puisqu'il vient de vous le dire !

— Je veux que cela soit bien clair, dit Allen. Miss G.M. est une femme responsable et d'une totale intégrité morale. Sinon, je ne l'aurais pas laissée entrer dans mon bureau. Etant donné ma position de directeur de Télémedia, je dois être extrêmement prudent dans le choix de mes fréquentations. Aussi...

— Depuis combien de temps êtes-vous directeur de Télémedia ?

Il hésita.

— Depuis lundi, dit-il enfin.

— Et c'est ce jour-là que cette jeune femme est entrée dans votre bureau ?

— Il y avait eu des allées et venues toute la journée. J'avais reçu des quantités de « fleurs » ; vous êtes tous familiers, j'en suis sûr, avec cette pratique. J'étais assiégé par des gens qui venaient me souhaiter bonne chance. Miss G.M. était parmi eux. Elle est passée me voir pour me présenter ses vœux, voilà tout.

— Elle avait l'air de vous vouloir *beaucoup* de bien, fit la voix.

Plusieurs personnes ricanèrent d'un air entendu.

— N'est-il pas vrai que vous avez fermé la porte à double tour ? Que vous avez arraché le fil de l'interphone ? Que vous avez commandé un mobilo afin de pouvoir vous enfuir avec elle ?

D'après ce qu'Allen savait, ces détails ne figuraient pas sur le procès-verbal officiel. Il se sentit très mal à l'aise.

— J'avais fermé la porte parce que j'en avais assez de voir les gens faire irruption dans mon bureau. J'étais nerveux et irritable. Franchement, l'ampleur de ma tâche m'écrasait un peu, et je n'avais envie de voir personne. Quant à l'interphone... Je ne connaissais pas encore très bien mon nouveau bureau, et je me suis pris les pieds dans le fil. Il s'est cassé. Tout le monde dans ce métier sait bien que des incidents comme celui-ci arrivent fréquemment - et précisément dans de pareils moments.

— Alors ça ! fit la voix.

— Miss G.M. est restée une dizaine de minutes avec moi, poursuivait Allen. Quand le robot de surveillance est entré, j'étais en train de lui dire au revoir. En partant, elle m'a demandé si je voulais bien lui permettre de m'embrasser pour me féliciter. Elle l'a aussitôt fait, sans même me laisser le temps de lui répondre. C'est ce que le juvénile a vu.

— Vous avez essayé de le démolir ?

— Miss G.M. a crié. Il était entré par la fenêtre et nous ne l'avions remarqué ni l'un ni l'autre. Honnêtement, nous avons pensé tous les deux qu'il avait quelque chose de menaçant. J'ai entendu le cri de Miss G.M., j'ai vu quelque chose qui remuait confusément. Ma jambe s'est détendue instinctivement et mon pied est entré en contact avec le robot.

— Et cet homme que vous avez frappé ?

— Aussitôt après que Miss G.M. eut crié, la porte de mon bureau a été défoncée et une foule de gens en pleine hystérie s'est ruée à l'intérieur. Pendant un moment, la confusion a été à peu près complète, comme le dit le procès-verbal officiel. Un homme s'est jeté sur Miss G.M. et l'a empoignée ; j'ai vu que Miss G.M. faisait l'objet d'une attaque en règle, et je n'avais d'autre choix que de venir à son secours.

— Est-ce que c'est bien conforme aux documents officiels ? questionna la voix.

Mrs Birmingham consulta son registre.

— L'individu que M.A.P. a frappé était en train d'essayer d'appréhender physiquement la jeune femme. Toutefois, il est également précisé que quelques instants auparavant, M.A.P. avait exhorté cette personne à prendre la fuite.

— C'était bien naturel, dit Allen, puisque je croyais qu'on voulait l'attaquer. Je voulais qu'elle aille se réfugier en lieu sûr. Réfléchissez un peu à la situation, voyons. Miss G.M. se présente à mon bureau pour me souhaiter bonne chance et...

La voix l'interrompit.

— S'agit-il de cette Miss G.M. avec qui vous avez passé quatre jours et quatre *nuits* sur une fusée intersystème ? Est-ce bien cette Miss G.M. qui

s'était fait inscrire sur ce vol sous un faux nom afin de dissimuler sa véritable identité ? N'est-ce pas avec elle que vous avez commis l'adultère un nombre incalculable de fois ? N'est-il pas vrai que vous avez caché tout cela à votre femme légitime, qui n'a en fait jamais rencontré cette personne et ne peut donc avoir aucune opinion en ce qui la concerne, hormis celle que peut avoir une femme envers la maîtresse de son mari ?

Ces questions déclenchèrent des cris dans la salle.

Allen attendit que le vacarme s'apaise.

— Je n'ai jamais commis l'adultère avec qui que ce soit. Je n'ai pas de liaison amoureuse avec Miss G.M. Je n'ai jamais...

— Vous la caressiez, vous l'embrassiez.

— Montrez-moi un homme capable d'avoir une activité sexuelle quelconque pendant son premier jour dans son nouvel emploi, dit Allen, et je vous dirai qu'il doit s'agir d'un individu assez spécial.

Cette remarque provoqua des rires dans l'assemblée, et même quelques applaudissements.

— Miss G.M. est-elle jolie ? demanda la voix.

Il s'agissait probablement d'une femme. Le poseur de questions mystérieux qui disposait d'informations qui ne figuraient pas dans le procès-verbal officiel se taisait provisoirement.

— Je suppose, dit Allen. En y réfléchissant bien... Oui, elle est assez séduisante. Certains hommes la trouveraient même belle.

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Oh, cela doit faire...

La voix d'Allen s'étrangla. Il avait bien failli tomber dans le panneau. S'il avait répondu « deux semaines », c'en aurait été fait de lui. On n'échange pas des baisers et des caresses quand on se connaît depuis quinze jours et quand on vit dans l'univers du Rémor.

— Attendez que je réfléchisse. Voyons, quand je l'ai rencontrée pour la première fois, je travaillais pour...

Il laissa sa phrase en suspens jusqu'à ce que son interrogateur s'impatiente et lui demande

— Comment l'avez-vous rencontrée ?

Tout au fond de lui-même, Allen sentait que l'ennemi le cernait. Il y avait beaucoup de questions auxquelles il n'aurait pas pu répondre, des questions qu'il ne lui aurait pas été possible d'éluder. Celle-ci en était une.

— Je ne m'en souviens pas, dit-il. Par l'intermédiaire d'un ami commun, peut-être.

— Où travaille-t-elle ?

— Je n'en sais rien.

— Pourquoi avez-vous fait un voyage de quatre jours avec elle ?

— Prouvez-moi que j'ai fait ce voyage. Est-ce que ça figure dans le procès-verbal ?

Mrs Birmingham vérifia, et elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Monsieur A.P., dit la voix, j'aimerais que vous répondiez à cette question. Il y a quinze jours, quand vous êtes rentré chez vous en état d'ébriété, aviez-vous passé la soirée avec cette femme ?

— Non.

— Vous en êtes bien sûr ? Vous étiez resté seul au bureau toute la journée. Vous avez pris un glisseur pour aller à Hokkaido. Vous en êtes revenu plusieurs heures plus tard, et il était clair que vous aviez eu un...

— A cette époque-là, je ne la connaissais même pas, protesta Allen.

Il se rendit compte aussitôt qu'il venait de faire une gaffe définitive. Mais hélas, c'était trop tard.

— Vous la connaissez depuis *moins de deux semaines* ?

— Oh, je l'avais déjà vue, dit-il d'une voix affaiblie par la conscience de sa défaite. Mais je ne la connaissais pas bien.

— Que s'est-il passé entre elle et vous ces deux dernières semaines ? Vos rapports sont devenus plus intimes, à ce qu'on dirait ?

Allen réfléchit. Il avait beau examiner la situation par tous les bouts, imaginer toutes les réponses possibles, il ne voyait pas d'issue. Mais il était fatal que ça se termine ainsi.

— A ma connaissance, dit-il enfin, presque distrait, nous n'avons pas et n'avons jamais eu de rapports *intimes*.

— Parce que pour vous, avoir avec une jeune femme qui n'est pas votre femme légitime, des rapports assortis de baisers, d'attouchements et d'étreintes, ce n'est pas avoir des rapports intimes ?

— Pour un esprit malade, le vice est partout, dit Allen.

Il se leva et fit face au public qu'il dominait de toute sa hauteur.

— J'aimerais voir à qui je parle. Allez, sortez de votre trou. Faites voir à quoi vous ressemblez.

La voix impersonnelle reprit sa litanie de questions

— Avez-vous l'habitude de porter la main sur le corps des jeunes femmes avec qui il vous arrive d'entrer en contact au cours de la journée ? Est-ce que vous vous serviriez de votre poste comme d'un appât pour... ?

— Vous savez quoi ? dit Allen. Si vous avez le courage de vous taire connaître, je suis tout disposé à vous casser la gueule. J'en ai assez de ces accusations anonymes. Des esprits sadiques et pervers profitent de ces réunions pour arracher aux gens des détails sordides, pour souffler de leurs pattes répugnantes les actes les plus purs et les plus innocents, pour voir les pires abjections et les fautes les plus impardonnables derrière les rap ports humains les plus naturels. Avant de descendre de cette estrade, je veux faire une déclaration d'ordre général. Le monde serait bien meilleur sans cette inquisition sordide. Une seule de ces séances d'accusation publique fait plus de mal à l'humanité que n'en ont fait toutes les copulations entre hommes et femmes depuis que le monde est monde.

Il se rassit. On n'entendait plus un bruit dans la salle. Au bout d'un moment, Mrs Birmingham dit :

— A moins que quelqu'un désire faire d'autres déclarations, le Conseil va maintenant délibérer afin de s'accorder sur le verdict.

La voix froide de la « justice » ne répondit rien. Allen se rendit compte avec consternation que la voix n'avait pas pris sa défense une seule fois. Janet était toujours assise à sa table, raide comme un piquet.

Le conseil des matrones délibéra pendant un temps qui lui parut inutilement long. Après tout, la décision était courue d'avance. Il arracha un fil qui dépassait de la manche de sa veste, toussota, se tortilla nerveusement sur sa chaise. Enfin, Mrs Birmingham se leva et parla.

— Les co-locataires de l'îlot ont le regret de devoir déclarer M.A.P. indésirable dans leur ensemble résidentiel. Cela est d'autant plus regret-

table que M.A.P. a toujours été un locataire modèle, qu'il vit dans cette résidence depuis de longues années, et que ses parents y ont vécu avant lui. En fait, M.A.P. est né dans l'appartement qu'il habite actuellement. C'est donc à contrecœur que le Conseil, au nom de ses co-locataires, décrète le bail de M.A.P. nul et non avenue à dater du 6 novembre 2114, et c'est avec une répugnance encore plus grande qu'il se voit dans l'obligation de demander à M.A.P. de bien vouloir évacuer les lieux d'ici cette date avec sa famille et tous ses biens.

Mrs Birmingham resta silencieuse un moment, puis elle conclut :

— Nous espérons aussi que M.A.P. comprendra que vu les circonstances, le Conseil et ses colocataires ont dû prendre cette décision, et qu'à titre personnel ils lui souhaitent les meilleurs choses du monde. En outre, le Conseil entend proclamer clairement sa conviction que M.A.P. est un homme doué d'une grande noblesse d'âme et d'une persévérance méritoire et qu'il arrivera à surmonter ces difficultés passagères.

Allen éclata de rire.

Mrs Birmingham lui jeta un coup d'œil, un peu déconcertée, puis elle replia le texte de sa déclaration et se rassit. Allen descendit les marches de l'estrade et traversa la salle archicomble pour rejoindre sa femme à la table où elle était assise.

— Viens, lui dit-il. Il vaut mieux qu'on s'en aille.

En se frayant un chemin vers la sortie, ils entendirent Mrs Birmingham qui exposait le cas de l'accusé suivant.

— Nous allons maintenant procéder à l'examen du cas de R.P., un garçon de neuf ans qui a écrit des mots obscènes sur les murs de la salle de bains communautaire du second étage de cet îlot résidentiel, le 21 octobre 2114, dans la matinée.

— Eh bien, c'est fait, dit Allen à sa femme tandis qu'on verrouillait la porte derrière eux. Elle hocha la tête.

— Comment te sens-tu ? lui demanda-t-il.

— Tout ça semble si peu réel.

— Pourtant, ça l'est. Nous avons deux- semaines pour partir d'ici.

M. Wales était posté dans le couloir, un journal plié sous le bras. Quand il aperçut Allen et Janet, il se dirigea vers eux d'un pas un peu hésitant.

— Monsieur Purcell !

Allen s'arrêta.

— Bonjour, M. Wales. Vous nous avez manqué.

— Ma demande pour un nouveau bail a été acceptée. C'est pour ça que je n'étais pas à l'assemblée ; je ne fais plus partie de cet îlot.

— Oh, fit Allen.

Ainsi, ils n'avaient pas viré M. Wales par-dessus bord, mais ils lui avaient fait cadeau d'un bail de meilleure catégorie.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda M. Wales. On vous a mis en accusation ?

— Oui, reconnut Allen.

— C'était grave ?

— Pas tant que ça, dit Allen en lui tapotant amicalement le bras. Et tout est terminé maintenant.

— J'espère que ce n'est pas parce que je n'étais pas...

— Ça n'aurait rien changé de toute façon. Mais merci quand même.

Ils échangèrent une poignée de mains.

— Venez nous voir un de ces jours, dit M. Wales.

Ma femme et moi, nous serons très heureux de vous recevoir.

— D'accord. C'est promis. Si nous passons dans le quartier, nous vous rendrons visite.

Après avoir raccompagné Janet à l'appartement, Allen alla à pied jusqu'à Télémédia. Ses collaborateurs le saluèrent furtivement et se replongèrent dans leurs occupations. Son absence de deux heures sentait l'assemblée d'îlot à plein nez ; ils savaient tous d'où il revenait.

Dans son bureau, il consulta son agenda pour voir ce qui était prévu pour ce jour-là. Le script sur l'arbre était en cours de réalisation, ce qui lui fit plaisir. Il convoqua quelques cadres de T-M, discuta avec eux de problèmes techniques, puis il resta assis un bon moment tout seul à méditer et à fumer.

A onze heures et demie, Sue Frost pénétra dans son bureau. Elle était vêtue d'un long manteau qui lui descendait jusqu'aux chevilles ; elle avait un air actif et décidé.

— Ne craignez rien, dit-elle, je n'ai pas l'intention de vous prendre votre temps. Je sais que vous êtes très, très occupé.

— Je suis occupé à rester assis, dit-il à mi-voix.

Elle continua sur le même ton

— Nous nous demandions si vous étiez libres ce soir, votre femme et vous. J'organise une petite soirée chez moi pour jouer au chemin de fer ; nous serons très peu nombreux, il y aura Mavis, Mrs Hoyt, et peut-être aussi...

Allen lui coupa la parole :

— Vous êtes venue me demander ma démission ?

Sue Frost devint rouge comme une pivoine.

— Écoutez, puisque nous devons nous voir ce soir, nous pourrions profiter de l'occasion pour discuter de certains...

— Répondez-moi franchement.

— Très bien. Nous voulons votre démission par écrit.

— Et quand ?

— Le plus tôt possible.

— Immédiatement, vous voulez dire ?

Avec un sang-froid presque parfait, Sue Frost répondit

— Oui. Si cela vous convient.

— Et dans le cas contraire ?

L'espace d'un instant, elle eut l'air de ne pas comprendre.

— Je veux dire, reprit Allen, qu'arrivera-t-il si je refuse de démissionner ?

— Il ne nous restera plus qu'à vous mettre à pied, lui dit-elle paisiblement, en le regardant bien en face.

— Quand ça ?

Pour la première fois, elle perdit contenance.

Il faudra l'agrément de Mrs Hoyt. A vrai dire...

— A vrai dire, fit Allen, vous savez très bien que vous ne pouvez pas me mettre à la porte sans avoir consulté au préalable tous les membres du Comité. Mon bail est valable jusqu'au 6 novembre et il vous faudra au moins aussi longtemps pour vous débarrasser de moi par la voie légale. En attendant, je suis toujours le directeur de T-M. Si vous désirez me voir, vous pouvez m'appeler ici.

— Vous parlez sérieusement ?

— Tout à fait, dit Allen. Ça vous est déjà arrivé ?

— N... non.

— Ça m'aurait étonné.

Il prit des papiers sur son bureau et se mit à les étudier ; il fallait qu'il travaille énormément pour tirer le meilleur parti possible du peu de temps qui lui restait.

20

M. WALES était seul. Il en profita pour examiner son nouvel appartement dans l'îlot R 6 de la zone locative n° 28. Le rêve de toute sa vie s'était réalisé. Il avait avancé non d'une mais de deux zones en direction de *l'omphalos*. Le Commissariat au Logement avait examiné sa demande et y avait accédé après une enquête qui avait conclu qu'il avait mené une vie exemplaire, tout entière consacrée au bien public.

M. Wales allait et venait dans l'unique pièce ; il toucha les murs, le plancher, regarda longuement par la fenêtre, inspecta la penderie. Il caressa la cuisinière en s'émerveillant du gain qu'elle représentait. Les anciens locataires avaient même laissé des objets qu'ils avaient fabriqués de leur propre main à partir de kits d'assemblage : une pendule, un bâton à raser et divers ustensiles.

M. Wales n'arrivait pas à croire que sa modeste petite personne ait pu être ainsi honorée. Les demandes semblables à la sienne s'amoncelaient en piles gigantesques sur les bureaux du Commissariat au Logement. Il devait y avoir un Dieu. Ça prouvait bien que les doux et les humbles, les modestes et les sans-ambitions finissaient par l'emporter.

Il s'assit dans un fauteuil et ouvrit un paquet, d'où il sortit un vase. Il l'avait acheté pour l'offrir à sa femme et célébrer l'événement. C'était un vase vert et bleu, avec des marbrures lumineuses. M. Wales le fit tourner en soufflant sur sa surface lisse et vernie, le serrant très fort entre ses mains.

Et puis il se mit à penser à M. Purcell. Il se souvenait de toutes les fois où M. Purcell était venu au secours des malheureux. Il songea à ce que M. Purcell avait dû endurer pendant la dernière assemblée, à tous ces chiens furieux déchaînés contre lui.

Et, soudain, il hurla :

— Je l'ai trahi ! Je l'ai abandonné sur ce chemin de croix !

Il se mit à se balancer d'avant en arrière sur son siège, pris d'une angoisse terrible. Puis il bondit sur ses pieds et lança le vase à toute force contre un mur. Le vase éclata en mille morceaux, et de minuscules éclats de verre bleus, verts et opalescents dansèrent tout autour de lui.

— Je suis un misérable Judas !

Il se couvrit les yeux de ses mains pour ne plus voir l'appartement. Il le détestait. Tout lui faisait horreur. Maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il avait toujours désiré, il n'en voulait plus.

— J'ai changé d'avis ! Reprenez-le, je n'en veux plus !

L'appartement était silencieux.

— Va t'en ! lui cria M. Wales.

— Il ouvrit les yeux. L'appartement était toujours là. Il ne lui avait pas obéi ; il n'était pas parti.

M. Wales se mit à ramasser les débris du vase. Il se coupa avec les éclats de verre. Cela lui fit plaisir.

21

Le lendemain matin, Allen arriva à huit heures juste. Il convoqua tous ses collaborateurs dans son bureau. Cela faisait trente-trois personnes. Dans le reste du building, les employés continuaient à plancher consciencieusement sur leurs tables tandis qu'Allen conférait avec les cadres.

— Hier, leur dit-il, on m'a prié de remettre ma démission. C'est directement lié au grabuge qui a eu lieu ici même lundi après-midi. J'ai refusé de démissionner. Je reste donc votre directeur, du moins aussi longtemps que le Comité ne se sera pas réuni au complet pour décider de me virer.

L'équipe reçut cette nouvelle sans émotion apparente. Le chef du département maquettes demanda :

— A votre avis, quel délai pouvez-vous espérer ?

— Une semaine environ, répondit Allen. Peut-être un peu plus.

— Et vous allez continuer à travailler en attendant ?

— Je travaillerai du mieux que je pourrai. Il y a énormément à faire, et je compte m'y mettre. Mais j'ai pensé qu'il était normal que vous soyez au courant de la situation.

Un autre membre de l'équipe, une femme grande et mince qui portait des lunettes, demanda :

— Si je comprends bien, vous êtes toujours directeur, tant qu'ils ne vous ont pas officiellement licencié ?

— Tant qu'on ne m'aura pas remis une lettre de licenciement, je demeure votre patron.

Les présents échangèrent des murmures entre eux.

— Mais j'ignore si vous risquez des embêtements en acceptant de travailler sous mes ordres. Peut-être bien que mon successeur virera la plupart d'entre vous. Mais c'est peu probable.

— Quelle va être votre politique ? demanda un des membres de l'équipe. Peut-être devrions-nous le savoir avant de nous décider.

— Je voudrais que votre décision ne dépende pas de ça. Si vous restez, il faudra que vous obéissiez à mes ordres, quels qu'ils soient. L'important, pour vous, c'est de décider si vous pouvez ou non envisager de travailler pour un homme qui est tombé en disgrâce.

Ils évacuèrent son bureau, et il y resta seul. Il les entendait discuter à voix basse dans le couloir, de l'autre côté de la porte.

Avant midi, la presque totalité des chefs de département avaient discrètement regagné leurs domiciles. Allen se retrouvait sans cadres. Les diverses opérations de la grande machine continuèrent, mais les rangs du personnel s'éclaircissaient. Un climat de solitude surnaturelle planait sur tout le building. Le tintamarre des machines résonnait dans les couloirs et les bureaux désertés, et personne ne semblait avoir envie de parler.

— Vivian ? dit Allen dans l'interphone. Voulez-vous venir me voir un instant.

Une jeune femme fit son entrée, un bloc et un crayon à la main.

— Je m'appelle Nan, monsieur Purcell. Vivian est rentrée chez elle.

— Et vous, vous restez ?

— Oui, monsieur.

Elle chaussa ses lunettes à triple foyer et se prépara à prendre en note ce qu'il avait à lui dicter.

— Je veux que vous fassiez la tournée de tous les services. Il est midi et, en principe, tous les gens qui sont encore là comptent rester avec nous durant la semaine qui vient. Trouvez où sont nos points les plus faibles.

— Bien, monsieur Purcell, dit Nan en griffonnant quelque chose sur son bloc-notes.

— Je veux savoir quels sont les services qui peuvent encore fonctionner. Ensuite, vous m'en verrez le cadre le plus haut placé de ceux qui sont restés. S'il n'en reste plus aucun, envoyez-moi quelqu'un que vous estimez particulièrement compétent.

— Bien, monsieur, dit-elle, et elle s'éclipsa.

Une heure plus tard, un homme entre deux âges, long et dégingandé, poussa timidement la porte du bureau.

— M. Purcell ? Je m'appelle Gleeby. Vous m'avez fait demander. Je suis le directeur du département

de musique. -

Il se plia l'oreille droite du pouce pour mieux la tendre vers Allen, qui en tira la conclusion intéressante que le responsable du département de musique était sourd comme un pot.

— Asseyez-vous, dit Allen.

L'homme lui plaisait, et il était heureux qu'au moins un chef de service fût resté.

— Vous étiez là ce matin à huit heures ? Vous avez entendu ce que j'ai dit à vos collègues ?

— Oui, j'ai bien entendu, dit Gleeby qui, de toute évidence, lisait sur les lèvres.

— Alors, où en sommes-nous ? Pouvons-nous fonctionner ?

Gleeby prit l'air songeur et alluma sa pipe.

— Ma foi, c'est difficile de se prononcer. Certains départements sont virtuellement inopérants. Nous pouvons répartir le personnel restant de manière à combler les vides les plus criants. Peut-être que ça nous aidera à compenser un peu les défections.

— Etes-vous vraiment prêt à exécuter mes ordres ?

— Oui, dit Gleeby en tirant sur sa pipe.

— Peut-être que vous serez tenu pour responsable.

— Si je restais chez moi sans rien faire pendant une semaine, je deviendrais psychotique, expliqua Gleeby. Vous ne connaissez pas ma femme.

— Qui s'occupe de la documentation ici ?

Gleeby eut l'air perplexe.

— Ce sont les Agences qui se chargent de ça, dit-il.

— Je veux dire la documentation sérieuse, pour vérifier l'exactitude historique d'une donnée. Est-ce qu'il n'y a pas un dispositif prévu pour vérifier chaque émission point par point ?

— C'est une femme qui s'occupe de ça. Une certaine Phyllis Frame. Elle travaille ici depuis trente ans. Elle a un grand bureau dans le premier

A deux heures, Gleeby reparut avec la liste complète des employés qui avaient décidé de rester à leur poste.

— Ça pourrait être pire, commenta-t-il. Mais il ne reste pour ainsi dire personne qui soit capable de prendre des décisions. Si on donne à ces gens un ordre, ils fonceront. Mais que pouvons-nous leur faire faire ?

— J'ai quelques petites idées, dit Allen.

Quand Gleeby eut quitté son bureau, il téléphona à son ancienne Agence.

— J'ai des postes à pourvoir. Je veux prendre des membres du personnel de l'Agence. Je les inscrirai sur la liste des salariés de T-M, et je m'arrangerai pour que le trésorier du Conglomérat débloque des fonds pour les payer. Sinon, je les réglerai sur les caisses de l'Agence.

— Ça va nous faire un sacré trou, dit Harry Priar.

— Bien entendu. Mais c'est seulement pour une semaine. Expliquez-leur ma situation. Il m'en faudrait une douzaine. Vous, personnellement, qu'est ce que vous en dites ?

— Je suis à votre service, dit Priar.

— Je commence à être mal vu.

— S'ils se mêlent de me poser des questions, dit Priar, je leur raconterai que vous m'avez lavé le cerveau.

Vers quatre heures, un premier contingent d'employés de l'Agence arriva à Télémédia. Gleeby leur assignait tel ou tel service. A la fin de la journée, une équipe de direction improvisée était en place. Gleeby était optimiste.

— Ces gens-là ont de l'initiative, dit-il à Allen, et ils ont l'habitude de travailler avec vous. Nous pouvons avoir confiance en eux par-dessus le marché, et c'est un gros avantage. Je suppose que le Comité a dû glisser des créatures à lui dans nos rangs. Vous voulez que je monte une espèce de bureau de contrôle pour vérifier ?

— Inutile. Ce qui compte c'est que nous contrôlions les produits finis.

Il avait étudié attentivement la liste des émissions en cours de réalisation ; il en avait rayé certaines du calendrier pour les remplacer par d'autres, mais il avait décidé d'en supprimer la plus grande partie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Gleeby à Allen qui lisait des feuilles de papier quadrillé.

Ce sont mes premières esquisses. Combien de temps faut-il entre la mise en chantier d'un script et le passage d'une émission à l'antenne ?

— Voyons... D'habitude, la réalisation prend de un à cinq mois suivant le médium que l'on a choisi...

— Nom d'une Spire, siffla Allen entre ses dents.

— On peut réduire l'intervalle, bien sûr. Pour les émissions d'actualité, on arrive à tout expédier en l'espace de... quinze jours.

Allen se tourna vers Harry Priar, qui les écoutait.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que tu n'auras pas le temps de monter une seule émission.

— Gleeby, dit Allen, nous allons devoir expédier une émission en quatre jours.

— Ça n'est arrivé qu'une fois. Le jour où William Pease, le père d'Ida Pease Hoyt, est mort. Nous avons préparé une énorme émission, utilisable par tous les médias, en vingt-quatre heures.

— Même les paniers d'osier tressé ?

— Les paniers, les tracts, les inscriptions au pochoir. Le grand jeu, quoi.

— D'autres gens vont se joindre à nous ? demanda Harry Priar.

— Je connais deux zèbres qui seraient susceptibles de nous donner un coup de main, dit Allen. J'en aurai confirmation demain. Ce sont des spécialistes des idées originales.

— Des gens que nous connaissons ? demanda Gleeby.

— L'un d'eux s'appelle Gates, dit Allen, et l'autre Sugermann.

— Et si je vous demandais ce que vous avez l'intention de faire ?

— Eh bien, je vais vous le dire. Nous allons *désacrer* le Major Streiter.

Il était avec sa femme quand la première annonce fut diffusée. Il avait fait installer un récepteur portatif dans leur appartement une-pièce. Il était minuit trente. Presque tout Newer York dormait.

— L'antenne-relais est dans l'immeuble de T-M, dit-il à Janet.

Gleeby avait réussi à rassembler juste ce qu'il fallait de techniciens et de cameramen pour remettre l'antenne-relais en état de marche. D'habitude, on la déconnectait pour la nuit.

— Tu es tellement enthousiaste, dit Janet. Je suis contente que tu fasses ça. Ça compte tellement pour toi.

— Pourvu que ça marche.

— Et ensuite, que deviendrons-nous ?

— On verra bien.

La bande-annonce était en train de passer sur l'écran.

Elle montrait les désastres de la guerre, les ruines laissées par les batailles, les restes d'une colonie, les mouvements lents et embarrassés des survivants qui rampaient à travers les décombres, à moitié morts de faim et presque carbonisés. Une voix off commentait

— Dans l'intérêt du public, une émission-débat de Télémédia sera prochainement consacrée à un problème qui ne cesse de prendre de l'actualité. Les participants au débat traiteront de la question suivante : faut-il, pour faire face au péril grandissant qui nous menace, réinstaurer la politique d'assimilation active que le Major Streiter avait lancée aussitôt après la guerre ? Pour connaître le jour et l'heure de l'émission, consultez votre programme local.

Allen éteignit le poste. Il se sentit extraordinairement fier de lui.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il à Janet.

— C'est tout ? fit-elle, l'air déçu.

— A quelques variantes près, cette annonce va être répétée toutes les demi-heures sur toutes les chaînes. C'est ce que Mavis appelle du « matraquage ». Il y en aura aussi d'autres déguisées en articles dans les journaux, et d'autres encore dans les bulletins d'information.

— Je ne me rappelle pas ce que pouvait être cette « assimilation active ». Et quel est « le péril grandissant qui nous menace » ?

— Lundi, tu comprendras tout. Nous atteindrons le summum dans l'émission qui s'appelle « la grande parade de l'Histoire ». Et je ne veux pas gâcher ta surprise.

Dans le hall de l'immeuble, il acheta au kiosque un exemplaire du journal du lendemain qui venait d'être distribué. L'article fabriqué par Sugermann et Priar était imprimé à la une, au bas de la colonne de gauche.

VERS UN RETOUR PROCHAIN A LA POLITIQUE D'ASSIMILATION ?

Newer York, le 29 octobre (T-M). On apprend de source bien informée qu'un certain nombre de personnalités haut placées dans la hiérarchie du Comité, qui préfèrent garder l'anonymat, seraient favorables à un retour à la politique d'assimilation active mise au point aussitôt après la guerre par le Major Streiter, pour faire face aux graves menaces qui pesaient alors sur le Réarmement Moral. Ce regain d'intérêt envers l'assimilation active serait issu du péril grandissant qui nous menace et il exprime bien le malaise permanent que provoquent la violence et les menées illégales dont l'exemple le plus récent est l'attaque sauvage contre le monument dédié au Major Streiter dans le parc de la Spire. Le sentiment général est que les méthodes thérapeutiques de l'Hygiène Mentale et les efforts de la Station d'Hygiène Mentale pour faire face à l'agitation et à l'instabilité actuelles n'ont pas suffi à...

Allen replia le journal et remonta à son appartement. En l'espace d'une journée, tous les dominos stratégiquement disposés à l'intérieur de la société morale auraient réagi comme il se doit, et l'« assimilation active », la riposte au « péril grandissant », serait au centre de toutes les conversations.

« L'assimilation active » était une invention à lui. Il l'avait fabriquée à partir de rien. Sugermann avait rajouté l'idée du « péril grandissant ».

LE lundi soir, l'émission était prête. Des employés de T-M, armés jusqu'aux dents, montèrent les bobines dans les étages supérieurs et se mirent en faction devant l'émetteur. Le building de Télémédia fut bouclé ; personne ne pouvait y entrer, personne ne pouvait en sortir. Toute la journée, les allusions, les publicités, les mentions s'étaient succédé à une vitesse accélérée dans l'ensemble des médias. Le public était complètement imprégné de l'idée de « l'assimilation active », bien que personne ne sût au juste de quoi il retournait.

— L'opinion publique, expliqua Sugermann, est favorable à deux contre un environ à la restauration graduelle d'une politique prudente d'assimilation active.

Un sondage avait été commandé à un institut spécialisé, et les résultats venaient de leur être communiqués.

— L'assimilation active est trop belle pour cette racaille, proclama Gates.

A huit heures moins le quart, Allen réunit toute son équipe dans son bureau. Un climat de douce euphorie régnait.

— Bon, dit Allen. Il n'y en a plus pour longtemps. Dans un quart d'heure, nous passons à l'antenne. Si quelqu'un veut se retirer, il en est encore temps.

Tout le monde lui répondit avec des sourires niais.

— Vous avez reçu votre lettre de licenciement ? lui demanda Gates.

La lettre, signée du Comité, était arrivée en recommandé. Allen ouvrit l'enveloppe et lut le petit mot qu'elle contenait. A partir de jeudi midi, il ne serait plus directeur de Télémédia.

— Donnez-moi l'ordre des séquences, dit-il à Gleeby.

— Comment ? Ah, oui.

Gleeby sortit une liste toute préparée et lui donna une description détaillée de la programmation.

— Jusqu'à présent, dit-il, nous n'avons fait que préparer le terrain. Ce soir, le vrai débat passera à l'antenne. Une deuxième diffusion est prévue pour demain soir, « à la demande du public ».

— Il vaudrait mieux prévoir ça plus tôt, dit Allen. Ça leur laisse trop de temps pour prendre des mesures.

— Passons-la un peu plus tard ce soir, suggéra Sugermann. Vers dix heures, au moment où tout le monde se couche.

Gleeby griffonna quelques mots sur son papier.

— Nous avons déjà expédié des copies dans toutes les colonies, dit-il. Le débat a été retranscrit et le texte en sera imprimé intégralement dans les journaux de mardi matin, avec des commentaires pour et contre. Ce soir, les bulletins d'information en donneront un résumé succinct. Nous avons imprimé des brochures qui seront vendues dans les distributeurs automatiques de journaux et de périodiques des entrepôts. On a préparé des versions simplifiées à l'usage de la jeunesse scolaire, mais franchement je ne pense pas que nous aurons le temps de les distribuer aussi vite. Ça devrait prendre au moins quatre jours.

— Très bien, dit Allen. En moins d'une semaine, ce n'est vraiment pas mal.

Un employé de T-M entra dans le bureau.

— Monsieur Purcell, il y a du nouveau, dit-il. La secrétaire Frost et Mrs. Hoyt sont en bas, à bord d'un mobilo du Comité. Elles exigent qu'on les laisse entrer.

— Elles viennent parlementer, dit Priar.

— Je leur parlerai dehors, dit Allen. Montrez-moi où elles sont.

L'employé le mena jusqu'au rez-de-chaussée et lui fit escalader, pour sortir, la barricade dressée devant l'entrée. Les deux femmes étaient assises, très raides, l'air pincé, à l'arrière d'un petit mobilo bleu piloté par Ralf Hadler.

— Ça va ? fit Allen.

— Quelle indignité, jeune homme, dit Mrs. Hoyt. J'ai honte pour vous. Vraiment honte.

— J'en prends bonne note. Quoi encore ? -

— Auriez-vous l'obligeance de nous informer de ce que vous êtes en train de faire ? demanda Sue Frost d'une voix rauque et contenue.

Elle brandit un journal.

— Au nom du ciel, où avez-vous été pêcher cette histoire d'assimilation active ? Vous êtes devenu fou ?

— C'est possible. Mais je ne vois pas en quoi c'est important.

— Vous avez fabriqué ça de toutes pièces, hein ? dit Sue Frost d'un ton accusateur. Ce sont de pures inventions. Si c'est une plaisanterie, elle est d'un goût plus que douteux. Si je n'avais pas toutes les raisons de penser le contraire, j'en viendrais presque à penser que vous avez été mêlé au sabotage de la statue du Major Streiter et que vous avez joué un rôle dans l'explosion d'anarchie et d'illégalisme sauvage qui secoue actuellement toute la société.

Les mots qu'elle employait montraient à quel point leur campagne avait porté ses fruits. Ça lui faisait tout drôle d'entendre Sue Frost utiliser des termes qu'il avait lui-même agencés.

— Ecoutez, dit Mrs. Hoyt avec une amabilité forcée. Si vous démissionnez, nous veillerons à ce que votre bail vous soit restitué. Vous pourrez reprendre la direction de votre Agence ; vous vous retrouverez au point où vous en étiez avant d'en arriver là. Nous vous donnerons même une garantie écrite que Télémédia vous achètera vos scripts et nous irons même jusqu'à dénoncer Blake Moffett pour la part qu'ils ont prise dans le coup monté contre vous.

— A présent, je suis sûr de réussir, dit Allen. Essayez de regarder la télé ce soir ; l'émission que nous avons préparée donne tous les détails sur « l'assimilation active ».

Au moment de réintégrer le building, il se retourna pour regarder le mobilo bleu disparaître au loin en laissant derrière lui une traînée de vapeur. Leur offre l'avait sincèrement surpris. Il était étonnant de voir à quel point la menace d'un scandale pouvait facilement avoir raison de leur rigorisme moral. Il prit l'ascenseur et rejoignit le groupe qui attendait dans son bureau.

— Ça va bientôt être l'heure, dit Sugermann en regardant sa montre. Il est moins cinq.

— On peut estimer que l'émission va être regardée par les dominos représentant environ 70 pour cent de la population, nota Gleeby. Nous devrions parvenir à une saturation presque totale en une seule diffusion.

Gates ouvrit sa valise et en sortit deux flasques de whisky écossais.

— Il faut célébrer ça, dit-il en les ouvrant. Que quelqu'un nous trouve des verres. Sinon, on fera tourner les bouteilles.

Le téléphone sonna. Allen décrocha.

— Salut, Allen, fit la voix croassante de Myron Mavis. Comment ça marche ?

— Au poil, dit Allen. Vous voulez vous joindre à nous ?

— Désolé, mais je ne peux pas. Je suis jusqu'au cou dans les préparatifs de départ. Il faut que j'emballe toutes mes affaires pour les faire transporter sur Sirius.

— Essayez de regarder l'émission, dit Allen. Elle commence dans deux minutes.

— Comment va Janet ?

— Plutôt bien.

— Vous lui direz bonjour de ma part, dit Mavis. Et je vous souhaite bonne chance.

— Merci, dit Allen.

Il raccrocha.

— C'est l'heure H, dit Sugermann.

Gates alluma le grand récepteur de télé et ils se massèrent tous devant l'écran.

Mrs. Georgina Birmingham plaça son fauteuil en face de son poste et s'apprêta à regarder son programme favori, « La grande parade de l'Histoire ». Elle avait eu une journée particulièrement chargée, mais malgré sa fatigue, elle se sentait heureuse, car elle était persuadée que le labeur et le sacrifice portent en eux leur propre récompense.

Une annonce inter-programme se déroulait sur l'écran. Une immense dent cariée apparaissait d'abord, grimaçante de douleur. À côté d'elle, une dent saine, blanche et immaculée, se payait sa tête, l'air de ne pas y toucher. Les deux dents se lançaient dans une espèce de dialogue socratique, qui s'achevait par la déconfiture complète de la dent cariée.

Mrs. Birmingham - endurait sans broncher les annonces inter-programme parce qu'elles servaient une bonne cause. Et l'émission « La grande parade de l'Histoire » valait bien ces petits sacrifices. Elle se hâtait toujours de rentrer chez elle le lundi soir pour être sûre d'être à l'heure ; en dix ans, elle n'en avait pas raté une seule.

Une gerbe de feux d'artifice multicolore explosa sur l'écran, et une salve de coups de feu résonna dans les haut-parleurs. Un titre se détacha en surimpression sur les images guerrières

LA GRANDE PARADE DE L'HISTOIRE

L'émission commençait. Mrs. Birmingham croisa les bras, se laissa aller en arrière dans son fauteuil et vit une table autour de laquelle étaient assis quatre messieurs à l'air digne et un peu guindé, ils discutaient, mais leurs propos étaient à peine audibles. Le speaker criait

— « La grande parade de l'Histoire. » Mesdames et messieurs, les quatre personnes qui ont pris place autour de cette table font toutes autorité dans leurs spécialités respectives. Elles sont réunies ici ce soir afin de discuter d'un problème vital pour tous les citoyens de la société morale. compte tenu de l'importance inaccoutumée de ce programme, il ne comportera aucune interruption et la discussion, qui a déjà commencé, se poursuivra sans la moindre pause pendant une heure entière. Le débat de ce soir porte sur...

Des mots se formèrent en surimpression sur l'écran

L'ASSIMILATION ACTIVE DANS LE MONDE ACTUEL

Mrs. Birmingham était enchantée. Cela faisait un moment qu'elle entendait parler de l'assimilation active, et elle allait savoir ce que cela voulait dire au juste. Son ignorance sur ce sujet commençait à lui donner des complexes.

— À ma droite, dit le présentateur, le docteur Joseph Gleeby, le pédagogue bien connu, réputé pour ses brillantes tournées de conférences, auteur de nombreux ouvrages sur les problèmes des valeurs sociales.

La caméra cadra un homme d'un certain âge, grand et efflanqué, qui tirait sur une pipe et se frottait l'oreille d'un doigt distrait.

— À la droite du Dr Gleeby, M. Harry Priar, architecte, critique d'art, et collaborateur régulier de l'Encyclopedia Britannica.

La caméra cadra un individu plus petit, dont la physionomie respirait le sérieux et la concentration.

— Assis près de M. Priar, le professeur Sugermann, dont les travaux historiques sont du même niveau que ceux des Gibbon, des Schiller, des Toynbee. C'est un honneur pour nous que de recevoir le professeur Sugermann ce soir.

La caméra se déplaça pour cadrer les traits lourds et solennels du digne universitaire.

— Et enfin, assis à côté du professeur Sugermann, M. Thomas L. Gates, juriste, avocat, à qui ses mérites civiques ont valu d'accéder au rang de conseiller spécial du Comité.

La caméra cadra enfin le visage du présentateur, et Mrs. Birmingham se trouva nez à nez avec Allen Purcell.

— Pour ma part, dit M. Purcell, je m'appelle Allen Purcell, et je suis le directeur de Télémédia. Messieurs, si vous le voulez bien, nous allons commencer par nous demander comment le Major Streiter a fait pour imaginer sa politique d'assimilation qui devait être si efficace dans la lutte contre les groupes séditieux.

— Voyez-vous, mon cher Purcell, commença le professeur Sugermann, en toussotant d'un air fat et en se caressant le menton du bout des doigts, le Major Streiter a pu constater souvent les ravages causés par la guerre, en particulier dans les régions agricoles et les régions d'élevage, comme les terres à bétail de l'Ouest des États-Unis, les vastes champs de blé du Kansas, ou l'industrie laitière de la Nouvelle-Angleterre. Ces régions ont pratiquement été effacées de la surface de la terre et comme nous le savons tous, cela a provoqué une sérieuse disette. Cette situation a entraîné un déclin rapide de la productivité globale, ce qui a porté un coup sévère à la reconstruction industrielle. D'autant plus qu'à cette époque, les communications étaient réduites à presque rien des régions entières étaient isolées du reste du monde, et l'anarchie était répandue.

— A ce propos, intervint le docteur Gleeby, il est intéressant de noter que de nombreux problèmes posés par le déclin des valeurs éthiques de l'Ère du Gaspillage ont été aggravés par l'effondrement du gouvernement.

— Mais certainement, dit le professeur Sugermann. En étudiant ces faits historiques, le Major Streiter en est arrivé à la conclusion qu'il était impératif de trouver de nouvelles ressources alimentaires... Or, comme nous le savons, le sol avait été un peu partout saturé de produits toxiques, de métaux, de cendres. La presque totalité du bétail avait péri. En 1975, il ne restait pas plus de trois cents bovins dans toute l'Amérique du Nord.

— En effet, dit M. Purcell d'une voix amène..

— Aussi, continua le professeur Sugermann, comme les adeptes du Réarmement moral fonctionnaient sur le terrain sous forme d'équipes... d'unités plus ou moins autonomes - c'est une technique que nous connaissons bien - ils se sont trouvés en face d'un problème virtuellement insurmontable, qui était celui de nourrir et de soigner les nombreuses personnes qui venaient les rejoindre après avoir fui les groupes hostiles qui opéraient dans le même secteur. A ce propos, je tiens à dire que le Major Streiter semblait avoir prévu longtemps à l'avance le déclin rapide de l'élevage qui allait se produire pendant la décennie suivante. Il avait pris certaines mesures afin de faire face par avance à ce déclin, et les historiens ont toujours souligné la grande sagacité dont il a fait preuve en la matière.

Le professeur Sugermann poussa un soupir, examina ses mains nouées l'une à l'autre, et reprit son exposé

— Pour apprécier pleinement cette situation, il faudrait nous imaginer vivant à peu près sans gouvernement, dans un monde livré à la force brutale. Les idées morales n'existaient plus nulle part, hormis au sein des unités du Réarmement Moral. A part ça, c'était la jungle, et l'homme était partout un loup pour l'homme, dans une sorte de lutte désespérée pour la survie, où tous les coups étaient permis.

Les cinq hommes s'effacèrent de l'écran, et à leur place apparurent les images familières de l'immédiat après-guerre. Les décombres, la crasse, les barbares se disputant, en grognant comme des bêtes, des quartiers de viande crue. Des peaux de bêtes qui séchaient au soleil devant des taudis innommables. Les mouches. Les immondices.

— De nombreux groupes d'opposants tombaient chaque jour entre nos mains, continua le professeur Sugermann, et cela ne faisait qu'ajouter au problème déjà catastrophique d'arriver à se nourrir convenablement dans les régions qui avaient le plus souffert des ravages de la guerre. Le Rémor était en pleine ascension, mais personne ne poussait l'idéalisme jusqu'à penser qu'il était

possible de résoudre en une nuit les problèmes que nous posait la récréation d'un milieu culturel unifié. Et le facteur qui nous aidait à ne pas trop décoller de la réalité, que le Major lui-même avait évidemment été le premier à discerner, était la faction que l'on appelait « les impossibles » : ces individus et ces groupes dont nous savions pertinemment que nous n'arriverions jamais à les rallier à notre cause, et qui étaient précisément ceux qui étaient les plus nuisibles. Puisque les adeptes du Réarmement Moral avaient ces « impossibles » comme ennemis principaux, il était normal que dans le plan mis au point par le Major Streiter, ces « impossibles » constituent la source d'assimilation la plus naturelle. De plus...

— Là, je dois dire que je ne suis pas d'accord avec vous, intervint M. Gates. Vous permettez, mon cher professeur ? N'est-il pas vrai que l'assimilation active avait déjà commencé avant d'être systématisée dans le Plan du Rémor ? Le Major, au fond, était un empiriste : voyant l'assimilation se produire spontanément, il a vite cerné les avantages que cette méthode pouvait apporter.

— Je crains que vous ne rendiez pas vraiment justice au talent de planificateur du Major, dit M. Priar. A vous entendre, on pourrait croire que l'assimilation active est en quelque sorte tombée du ciel. Mais -nous savons tous que l'assimilation est à la base de tout, et qu'elle a précédé de très loin le système d'Usirnic, puis a néanmoins fini par la supplanter.

— Je crois que nous avons là deux points de vue inconciliables, dit M. Purcell, qui dirigeait les débats. Mais en tout cas nous sommes tous d'accord pour dire que le Major Streiter s'est effectivement servi de l'assimilation active dans les années de l'immédiat après-guerre pour résoudre les problèmes d'alimentation des populations rurales et pour réduire le nombre des éléments hostiles et autres « impossibles ».

— C'est exact, dit le docteur Gleeby. Dès 1997, une bonne dizaine de milliers d' « impossibles » avaient déjà été assimilés. Et on en tirait également un certain nombre de sous-produits dont l'intérêt économique saute aux yeux : de la colle, de la gélatine, des peaux, des cheveux...

— Est-il possible de situer à une date précise le début de l'assimilation officielle ? demanda M. Purcell.

— Oui, dit le professeur Sugermann. C'était en mai 1987, lorsque trois cents « impossibles » russes furent capturés, tués et finalement apprêtés par des militants du Réarmement Moral ukrainien. Si je ne m'abuse, le Major Streiter lui-même a partagé un « impossible » avec sa famille à l'occasion du 4 juillet, cette année-là.

— Je suppose que la méthode la plus communément employée pour accommoder les « impossibles » était de les faire bouffir, commenta M. Priar.

— Bouillir, oui, mais aussi revenir à la poêle. Dans ce cas précis, Mrs. Streiter avait fait un sauté. C'était sa recette personnelle.

— Ainsi donc, dit M. Purcell, le terme d'« assimilation active » peut être utilisé historiquement pour désigner toutes les formes possibles de préparation et d'ingestion des groupes hostiles après abattage : bouillis, sautés, frits, ou rôtis, bref toutes les méthodes culinaires imaginables, qu'il y ait ou non préservation des sous-produits comme la peau, les os, les ongles, les cheveux, en vue d'un usage commercial.

— Exactement, dit le docteur Gleeby en hochant la tête. Mais il faut souligner que l'ingestion systématique des éléments hostiles sans l'approbation officielle n'était pas...

Le poste de télévision émit un bruit bizarre, et Mrs. Birmingham se redressa avec consternation. Il n'y avait plus d'image ; l'écran était vide.

Le débat sur « l'assimilation active » avait été interrompu au beau milieu d'une phrase.

— Ils nous ont coupé le courant, dit Allen.

— Les lignes, répondit Gleeby en cherchant à tâtons dans l'obscurité du bureau.

Toutes les lumières de l'immeuble s'étaient éteintes ; au-dessus d'eux, l'émetteur restait silencieux.

— Nous sommes équipés de génératrices de secours sur lesquelles les centrales municipales n'ont aucun pouvoir, expliqua Gleeby.

— Il faudrait une génératrice extrêmement puissante pour alimenter un émetteur aussi gros que celui-là, dit Sugermann.

Il écarta les lamelles du store et jeta un coup d'œil dans les allées obscures en bas de l'immeuble.

— Il y a des mobilos partout, dit-il. Les Cohortes, j'imagine.

Allen et Gleeby descendirent l'escalier pour aller inspecter les génératrices de secours ; Allen se servait de son briquet pour s'éclairer. Gates les suivit, accompagné d'un technicien de l'émetteur.

— Nous pouvons reprendre l'émission dans dix minutes, un quart d'heure, dit le technicien après avoir examiné les génératrices. Mais ça ne durera pas longtemps. Ce serait trop demander à des machines comme celles-ci. On aura l'image pendant un moment, et puis elle redisparaîtra.

— Faites au mieux, lui dit Allen.

Il se demandait si les spectateurs avaient bien eu le temps de saisir le sens de l'émission.

— Tu crois que notre Rémor a passé ? demanda-t-il à Sugermann.

— Notre anti-Rémor, plutôt, répondit ce dernier en souriant. Quand on nous a coupés, nous venions juste d'arriver au point de non-retour. Donc, ça a dû passer.

— Et voilà ! fit Gates.

Les génératrices étaient branchées, et les lumières se rallumaient l'une après l'autre.

L'écran du téléviseur portatif de Janet Purcell était petit. Elle était allongée sur le divan, le dos soulevé par des coussins, et elle attendait que l'image revienne. Ce qui se produisit bientôt.

— ... encouragée, dit le professeur Sugermann. Mais si je ne me trompe, le mode de cuisson le plus populaire était la *grillade*.

— Pas d'après les informations dont je dispose, dit le docteur Gleeby.

— Revenons-en au fond du débat, messieurs, si vous le voulez bien, intervint le meneur de jeu. Nous nous sommes réunis ici ce soir pour discuter de l'utilisation de l'assimilation active dans le monde actuel. On a suggéré de revenir à l'assimilation active en tant que mode de punition afin de faire face à la vague d'anarchie qui déferle en ce

moment sur la société. Auriez-vous un commentaire à faire sur ce point, docteur Gleeby ?

— Certainement.

Le docteur Gleeby secoua sa pipe dans le cendrier posé au milieu de la table.

— N'oublions pas que l'assimilation active était avant tout conçue comme une solution à des problèmes d'alimentation. et non, comme on l'imagine trop souvent, comme une arme de dissuasion destinée à convertir des éléments hostiles. Bien entendu, je suis très inquiet devant l'actuelle explosion de violence et de vandalisme dont la mutilation abominable de la statue du Major Streiter est l'exemple le plus révoltant, mais on ne peut pas dire que nous ayons du mal à nous nourrir. Après tout, le système d'Usimatic...

— Du point de vue historique, vous avez peut-être raison, docteur, dit le professeur Sugermann en lui coupant la parole. Mais du point de vue de l'efficacité ? Quels effets pourrait avoir l'assimilation active sur nos « impossibles » à nous ? Est-ce que la menace d'être cuits à la marmite et mangés à table ne désamorcerait pas leurs impulsions violentes ? Je suis certain que cela aurait un effet préventif très puissant au niveau de leur inconscient.

— Je suis aussi de cet avis, dit M. Gates. A mon sens, nous avons été trop indulgents avec ces individus antisociaux, en les laissant chercher refuge à la Station d'Hygiène Mentale. La vie est devenue beaucoup trop facile pour eux. Nous avons permis à nos dissidents de perpétrer leurs méfaits et de s'en tirer impunément. Je suis convaincu que cela n'a pu que les encourager à accroître leurs néfastes activités. Mais s'ils savaient qu'ils risquent de finir dans nos assiettes...

— Il est bien connu, intervint M. Priar, que la sévérité des actions répressives ne diminue en rien la fréquence d'un crime ou d'un délit. Jadis, on pendait les pickpockets. Mais ce n'est pas pour cela qu'il y en avait moins. La théorie dont vous vous faites l'avocat est complètement désuète, mon cher Gates.

— Mais pour en revenir au thème central de notre débat, dit le présentateur, comment pouvons-nous être sûrs que si nous mangions nos délinquants au lieu de les exiler cela n'aurait pas d'effets sur notre équilibre alimentaire ? Professeur Sugermann, vous qui êtes historien, pourriez-vous nous dire quelle était l'attitude du public en face de l'usage quotidien dans la cuisine, de la viande bouillie d'« impossible » ?

Une impressionnante série de reliques historiques défila sur l'écran : rôtissoires de deux mètres de long, énormes plats de service de la taille d'un homme, coutelas et hachoirs divers. Bocaux à épices. Fourchettes géantes, Couteaux. Livres et recueils de recettes.

— De toute évidence, il s'agissait bien d'un art, expliqua le professeur Sugermann. Bien accommodée, la viande d'« impossible » faisait le délice des gourmets. A ce sujet, je peux citer ce que disait le Major Streiter lui-même.

Le professeur Sugermann reparut sur l'écran ; il était en train de déplier ses notes.

— Vers la fin de sa vie, le Major ne mangeait pratiquement plus rien d'autre que de la viande d'« impossible » bouillie. Sa femme en était également très friande et, comme nous l'avons déjà dit, ses recettes sont considérées comme les plus raffinées dans cette spécialité. E.B. Erickson a pu estimer qu'à eux seuls, le Major Streiter et ses proches avaient dû assimiler au moins 600 « impossibles » adultes.

L'écran émit une espèce de craquement bref, et l'image s'éteignit. Un kaléidoscope de couleurs, de lignes et de points vacilla brièvement ; le haut-parleur cracha des grincements et des couinements affolés.

— ... une tradition au sein de la famille Streiter. On dit que le petit-fils du Major accordait une préférence à...

De nouveau, le silence, suivi de crachouillis. Des images passèrent sur l'écran.

— ... aussi, je ne saurais trop souligner l'adhésion entière que j'entends apporter à ce programme. Ses effets...

Nouvelle giclée de bruits et d'images floues tremblotantes, suivie d'un vrombissement sauvage.

— ... ce serait une leçon de civisme, et cela permettrait de remettre la viande d'ennemi bouillie à la place qui lui revient de droit dans...

La télé gargouilla, s'éteignit, revint brièvement à la vie.

— ... sera peut-être un test définitif.

La voix d'Allen émergea du chaos

— Plusieurs autres, dit-il, qui sont paraît-il sur le point d'être retrouvés.

Nouvelles interférences. L'image revint brusquement. Le speaker du bulletin d'information était debout à la table à côté des quatre savants. Allen Purcell examinait une dépêche.

— ... l'assimilation avec les véritables instruments historiques employés par sa famille. Après avoir goûté un morceau de viande de conspirateur bouillie, Mrs. Ida Pease Hoyt a affirmé que ce plat était « absolument savoureux » et « digne d'orner les tables de... »

L'image mourut une fois encore, pour de bon. Au bout de quelques instants, une voix inconnue se fit soudain entendre.

— En raison de difficultés techniques, nous suggérons à tous les téléspectateurs d'éteindre leur poste pour le reste de la soirée. Nos émissions sont terminées.

Cette déclaration fut répétée plusieurs fois. L'homme qui parlait avait une voix râpeuse et sèche, caractéristique des Cohortes du Major Streiter. Janet, toujours allongée sur le divan, comprit que le Pouvoir avait repris la situation en mains. Elle se demanda si son mari n'était pas en danger.

— En raison de difficultés techniques, fit la voix, nous vous prions d'éteindre vos récepteurs. Elle laissa le sien allumé, et elle attendit.

— Ça y est cette fois, dit Allen.

La voix de Sugermann émergea de l'obscurité.

— On y est arrivé. Ils nous ont coupé le sifflet, mais il était déjà trop tard.

Des allumettes craquèrent, des flammes de briquets jaillirent. Allen se sentait envahi d'une allégresse triomphale.

— Nous n'avons plus qu'à rentrer nous coucher à présent, dit-il. Nous avons fait notre travail. Le détournement a eu lieu.

— Vous aurez peut-être du mal à rentrer chez vous, Allen, dit Gates. Les Cohortes ont cerné l'immeuble. Ils vous attendent.

Allen pensa à Janet qui était seule dans l'appartement. S'ils voulaient lui mettre la main dessus, ils allaient certainement se rendre là-bas aussi.

— Il faut que j'aille chercher ma femme, dit-il à Sugermann.

— En bas, dit Sugermann, il y a un mobilo dont vous pouvez vous servir. Gates, accompagne-le et montre-lui où est l'engin.

— Non, dit Allen. Je ne vais pas vous laisser tomber comme ça. Tout particulièrement Harry Priar et Joe Gleeby. ils ne pouvaient pas se réfugier dans le Hokkaido. Je ne peux pas vous laisser arrêter.

— La seule fleur que vous puissiez nous faire, dit Gleeby, c'est de vous tirer d'ici en vitesse. Nous ne les intéressons pas ; ils savent très bien qui a monté le coup.

Il secoua la tête.

— Cannibalisme, le délice du gourmet. Les recettes de Mrs Streiter. Fichez le camp.

Priar ajouta :

— C'est le prix du talent. Ça se repère à un kilomètre.

Sugermann posa une main ferme sur l'épaule d'Allen et il le propulsa jusqu'à la porte du bureau.

— Montre-lui où est le mobilo, ordonna-t-il à Gates. Mais faites bien attention en sortant.

Pendant qu'ils descendaient l'escalier, Gates regarda Allen et demanda :

— Vous êtes content, hein ?

— Oui, dit Allen. Mais je suis inquiet pour Janet.

Il réalisa aussi que la petite équipe qu'il avait réunie autour de lui allait lui manquer. Il avait éprouvé une joie sans mélange à imaginer le détournement avec Gates, Sugermann, Priar et Gleeby.

— Peut-être qu'ils l'ont attrapée et qu'ils l'ont mise à cuire dans une marmite... fit Gates en se tordant de rire.

Il ne craignait pas qu'on fasse bouillir Janet, mais il regrettait de ne pas s'être préparé aux réactions immédiates du Comité.

— Ils ne dormaient pas vraiment, dit-il entre ses dents.

Un groupe de techniciens les dépassa en trombe. ils galopèrent en éclairant les marches avec des lampes électriques. La galopade résonna encore un moment dans l'escalier, puis le bruit décrut.

— Mission accomplie, ricana Gates. Et à présent, on va faire dodo.

Ils arrivèrent au hall d'entrée. Des employés de T-M battaient la semelle dans l'obscurité ; certains escaladaient la barricade de l'entrée et sortaient dans la pénombre des allées. Les phares des mobilos s'allumaient et s'éteignaient ; des gens criaient, s'appelaient, des cris et des rires résonnaient de partout. Cette animation incohérente avait comme des allures de fête.

— Par ici, dit Gates en élargissant une brèche dans la barricade.

Allen le suivit, et ils se retrouvèrent dehors. Derrière eux, le building de Télémédia dressait son énorme masse obscure ; sans ses lumières, il avait l'air d'un géant privé de tous ses pouvoirs. Le mobilo garé au bord d'une allée était humide de la rosée de la nuit ; Allen et Gates montèrent à bord et claquèrent les portières.

— Je vais conduire, dit Allen.

Il mit le moteur en prise, et le mobilo se mit à glisser au-dessus de l'allée, avec un nuage de vapeur dans son sillage. Au coin de la rue, Allen alluma ses phares.

Au moment où il virait, un autre mobilo surgit derrière lui et se lança à sa poursuite. En le voyant, Gates se mit à pousser des cris de joie.

— Les voilà ! Vas-y, fonce !

Allen accéléra au maximum ; il devait bien faire du cinquante à l'heure. Les piétons s'égaillaient en tous sens en le voyant approcher. Dans son rétroviseur, il parvint à discerner les visages des occupants du mobilo qui les avait pris en chasse. Ralf Hadler était aux commandes. Fred Luddy était assis à côté de lui. Et à l'arrière, il y avait Tony Blake, de l'agence Blake-Moffett.

Gates passa la tête à l'extérieur et leur cria

— Bouilli, frit, rôti ! Bouilli, frit, rôti ! On s'amuse et on rigole !

Le visage complètement inexpressif, Hadler dégaina son revolver, visa soigneusement et tira. La balle frôla Gates en sifflant. Il rentra instantanément sa tête à l'intérieur du véhicule.

— On saute, dit Allen.

Il était sur le point d'aborder un virage en épingle à cheveux.

— Cramponnez-vous.

Il repoussa le levier de commande aussi loin qu'il pouvait.

Gates ramena ses genoux contre sa poitrine et se lova en position de fœtus. Au moment où le mobilo franchissait le virage, Allen écrasa le frein ; le petit véhicule se mit à rouler, à tanguer et alla s'échouer contre un trottoir. Gates, toujours roulé en boule, tomba par la portière que le choc avait ouverte, atterrit sur la chaussée et se releva d'un bond souple. Allen, sorti à son tour en titubant ; la tête lui tournait.

Le mobilo lancé à leurs trousses prit le virage sur les chapeaux de roues, sans même ralentir, et alla heurter de plein fouet le véhicule immobilisé. Des morceaux de mobilos volèrent en tous sens ; les poursuivants disparurent dans l'amas de tôles froissées. Le revolver d'Hadler glissa sur la chaussée et alla buter avec un bruit mat contre le pied d'un lampadaire.

— A un de ces quatre, dit Gates à Allen qui s'éloignait.

Allen marchait en pressant le pas, au milieu de l'allée obscure. Derrière lui, Haché avait pu sortir du tas de ferraille. Il ramassa son revolver, l'inspecta, le leva dans la direction d'Allen puis le rengaina.

Quand Allen arriva à l'appartement, Janet était habillée, blême d'excitation. La porte était fermée à triple tour, et il dut attendre pendant qu'elle enlevait la chaîne de sûreté.

— Tu es blessé ?

Il avait une traînée sanglante sur la joue.

— Juste un peu secoué, dit Allen. Ils seront là d'un instant à l'autre. Heureusement qu'il fait nuit.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? lui demanda Janet pendant qu'ils dégringolaient l'es calier. Le Major Streiter ne *mangeait* pas *vraiment* les gens ?

— Non. Mais en un sens, c'était presque vrai. Le Rémor avait dévoré l'âme des hommes.

— Où allons-nous ?

— Au spatioport, grogna-t-il, en la serrant un peu plus fort.

Ils marchèrent jusqu'au spatioport en se tenant par la main.

Au milieu de l'aire d'envol, se dressait la silhouette illuminée de la grande fusée intersystème qui se préparait à décoller et à faire le voyage jusqu'à Sirius. Les passagers, massés au pied de l'ascenseur, en étaient aux adieux.

Allen se mit à courir sur le gravier de la piste en criant

— Mavis ! Attendez-nous !

Parmi les passagers se tenait un homme d'allure austère, un peu voûté, vêtu d'un épais pardessus. Myron Mavis leva les yeux et chercha autour de lui qui avait bien pu prononcer son nom.

— Arrêtez ! hurla Allen.

Il arriva devant l'ascenseur à plate-forme qui s'appêtait à hisser les passagers dans la fusée et il s'arrêta, la respiration sifflante.

— Nous allons avec vous, haleta-t-il.

Mavis les scruta tous deux de ses yeux injectés de sang.

— Vraiment ?

— Vous avez de la place, dit Allen. Vous êtes propriétaire de toute une planète. Allez, Myron. Il faut que nous partions d'ici.

— Je ne possède que la *moitié* d'une planète.

— Comment est-ce là-bas ? demanda Janet.

— On y élève des bêtes à cornes, dit Mavis. Il y a aussi des arbres fruitiers. Des machines qui ne demandent qu'à être utilisées. Beaucoup de boulot. On peut aplanir des montagnes, assécher des marais. Vous allez transpirer tous les deux ; vous ne passerez pas votre temps à vous doré au soleil.

— Parfait, dit Allen. C'est exactement ce que nous voulons.

Au-dessus d'eux, dans les ténèbres, une voix mécanique grésilla :

— Les passagers sont priés de monter dans l'ascenseur. Les visiteurs sont priés d'évacuer immédiatement la piste d'envol.

— Prenez ça., dit Mavis à Allen en lui mettant d'autorité une valise dans les mains. Et vous ceci, Janet.

Il lui tendit une boîte attachée par de la ficelle.

— Et bouclez-la. Si quelqu'un vous demande quelque chose, laissez-moi lui répondre.

— Comme un fils et une fille, dut Janet, se serrant contre lui et serrant très fort la main de son mari. Vous vous occuperez de nous, n'est-ce pas ? Nous ne ferons pas plus de bruit que des souris.

Souffle coupé, riant, elle étreignit Allen puis Mavis.

— Nous y sommes. Nous partons.

Au bord de la piste, derrière la barrière, il y avait une masse confuse de silhouettes sombres. La valise de Mavis à la main, Allen se retourna et il aperçut les adolescents. Ils étaient là, formant comme d'habitude une espèce de grappe obscure et silencieuse pour regarder la fusée décoller. Evaluant, spéculant, essayant d'imaginer où elle allait... vers quelle colonie. Vers une planète céréalière ? Une planète pur la culture de l'orangé ? Un monde plein de plantes, de pâturages et de coteaux verdoyants, peuplés de trOupeaux de moutons, de chèvres, de bOvins, de porcs ? Du

bétail, cette fois-là. Les gamins sauraient. Ils le diraient, se le répéteraient entre eux. Ou ne le diraient pas. Ils n'en avaient pas besoin, à force d'observations.

— Nous ne pouvons pas partir, dit Allen.

— Qu'est-ce qui te prend, Allen ? demanda Janet en lui tirillant nerveusement la manche. Il faut que nous restions sur la plate-forme.

— Bon Dieu ! gémit Mavis. Vous n'allez pas me dire que vous avez changé d'avis.

— Nous restons, dit Allen.

Il posa la valise de Mavis et prit le paquet des mains de Janet.

— Plus tard, peut-être, quand nous aurons fini ce que nous avons à faire ici. Car il nous reste encore quelque chose à faire.

— Vous êtes fou, dit Mavis. Vous n'êtes qu'un pauvre toqué.

— Non, dit Allen. Et vous savez bien que non.

— Je t'en prie, murmura Janet. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Vous ne pouvez rien faire pour ces gamins, dit Mavis.

— Je peux rester avec eux, dit Allen.

— C'est vous qui décidez, dit Mavis en levant les bras au ciel d'un air excédé. Allez au diable. Je ne sais même pas de quoi vous parlez.

Mais l'expression de son visage montrait qu'il savait.

— Je m'en lave les mains. Faites ce que vous croyez bon.

— Bon, dit Janet, puisqu'il le faut absolument...

— Vous nous garderez une petite place quand même ? demanda Allen à Mavis.

Mavis soupira.

— Bien sûr. Je vous attendrai.

Il embrassa Janet sur la joue puis, très dignement, avec une emphase solennelle, il leur serra la main à tous deux.

— Le moment venu.

— Merci, dit Allen.

Mavis les regarda s'éloigner, entouré de ses bagages et par les autres passagers.

— Bonne chance ! leur cria-t-il, mais sa voix se perdit dans le vacarme des machines.

Allen et sa femme traversèrent lentement la piste

d'envol. La course avait essoufflé Allen et Janet traînait les pieds. Derrière eux, avec un rugissement croissant, la fusée décolla. Devant eux s'étendait Newer York et, surgissant de l'étendue des blocs d'habitation, se dressait la Spire.

Il se sentit dégrisé, soudain, et un peu honteux. Mais il allait achever ce qu'il avait commencé en cette nuit de dimanche, dans l'obscurité du parc. Et c'était bien. Il pouvait cesser de se sentir honteux.

— Que vont-ils nous faire ? lui demanda Janet au bout d'un moment.

— On s'en tirera.» C'était en lui une conviction absolue. « Quoi qu'il arrive, nous en viendrons à bout et c'est ce qui compte.

— Et après, on ira rejoindre Myron sur sa planète ?

— Bien sûr, promit-il. Et tout s'arrangera. »

Au bord de la piste d'envol, il y avait les adolescents et les parents et, amis des passagers, des employés du spatioport, quelques badauds, un flic en balade. Allen et sa femme s'approchèrent de la clôture.

— Je suis Allen Purcell, dit-il avec fierté. C'est moi qui ai massacré la statue du Major Streiter. Je veux que tout le monde le sache.

Les gens le regardèrent, bouche bée, échangèrent des chuchotements, puis ils s'éloignèrent, peu soucieux de se compromettre avec lui. Les adolescents étaient muets, distants. Le flic battit des paupières d'un air gêné, puis il se dirigea vers une cabine de téléphone.

Allen, un bras passé autour de la taille de sa femme, attendit calmement l'arrivée des Cohortes.